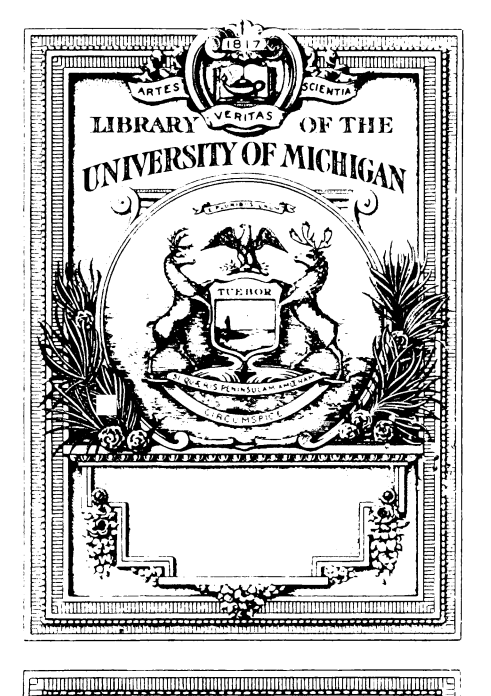

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

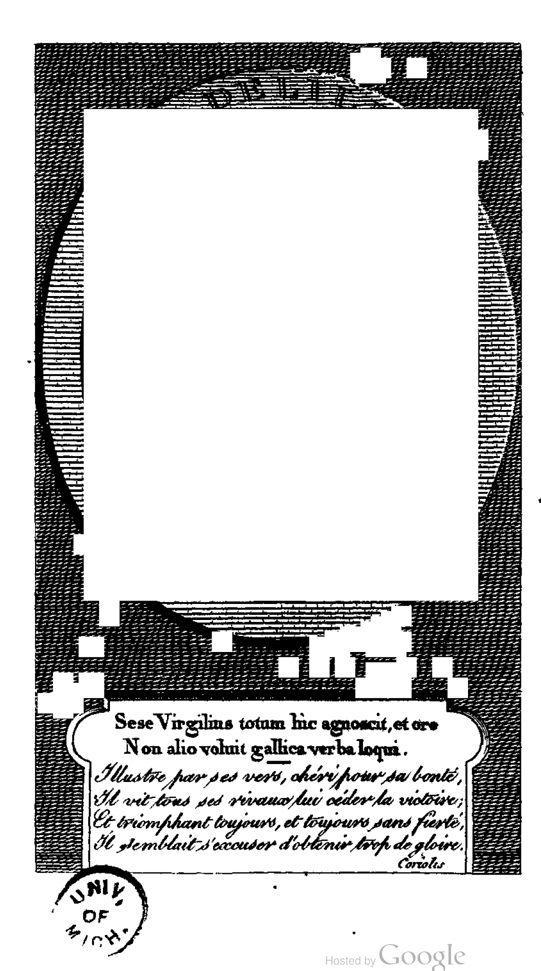
PROSPER LAZARD.

ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

TOME PREMIER.


Sese Virgilius totum hic agnoscit, et ore
Non alio voluit gallica verba loqui.
Illustre par ses vers, chéri pour sa bonté,
Il vit tous ses rivaux lui céder la victoire;
Et triomphant toujours, et toujours sans fierté,
Il semblait s'excuser d'obtenir trop de gloire.
Coriolis

POÉSIES FUGITIVES

DE

JACQUES DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE DELILLE, DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, etc.,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XIX.

1819.

NOTICE HISTORIQUE
SUR J. DELILLE.

LA Limagne, où ce grand poëte passa les premières années de son enfance, avait déjà vu naître l'illustre chancelier de L'Hôpital. Cette petite contrée est un des plus beaux pays de la France; ses champs ont été souvent célébrés par Jacques Delille: ils rappelleront à la postérité le souvenir si poétique

Des prés délicieux de la chère Mantoue.

Jacques Delille naquit le 22 juin 1738, aux environs de Clermont en Auvergne, fut baptisé dans cette même ville, et reconnu sur les fonts de baptême par Antoine Montanier, avocat au parlement. Sa mère appartenait à la famille du chancelier

1...

de L'Hôpital ; son père mourut peu de temps après sa naissance, lui laissant une pension viagère de cent écus. C'est avec ce modique secours que Jacques Delille fut élevé à Paris, au collége de Lisieux. Si la fortune avait peu fait pour lui, la nature l'avait en revanche comblé de ses dons les plus précieux, et, dès son début, on le vit lutter avec autant de fermeté que d'avantage contre tous les obstacles de sa position. Ce fut dans ce collége que Delille sentit naître sa passion pour le poëte latin, qui a le plus contribué à nourrir son génie, et dont le nom s'est en quelque sorte identifié avec le sien. Non content d'être le disciple de Virgile, Delille voulut de bonne heure être son interprète. Un de ses camarades de rhétorique raconte qu'il avait, dans cette classe, à l'âge de dix-huit ans, traduit en vers français l'épisode de la mort de César, qui termine le premier chant des *Géorgiques*. Il obtint dans ses

études des succès qui présageaient ceux que lui préparait la carrière littéraire, et il les couronna par le plus brillant de tous, en obtenant à l'université les cinq premiers prix de rhétorique. Cette supériorité, dont Laharpe et Thomas ont aussi donné l'exemple, aurait dû fixer sur lui l'attention des savants. Cependant il fut réduit à accepter, au collége de Beauvais, des fonctions obscures, qui ne le plaçaient pas même au dernier rang des professeurs. « Celui qui » devait, a dit M. Delambre, enrichir un » jour notre langue poétique, fut réduit » à donner à des enfants des leçons de » syntaxe. » A la destruction des Jésuites, on lui offrit au collége d'Amiens une place de professeur d'humanités, et ce fut dans la patrie de Gresset qu'il commença la traduction des *Géorgiques*, entreprise qui présentait tant de difficultés et qu'il acheva avec tant de gloire. Un talent comme celui de Delille, suppose une grande indépen-

dance d'esprit; or, cette indépendance s'accorde peu avec la régularité monotone qu'exige l'enseignement. Un maître doit rester à-peu-près au niveau de ses élèves, et même un professeur de rhétorique ne doit pas, dans sa chaire, être un académicien : disons-le franchement, il paraît que Delille n'était qu'un professeur fort ordinaire.

De retour à Paris, il obtint une chaire de professeur au collége de la Marche. Placé sur un grand théâtre, il ne tarda pas à être distingué au milieu de cette foule d'hommes laborieux, dont la réputation s'étendait rarement au-delà de l'enceinte de leurs utiles travaux. Aussi fut-il nommé souvent par l'université pour haranguer le parlement et les autres corps de la magistrature dans les solennités académiques. Il se fit d'abord connaître par quelques odes, et par une *Épître à M. Laurent*, où il a décrit d'une manière élégante et poé-

tique les procédés des arts. On trouve déjà dans ce morceau le talent de rendre en vers les détails les plus difficiles à exprimer dans une langue accusée long-temps d'être à-la-fois pauvre et dédaigneuse. On y reconnaît toute la facture et la marche de versification, et jusqu'aux antithèses et autres formes, dont quelques critiques lui ont plus tard reproché l'abus. Il concourut une fois pour le prix de poésie à l'Académie française : le sujet qu'il traita était la Bienfaisance. Thomas, son compatriote et son maître, remporta le prix ; mais on distingua dans l'ode du jeune auteur plusieurs strophes qui excitèrent, à la lecture publique qu'on en fit à l'Académie, les plus grands applaudissements. Enfin, encouragé par les suffrages du fils du grand Racine, il publia la traduction des *Géorgiques*, et les Français apprirent, avec autant de surprise que d'admiration, que leur langue était capable de rendre toutes les

beautés des anciens, et les procédés de l'agriculture, auxquels notre poésie paraissait se refuser. Cette traduction n'est pas seulement un ouvrage prodigieux par la quantité d'obstacles vaincus et de préjugés domptés, c'était encore évidemment, de tous les poëmes qu'on avait publiés depuis plus d'un siècle, celui qui avait créé dans la poésie française les richesses les plus nouvelles et les plus inconnues. L'art d'exprimer sans enflure et sans bassesse tous les travaux de l'agriculture, de parler souvent sans périphrase, quelquefois sans épithète et toujours avec dignité, des animaux utiles et des instruments nécessaires, d'admettre même les mots techniques dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie ; cet art, s'il n'a pas été découvert par Delille, n'a du moins été porté par aucun autre poëte aussi loin que par lui. Frédéric II disait que cette traduction était le seul *ouvrage original* qui eût paru depuis long-

temps. « Qui oserait, parmi nous, entre-
» prendre de traduire en vers les *Géorgi-
» ques* de Virgile ? » avait dit Voltaire dans son discours de réception à l'Académie française. Cette espèce de défi du coryphée de la littérature française, semblait épouvanter tous ceux qui auraient pu songer à une telle entreprise ; il n'effraya pas le jeune Delille. Voltaire fut si frappé du succès qu'il y obtint, que, sans avoir aucun rapport avec l'auteur, ne connoissant ni ses amis, ni ses principes, il écrivit à l'Académie française pour l'engager à recevoir dans son sein un homme dont le talent venait d'agrandir notre littérature, et le champ de la poésie française. L'envie, doublement irritée par un bel ouvrage et par un beau procédé, voulut au moins trouver à Delille des modèles et des rivaux ; elle exhuma une ancienne traduction des *Géorgiques* de Martin, et celle de Lefranc de Pompignan ; elle se souvint des essais du

jeune Malfilâtre ; elle rappela même l'épisode d'Aristée, traduit par Lebrun. Delille ne répondit point à ses détracteurs, profita des observations de Clément, quand il les trouva justes, convint de ses fautes avec beaucoup de franchise, et se fit pardonner ses beaux vers.

On sait quelle influence les savants et les poëtes exerçaient alors sur la société, et combien les lettres étaient en honneur à la cour de Louis XV. Delille n'y était encore connu que par ses succès littéraires ; il y trouva bientôt des protecteurs et des amis dans tous ceux qui faisaient profession de favoriser les lettres. Ce jeune poëte mérita surtout l'intérêt d'un prince que les malheurs de notre patrie ont rapproché du trône, et qui honore son rang par un si noble caractère. Mgr. le comte d'Artois lui donna l'abbaye de St.-Séverin, qui dépendait de la généralité du Poitou. Le poëte a chanté les bontés de son Mécène ;

il s'adresse à Bagatelle, modeste et simple retraite de ce prince, qui y réunissait souvent les gens de lettres les plus distingués, et que nous avons vu de nos jours devenir le rendez-vous des belles, des plaisirs, et trop souvent des vices de la capitale. On lit avec un vrai plaisir, dans le poëme des *Jardins*, ces vers où il a si bien su exprimer sa reconnaissance :

> O toi, d'un prince aimable, ô l'asile fidèle!
> Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
> Lieu charmant! etc.

Ceux qui terminent ce passage, rappellent les sentiments de fidélité sans mélange qu'il a conservés jusqu'à sa mort, pour une dynastie qu'il n'a pas eu le bonheur de revoir, et dont personne n'était aussi digne que lui de chanter le retour et les bienfaits.

En 1772, il fut nommé, avec M. Suard, à l'Académie française; mais cette nomination n'eut point de suite. Le Roi, sur la

représentation que lui fit le maréchal de Richelieu, que Delille était trop jeune, et que Voltaire n'avait été lui-même admis dans ce corps qu'à l'âge de cinquante-cinq ans, ordonna que l'Académie fît une nouvelle élection. Deux ans après, Delille fut de nouveau élu l'un des quarante, et le Roi confirma sa nomination avec des témoignages d'estime qui réparèrent ce que son refus avait eu de désobligeant. Il remplaça la Condamine, et loua son prédécesseur dans un discours élégant et ingénieux, qui mérite une place parmi les meilleures productions académiques.

On a dit que l'Académie était le tombeau du génie, comme l'hymen est le tombeau de l'amour. Cette expression peut être vraie pour quelques académiciens ; mais au lieu de frapper de stérilité le génie de Delille, son entrée à l'Académie ne fit que signaler l'époque de son développement. Il n'avait encore paru que comme

traducteur; et le mérite d'une traduction, quel qu'il fût, n'était pas l'annonce certaine de productions originales d'une grande supériorité; mais il jeta de bonne heure les fondements de plusieurs de ses poëmes, et dès-lors il avait commencé ses plus laborieuses traductions. Son poëme des *Jardins*, base de sa réputation, comme poëte original, fut achevé pendant la guerre des États-Unis. Ses derniers vers étaient une invocation à la paix*, qui fut annoncée en même temps que le poëme.

L'envie fut réveillée une seconde fois, et des volumes de critiques furent publiés contre cet ouvrage, rempli de descriptions pittoresques et brillantes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on produisit alors sur les *Jardins* les mêmes lieux communs qu'on a répétés depuis sur *l'Homme des champs*. On reprocha au poëte sa légèreté et le brillant de son coloris. On lui fit un crime de n'avoir chanté que les parcs, les

jardins des riches, et de n'avoir pas dit un mot des jardins potagers; comme si les poëtes, ainsi que les peintres, n'étaient pas maîtres de choisir les sujets de leurs tableaux, et comme si les paysages qui avoisinent les palais n'étaient pas aussi dignes de la poésie que l'humble buisson qui environne la chaumière. On a méconnu le but de la poésie descriptive, et l'on a été injuste envers les poëtes qui ont fait valoir ce genre, en exigeant d'eux un ouvrage complet sur le sujet qu'ils avaient choisi. Si la sévérité dont Delille a été l'objet, sous ce rapport, avait été appliquée à tous les poëmes didactiques et descriptifs, il est probable que très-peu eussent résisté aussi bien que les siens, soit pour le fond, soit pour la forme; et Pope, Lucrèce, Horace, Virgile lui-même eussent couru risque d'être enveloppés dans la même proscription.

La vraie critique, dans les ouvrages de

ce genre, consiste à réprouver les ornements superflus, même dans le système de l'auteur, et à les signaler comme des écueils aux jeunes imitateurs; mais en même temps à reconnaître, partout où elles se trouvent, la bonne poésie et la versification classique.

La critique la plus piquante qui parut alors, fut une réclamation en vers du Chou et du Navet, qui redemandaient leur place dans les *Jardins*. Rivarol disait :

Les *Jardins* passeront, le Navet restera.

Rivarol s'est trompé : les critiques ont été oubliées, et les *Jardins* ont été traduits dans toutes les langues.

Un homme d'esprit, en envoyant à M. Delille une brochure, dans laquelle son poëme était peu ménagé, lui écrivit : « Il » faut avouer que vos ennemis sont bien » peu diligents; ils en sont seulement à » leur septième critique, et vous en êtes à

» votre onzième édition. » On pourrait en dire autant aujourd'hui de ceux qui ont fait la critique de *l'Homme des champs*, de *la Pitié*, de *l'Imagination*, de la traduction de *l'Énéide* et de celle du *Paradis perdu*. Aucun ouvrage poétique, depuis un siècle, n'a obtenu plus de succès que ceux-là.

Delille ne repondit pas plus aux critiques des *Jardins*, qu'à celles qu'on avait faites des *Géorgiques*. La douceur de son caractère, le modeste aveu de ses fautes, et son silence, devaient à la fin désarmer ses rivaux, ou ceux qui croyaient l'être. Il avait d'ailleurs fort peu d'ennemis personnels. S'isolant de toute espèce de parti, il ne dut jamais ses succès à l'intrigue, à qui le public indifférent a laissé le privilége de faire de grands orateurs, de grands poëtes, des hommes grands dans tous les genres. On ne vit jamais l'auteur des *Jardins* dans ces petites coteries, où l'on se distribue l'im-

mortalité à la ronde, et où, gardant pour soi-même toute son indulgence, on fronde sans pitié tout ce qui ne se laisse pas entraîner dans ces petits tourbillons. Lorsque Paris fut si violemment divisé entre Gluck et Piccini, on ne put pas décider Delille à prendre parti dans cette guerre civile, quoiqu'elle fût née dans le sein de l'Académie. C'est ce qui a fait dire à Marmontel, dans son poëme inédit de *l'Harmonie :*

> L'abbé Delille, avec son air enfant,
> Sera toujours du parti triomphant.

Cet aimable écrivain a bien montré depuis qu'il avait le courage de suivre le parti malheureux, et que, lorsqu'il était question des grands intérêts de la justice et de l'humanité, il ne savait pas balancer entre sa fortune, sa vie et son devoir.

Ami de M. de Choiseul-Gouffier, Delille le suivit dans son ambassade à Constantinople. Trop près des beaux climats de

la Grèce, pour ne pas visiter des lieux si chers aux Muses, il s'embarqua sur un bâtiment qui relâcha au rivage d'Athènes. Au retour, le canot où étaient l'ambassadeur et sa suite, fut poursuivi par deux forbans, qui étaient sur le point de l'atteindre. Au milieu de la consternation et du silence qui régnaient dans ce canot, Delille donna des marques de sang-froid et de gaîté, dont toutes les gazettes parlèrent dans le temps. « Ces coquins-là, » disait le poëte, ne s'attendent pas à l'é- » pigramme que je ferai contre eux. »

Enivré de la vue des monuments antiques qu'il parcourait dans la patrie de Sophocle et d'Euripide, il écrivit alors à une dame de Paris une lettre qui eut un grand succès, et qui est pleine de l'enthousiasme avec lequel il avait vu les ruines de la fameuse ville d'Athènes.

» Notre voyage a été très-heureux ; le vent nous a portés en cinq jours à Malte, par la plus belle

mer et sous le plus beau ciel du monde : j'étais très-curieux de voir cette ville, son superbe port, ses grandes murailles blanches, qui, en huit jours, auraient achevé de m'aveugler, et ses belles rues pavées en pierre de taille, qui montent et qui descendent en grands escaliers. J'étais plus curieux encore de connaître ses mœurs et sa constitution.

» Nous avons quitté cette ville (Malte) pour voir un pays plus barbare, mais plus intéressant, ce beau pays de la Grèce, et les regrets sont au moins adoucis par les souvenirs. La première île qu'on rencontre est Cérigo, si connue sous le nom de *Cythère;* il faut convenir qu'elle répond mal à sa réputation. Nos romanciers et nos faiseurs d'opéras seraient un peu étonnés, s'ils savaient que cette île, si délicieuse dans la fable et dans leurs vers, n'est qu'un rocher aride. En vérité, on a bien fait d'y placer le temple de Vénus : pour se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

» Les autres îles sont plus dignes de leur renommée; et la fécondité de leur terrain, l'avantage de leur position, la beauté de leur ciel, la douceur de leur climat, embellis par tout ce que la fable a de plus enchanteur et l'histoire de plus

intéressant, offrent un des plus ravissants spectacles qui puissent flatter l'imagination et les yeux; mais je n'en pouvais jouir comme les autres; chacun m'affligeait inhumainement d'un plaisir que je ne pouvais partager. On me disait : « Voilà la patrie de Sapho, d'Anacréon, d'Homère. » Hélas! j'étais aveugle comme lui, et jamais je ne l'avais si douloureusement éprouvé; mais du moins je découvrais à-peu-près la position de ces lieux, et je voyais tout cela un peu mieux que dans les livres.

» Enfin, nous avons été forcés de relâcher par un vent contraire, si l'on peut appeler un vent contraire, celui qui nous a donné le temps de voir Athènes.

» Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaisir en mettant le pied sur cette terre célèbre; je pleurais de joie. Je voyais enfin tout ce que je n'avais fait que lire; je reconnaissais tout ce que j'avais connu dès l'enfance; tout m'était à-la-fois familier et nouveau; mais ce que je n'oublierai de la vie, c'est la sensation que m'a fait éprouver l'aspect du premier monument de cette ville à jamais intéressante.

» Je ne pouvais me lasser de voir ces grandes

et belles colonnes du plus beau marbre de Paros, intéressantes par leur beauté, par celle des temples qu'elles décoraient, par les souvenirs des beaux siècles qu'elles rappellent, et surtout parce que l'imitation, plus ou moins exacte de leurs belles proportions, est et sera, dans tous les temps et chez tous les peuples, la mesure du bon et du mauvais goût. Je les parcourais, je les touchais, je les mesurais avec une insatiable avidité; elles avaient beau tomber en ruines, je ne pouvais quelquefois m'empêcher de les croire impérissables; je croyais faire la fortune de mon nom, en le gravant sur leur marbre; mais bientôt je m'apercevais avec douleur de mon illusion; ces restes précieux ont plus d'un ennemi, et le temps n'est pas le plus terrible. La barbare ignorance des Turcs détruit, quelquefois en un jour, ce que des siècles avaient épargné; j'ai vu, étendue à la porte du commandant, une de ces belles colonnes dont je vous ai parlé: un ornement du temple de Jupiter allait orner son harem. Le temple de Minerve, le plus bel ouvrage de l'antiquité, dont la magnificence mit Périclès, qui l'avait fait bâtir, dans l'impossibilité de rendre ses comptes, est enfermé dans une citadelle cons-

truite en partie à ses dépens : nous y sommes montés par un escalier composé de ses débris ; nous foulions aux pieds des bas-reliefs sculptés par les Phidias et les Praxitèle ; je marchais à côté ou j'enjambais, pour n'être pas complice de ces profanations. Un magasin à poudre est établi à côté du temple ; dans les dernières guerres des Vénitiens, une bombe a fait éclater le magasin et tomber plusieurs colonnes jusqu'alors parfaitement conservées. Ce qui m'a désespéré, c'est qu'au moment de descendre, on a donné ordre de tirer le canon pour M. l'Ambassadeur ; j'ai craint que cette commotion n'achevât d'ébranler le temple, et M. de Choiseul tremblait des honneurs qu'on lui rendait.

» On voit encore avec plaisir dix-sept colonnes de beau marbre, reste de cent dix qui soutenaient, dit-on, le temple d'Adrien. Au-devant est une aire à battre le bled, pavée de magnifiques débris de ce monument. On y distingue avec douleur des fragments sans nombre de superbes sculptures dont ce temple était orné. Entre deux de ces dix-sept colonnes, s'était guindé, il y a quelques années, pour y vivre et mourir, un ermite grec

plus fier des hommages de la populace qui le nourrissait, que les Miltiade et les Thémistocle ne l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence : je demandai qui les avait ainsi mutilées, car il était aisé de voir que ce n'était point l'effet du temps ; on me répondit que de ces débris on faisait de la chaux. J'en pleurai de rage.

» Dans toute la ville, c'est le même sujet de douleur : pas un pilier, pas un degré, pas un seuil de porte qui ne soit de marbre antique, arraché par force de quelque monument. Partout la mesquinerie des constructions modernes est bizarrement mêlée à la magnificence des édifices antiques. J'ai vu un bourgeois appuyer un mauvais plancher de sapin sur des colonnes qui avaient supporté le temple d'Auguste.

» Les cours, les places, les rues sont jonchées de ces débris, les murailles en sont bâties; on reconnaît avec un plaisir douloureux une inscription intéressante, l'épitaphe d'un grand homme, la figure d'un héros, un bras, un pied, qui appartenaient peut-être à Minerve ou à Vénus; là, une tête de cheval qui vit encore; ici, des cariatides

superbes enchassées dans le mur comme des pierres vulgaires. J'aperçois dans une cour une fontaine de marbre; j'entre : c'était autrefois un magnifique tombeau, orné de belles sculptures. Je me prosterne, je baise le tombeau; dans l'étourderie de mon adoration, je renverse la cruche d'un enfant qui riait de me voir faire. Du rire, il passe aux larmes et aux cris; je n'avais point sur moi de quoi l'apaiser, et il ne se serait pas encore consolé, si des Turcs, bonnes gens, ne l'avaient menacé de le battre.

» Il faut que je vous conte encore une superstition de mon amour pour l'antiquité : au moment que je suis entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris me paraissaient sacrés. Vous connaissez l'histoire de ce Sauvage qui n'avait jamais vu de pierres : j'ai fait comme lui, j'ai rempli d'abord les poches de mon habit, ensuite celles de ma veste, de morceaux de marbre sculptés; et puis, comme le Sauvage, j'ai tout jeté, mais avec plus de regret que lui. Pour comble de malheur, les Albanais ont fait sur ces côtes une incursion meurtrière; il a fallu se mettre à l'abri par des murs; la malheureuse antiquité a fait encore ces

frais-là, et la défense de la ville nouvelle a coûté plus d'un magnifique débris à la ville ancienne.

» Pardonnez, Madame, ce long récit, dont l'ennui vous fera peut-être haïr le pays que je voudrais vous faire aimer; mais, pour vous réconcilier avec lui, vous recevrez bientôt du vin de ces belles îles, mûri par leur beau soleil; faites, en le buvant, commémoration de moi avec vos amis. M. de Choiseul prie M. votre mari, qu'il connaît plus que vous, de vous faire accepter un petit flacon d'essence de roses: plus de roses sont exprimées dans ce petit flacon, qu'on n'en trouverait dans tous les jardins que j'ai chantés. Ma malheureuse vue se brouille; je ne puis plus écrire, et cela m'attriste un peu. »

Du vaisseau qui le portait, et qui était arrêté dans les Dardanelles, notre poëte aperçut sur une hauteur une tour qu'on lui dit porter le nom de la *Tour de Léandre*. Quoiqu'il n'ignorât pas que cette tradition était elle-même une fable, il partit accompagné de quelques personnes curieuses comme lui de voir cette tour, in-

téressante au moins par son nom et par les souvenirs poétiques qu'elle rappelle. Ils trouvèrent sur le lieu un bey, couché sur des tapis de Turquie étendus sur une maçonnerie qui entourait un fort bel arbre, buvant du café moka, et fumant du tabac de roses. Le Turc, qui voyait de cette hauteur le superbe vaisseau *le Séduisant* (qui depuis a échoué dans le goulet de Brest), témoigna un grand desir d'y être admis et de saluer M. l'Ambassadeur. M. Delille et ceux qui l'accompagnaient, n'y ayant vu aucun inconvénient, trouvèrent à la porte des chevaux magnifiquement enharnachés; et, avant de s'en douter, le poëte se trouva mis en selle par les gens du bey. Cette monture n'était pas celle qu'il était le plus accoutumé à gouverner. Toute la troupe descendit la montagne, et attira l'attention du commandant du vaisseau, à qui cette bigarrure de Turcs et de Français descendant vers le rivage, parut

extraordinaire. Enfin, sa lunette lui fit reconnaître notre poëte à la tête de cette étrange cavalcade. Parvenus au rivage, ils virent s'avancer dans une barque deux personnes d'un visage sérieux, et qui paraissaient apporter quelque nouvelle fâcheuse. En effet, à peine débarqués, ils annoncèrent à M. Delille et à toute la troupe, que la peste était dans les environs; le conseil avait décidé qu'ils ne pourraient rentrer dans le vaisseau, ni poursuivre leur voyage avant d'avoir fait une quarantaine. Tout ce que put obtenir M. Delille, par composition, fut que tous leurs habits seraient jetés à la mer : ce qui fut exécuté. L'humeur que ce petit événement avait donnée à notre voyageur fut apaisée par une tasse d'excellent café moka, que M. de Choiseul, connaissant son goût passionné pour cette liqueur, lui avait fait préparer. Il n'en fut pas de même du Turc : sur l'annonce qu'on lui fit, qu'il ne pou-

vait être admis dans le vaisseau, il fit jeter avec colère les présents dont il avait fait charger deux chevaux. Les raisins, les figues, les melons roulèrent sur le rivage. Il repartit en lançant des regards furieux sur le vaisseau, où il espérait bien que ses présents seraient payés avec usure par la générosité de M. l'Ambassadeur.

Delille en quittant la ville d'Athènes, arriva à Constantinople, où il passa l'hiver et presque tout l'été à la charmante maison de Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire.

On sait combien ce spectacle est magnifique, et l'on sent à quel point il dut exciter l'imagination du poëte. Il vit longtemps devant lui les innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore, et du Bosphore dans la mer Noire; cette foule de barques légères dorées et sculptées, qui se croisent sans cesse sur ce bras de mer, et lui donnent un air si

animé ; et sur l'autre bord, les superbes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, traversées par de belles rivières, et ornées d'un nombre infini de kiosques : c'est dans ces belles prairies qu'il passait toutes ses matinées, travaillant à son poëme de *l'Imagination*, au milieu des scènes les plus propres à l'inspirer. Il trouvait un plaisir extrême à déjeûner tous les jours en Asie, et à aller dîner en Europe.

Delille, revenu dans sa patrie, reprit avec le même succès ses fonctions de professeur de belles-lettres à l'université, et de poésie latine au collége de France. Un auditoire nombreux venait l'entendre expliquer Juvénal, Horace, et surtout son cher Virgile. La manière dont il lisait les vers faisait dire à ceux qui l'avaient entendu, que ces poëtes étaient expliqués, lorsqu'il les avait lus.

Après avoir lu les vers de Virgile, il lisait souvent les siens, et ses élèves avaient

ainsi deux modèles à-la-fois. Un de nos savants les plus distingués, qui fut lui-même l'élève de Delille (M. Delambre), a prononcé sur la tombe de son maître ces paroles touchantes : « Ceux qui l'ont en-
» tendu dans les séances académiques, ou
» dans ses leçons au collége de France,
» savent si jamais personne égala la grâce
» et la chaleur entraînante avec laquelle
» il récitait les vers. Que ceux qui l'ont
» entendu plus tard, se le représentent à
» l'âge de vingt-quatre ans; ils pourront
» se faire une idée de ce que je devais
» éprouver dans les explications auxquel-
» les ne suffisait pas le temps ordinaire des
» classes, et qu'il avait l'excessive bonté
» de reprendre et de me continuer en par-
» ticulier. Un demi-siècle d'intervalle n'a
» pu effacer ces impressions délicieuses,
» auxquelles s'est joint un vif sentiment
» de reconnaissance, dès que j'ai pu faire
» la réflexion que c'était à un enfant de treize

» ans qu'il prodiguait ces trésors d'érudi-» tion, d'enthousiasme et de talent poéti-» que. » Les vers avaient, dans la bouche de Delille, un charme inexprimable ; et le nom de *dupeur d'oreilles* lui fut donné peut-être avec plus de raison qu'à Bois-Robert. Mais la manière dont le public a toujours accueilli ses poëmes imprimés, prouve qu'il n'avait pas besoin de la séduction du débit pour assurer leur succès. Lorsque le poëme des *Jardins* parut, M. de Schomberg, qui avait trouvé les vers encore plus agréables à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit d'une manière également délicate et flatteuse : « Je vous avais bien dit » que vous ne saviez pas lire vos vers. »

Delille était riche des bienfaits de la cour, sans qu'il les eût jamais sollicités ; sa fortune s'évanouit à la révolution ; il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté. Pendant que la terreur régnait sur la France, il gémit dans la retraite sur

les malheurs de la patrie. Deux jours avant la cérémonie bizarre à laquelle on donna le nom de *Fête de l'Être suprême*, Robespierre lui fit demander un hymne qu'il eut le courage de refuser, répondant aux menaces qu'on lui faisait « que la guillotine » était fort commode et fort expéditive. »

Le comité de salut public, qui faisait égorger à Paris quatre-vingt-dix personnes par jour, et qui entassait dans le même tombeau, sœurs, frères, pères, mères, enfants, proposa, pour sujet de poésie, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amour conjugal et l'immortalité de l'âme. Sur la demande menaçante que lui fit le président du comité révolutionnaire de sa section (on sait que chaque membre de ces comités avait droit de vie et de mort), Delille fit une ode sur l'immortalité de l'âme; mais, au désespoir de songer que cette ode serait imprimée sous les auspices de l'horrible comité, il traita ce sujet de manière que, lorsqu'il lut son ode à celui qui l'avait com-

mandée, il lui fut répondu qu'on l'avertirait, lorsqu'il serait temps de l'imprimer. Cette ruse eut son effet, et personne n'osa réclamer l'impression. Cette ode, également intéressante, et par cette anecdote, et par sa perfection, a été publiée sous le titre de *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'Ame*, et elle fait partie de ce recueil. On y remarque particulièrement trois strophes qui peignent d'une manière neuve l'immortalité menaçante du coupable, et l'immortalité consolante de l'homme de bien.

Quand la faux révolutionnaire moissonnait la plupart des savants et des gens de lettres, il y avait sans doute tout à craindre pour Delille. S'il fut sauvé, ce ne fut point par un prodige, mais bien par l'influence d'un homme qu'il n'avait jamais vu.

Peu de jours après l'établissement des comités de surveillance, qui depuis furent nommés comités révolutionnaires, il fut statué qu'on purgerait tous les quartiers de

Paris des prétendus ennemis de la chose publique.

Deux des membres du comité du Panthéon furent chargés des visites domiciliaires et de l'enlèvement des conspirateurs : c'étaient un maçon et un homme de lettres.

Le collége de France fut d'abord cité comme un repaire de suspects. Avant que de s'y transporter, le maçon alla trouver un ancien secrétaire de la section, dans lequel il avait une grande confiance. « Con-» nais-tu, lui dit-il, un abbé qu'on appelle » Delille ? — Oui. — Qu'est-ce qu'il est ? » — Poëte. — N'est-il point aristocrate ? » — Oui, dans sa partie, mais nullement » ailleurs. Il regrette ses rentes, mais il » n'a point le courage d'en parler. C'est » l'homme le plus timide que je connaisse. » Un de ces jours, dans le petit passage » du cloître St.-Benoît, un pauvre lui de-» manda l'aumône ; Delille tira sa bourse » où il n'y avait qu'un petit écu, le seul,

» dit-on, qui lui restât; il le lui donna en
» tremblant : il prenait ce mendiant pour
» un assassin. — S'il tremble, c'est qu'il est
» coupable. — Non : cet homme a l'ima-
» gination frappée ; mais il ne dit, il ne
» fait rien qui puisse contrarier le gou-
» vernement, ni arrêter la marche de la
» révolution : l'arrêter serait une injustice,
» le poursuivre une lâcheté, l'immoler un
» assassinat, et l'une des plus grandes per
» tes pour la république des lettres. Eh !
» qui chantera nos victoires, si l'on tue
» tous les poëtes? — Répondrais-tu de cet
» homme? — J'en réponds. » Delille avait
déjà été arrêté par l'un des membres; le
maçon prit chaudement sa défense, et le
sauva.

En 1794, Delille s'éloigna de Paris, où
les troubles politiques avaient fait oublier
la littérature, et où les Muses ne trouvaient
plus de sujets d'inspiration, ni le calme si
nécessaire à leurs travaux. Il se retira à

Saint-Dié, patrie de Mme. Delille, où il acheva, dans une solitude profonde et à l'abri de toute distraction, sa traduction de *l'Énéide* qu'il avait commencée depuis trente ans. Après avoir séjourné plus d'un an dans les Vosges, voyant le peu de tranquillité qui régnait en France, et les révolutions qui s'y succédaient avec une rapidité incroyable, Delille se réfugia à Bâle, où il séjourna plusieurs mois dans une solitude laborieuse.

Il était dans cette ville en 1796, lors de la fameuse retraite du général Moreau, au moment où Huningue fut bombardé. Il allait souvent sur la rive du Rhin, pour être témoin de ce terrible spectacle; et c'est là qu'il a fait les vers qui expriment les effets et le bruit de l'artillerie, dans le poëme de *l'Imagination*. Ce trait rappelle celui de Vernet, peignant une tempête au milieu des agitations de la mer en courroux.

Delille passa de Bâle à Glairesse, village charmant de la Suisse, situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île de St.-Pierre, décrite d'une manière si ravissante par le malheureux Rousseau, qui la choisit pour son asile. Le gouvernement de Berne, à qui elle appartenait, voulut réparer dans la personne de Delille, la rigueur qui avait été exercée à l'égard de Rousseau, quand il fut banni de cette île délicieuse où il était venu cacher ses malheurs, sa défiance et sa célébrité. Le poëte obtint le droit de bourgeoisie dans cette même île dont l'illustre prosateur avait été banni.

Delille trouva dans le voisinage de Glairesse tout ce qui flattait sa passion pour les beautés pittoresques de la nature : un beau lac, de belles montagnes, des rochers et des cascades. Jamais il n'avait éprouvé plus d'inspiration et de délices dans ses compositions poétiques.

Peu d'hommes se sont moins ressemblés

par le caractère, que Rousseau et Delille. Le premier, né avec des passions violentes et une âme très-ardente, a passé sa vie à fuir les hommes et à calomnier la société; le second, doué par la nature de l'imagination la plus brillante et de toutes les qualités sociales, a joui jusqu'à sa mort du bonheur d'être entouré d'amis dont il faisait les délices. Chacun d'eux apporta donc, dans l'île de St.-Pierre, des dispositions, très-différentes : Rousseau y vint agité et malheureux, comme il l'était sans cesse; Delille y vint dans des temps et dans une situation réellement plus malheureuse que le philosophe de Genève; cependant il s'y enivra des beautés de la nature, et ce fut là qu'il acheva *l'Homme des Champs* et les *Trois Règnes de la Nature*, où respirent une philosophie calme et les émanations d'une âme contente des autres et d'elle-même.

Après deux ans de séjour à Soleure, il

se rendit à Brunswick, sur l'invitation du souverain. Ce prince, un des plus distingués de l'Allemagne par ses qualités morales, par son gouvernement paternel et par ses lumières, eût mérité d'être le libérateur de son pays ; il a été le martyr de son patriotisme. Sa cendre, profanée par quelques phrases de bulletin, a été honorée par les gens de bien de tous les pays, surtout par les Français malheureux, qui avaient trouvé près de lui un asile et des consolations. Il accueillit Delille avec toute la distinction qu'il méritait, et le poëte fugitif eut la satisfaction d'être auprès de ce prince bienfaisant l'interprète de la reconnaissance de ses compatriotes.

Delille passa à Brunswick une année, pendant laquelle il composa le poëme de la *Pitié*. Il fit, en 1798, quelque séjour à Hambourg. Cette ville qui atteignait alors son plus haut degré de prospérité, compte parmi ses négociants une grande quantité

d'hommes très-éclairés. Elle possédait alors Klopstock et plusieurs littérateurs estimables; notre poëte y reçut un accueil très-distingué.

Enfin il se rendit à Londres, où il fit un séjour de deux ans. Il y publia une nouvelle édition des *Jardins*, augmentée de près de onze cents vers, formant la plupart des épisodes intéressants, qui donnent un nouveau prix à cet ouvrage, aujourd'hui assez parfait pour déplaire à ses ennemis et pour satisfaire les gens du goût le plus sévère.

C'est également à Londres que Delille traduisit le *Paradis perdu*. Cette traduction faite de verve, est un de ses plus beaux ouvrages; il y travailla avec tant de zèle et d'ardeur, que ce monument poétique fut achevé en moins de quinze mois. Lorsque, dans la suite, on le félicitait sur une entreprise si heureusement terminée, le poëte répondait qu'elle lui avait coûté la vie. En

effet, à peine venait-il de traduire la belle scène des adieux d'Adam et d'Eve au Paradis terrestre, qu'il sentit la première attaque de paralysie dont les suites l'ont conduit au tombeau.

En 1795, quelques membres de l'Institut, qui avait admis Delille dans son sein, l'invitèrent à venir prendre sa place parmi eux; il répondit au ministre qui lui annonça sa nomination : « Je me suis si
» bien trouvé de mon obscurité et de ma
» pauvreté, durant le règne de la terreur,
» que j'y reste attaché, ne fût-ce que par
» reconnaissance. On m'annonce que ce
» refus pourra m'attirer quelques persécu-
» tions. Si cela arrive, je dirai comme
» Rousseau : *Vous persécutez mon ombre.* »

Ce ne fut qu'en 1801 que Delille, cédant aux sollicitations de ses amis, revint à Paris. Il y rapporta le fruit de ses travaux; et, s'il est permis d'employer ici une image champêtre qui ne déplaira point à son om-

bre, il rentra dans sa patrie comme l'abeille rentre dans sa ruche, chargé des trésors qu'il avait amassés dans ses courses nombreuses. Delille parut alors dans plusieurs assemblées publiques, et principalement au collége de France et au lycée, où sa présence excita le plus vif enthousiasme, et fut une sorte de triomphe pour les lettres qu'on s'efforçait, à cette époque, de tirer du chaos où les avait plongées la barbarie révolutionnaire.

Cependant Delille avait toujours beaucoup d'ennemis, et la révolution avait ajouté la haine de l'esprit de parti à la jalousie qui accompagna toujours les grands succès. Cette haine fut bientôt excitée encore davantage par la publication de la *Pitié*, où le poëte eut le courage d'attaquer des vices et des crimes encore récents. La fureur de ses ennemis ne se contint plus : les censures les plus amères et les plus injustes, les pamphlets les plus dégoûtans

furent dirigés contre l'auteur de ce poëme. La police de ce temps-là, qui se repentit un peu trop tard de l'avoir laissé paraître, fit composer contre Delille, et contre les objets de ses plus tendres affections, des libelles odieux; enfin il ne fut permis aux journaux de parler de ce poëme qu'en le censurant amèrement. Malgré tous ces obstacles, la hardiesse et l'énergie des descriptions lui firent obtenir un succès inconnu jusqu'alors.

Au milieu de ces indécentes attaques, le poëte impassible achevait sa traduction de *l'Énéide*, qui fut publiée en 1804, et fournit à ses ennemis une nouvelle occasion de faire éclater leur fureur et leur mauvaise foi. Tout ce que Clément et autres critiques du dernier siècle avaient dit sur la traduction des *Géorgiques*, fut répété sur la traduction de *l'Énéide*; et ce qui est assez digne de remarque, c'est que les mêmes critiques furent reproduites avec les mêmes

formes et dans les mêmes expressions.

Les ennemis de l'auteur ne l'épargnèrent pas davantage l'année suivante, en parlant de son élégante traduction du *Paradis perdu*. Le public sembla un instant entraîné par les cris de la haine et de l'envie ; et deux ans après (en 1805), lorsque le poëme de *l'Imagination* parut, ce grand et magnifique ouvrage, cet immense trésor de poésie, fut accueilli par une prévention qui donnerait à la postérité une idée bien fâcheuse du goût de cette époque, si la postérité ne devait pas être mieux à portée que nous de voir à quel point l'esprit de parti et de faction peut dénaturer les idées, et présenter sous un faux jour les principes les plus incontestables, les objets les plus dignes d'admiration.

Toutefois, quoique étouffée momentanément par les clameurs de l'envie, la voix de cette admiration ne tarda pas à se faire entendre, et Delille fut amplement dédom-

magé des nouvelles diatribes par le succès prodigieux de ce poëme.

Sollicité plusieurs fois de faire partie de l'Institut, il rentra enfin au sein de l'Académie, avec MM. Suard, Morellet, et quelques autres de ses anciens confrères que la révolution en avait exclus. Plusieurs fois le public fut attiré aux séances de l'Académie par le plaisir de voir et d'entendre encore le poëte dont il avait tant de fois admiré les ouvrages.

Delille sortait quelquefois de sa retraite et faisait le bonheur de quelques sociétés choisies. Personne n'avait dans le monde un esprit si facile, si brillant, une gaîté si douce, si inaltérable. Personne ne parlait, ne racontait avec plus de charme, et n'écoutait avec plus d'indulgence. Il avait peint l'homme aimable dans son poëme de la *Conversation*; tous ceux dont il était connu, ne trouvèrent qu'en lui le modèle qu'il avait imaginé.

Madame du Molé avait fait de Delille un portrait qui achèvera de le faire connaître : « Je vais peindre, dit-elle, un grand homme, » et un homme que j'aime. L'entreprise » pourrait paraître téméraire ou suspecte ; » mais les caractères du génie s'offrent » assez sensiblement en lui pour suppléer » au talent, et rassurer contre les illusions » de l'amitié. Rien ne peut se comparer ni » aux grâces de son esprit, ni à son feu, » ni à sa gaîté, ni à ses saillies...... Ses » ouvrages même n'ont ni le caractère, ni » la physionomie de sa conversation. Quand » on le lit, on le croit livré aux choses les » plus sérieuses ; en le voyant, on jugerait » qu'il n'a jamais pu y penser.... Ses idées » se succèdent en foule, et il les commu- » nique toutes : il n'a ni jargon, ni re- » cherche ; sa conversation est un heureux » mélange de beautés ou de négligences, » un aimable désordre qui charme toujours » et étonne quelquefois...... Son âme a

» quinze ans, aussi est-elle facile à con-
» naître ; elle est caressante, elle a vingt
» mouvements à-la-fois, et cependant elle
» n'est pas inquiète ; elle ne se perd
» jamais dans l'avenir, et a encore moins
» besoin du passé. Sensible à l'excès, sen-
» sible à tous les instants, il peut être at-
» taqué de toutes les manières.... Il se livre
» volontiers à un seul objet ; il ne s'ennuie
» jamais ; il n'a besoin ni d'un grand monde,
» ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie
» ce que la postérité lui promet : bien vrai-
» ment il *se laisse être heureux*.... Si sa
» conduite n'est pas sagement combinée,
» elle est pure ; et s'il n'a pas de grands
» traits de caractère, il y supplée par des
» manières piquantes, la simplicité, les
» grâces, une gaîté si vraie, si jeune, si
» naïve, et pourtant si ingénieuse, qu'elle
» le fait sans cesse entourer comme une
» jolie femme ; enfin, par un charme inex-
» primable qui vous inspire tout-à-la-fois

» les mouvements de curiosité et d'inclina-
» tion, qui ne sont ordinairement sentis
» que pour un charmant enfant.... C'est le
» poëte de Platon, un être sacré, léger et
» volage. »

L'âge n'avait point altéré sa gaîté, ni rien ôté à son talent et aux facultés de son esprit; il travaillait à un poëme sur *la Vieillesse*, et disait quelquefois à ses amis, qu'il n'était que trop *plein de son sujet*.

Lorsqu'il fut frappé pour la cinquième fois d'une attaque d'apoplexie, celui qui écrit cette notice a passé plusieurs heures auprès de son lit de mort. Il a vu une famille au désespoir, des gens de lettres, des amis des arts pleurant la perte qu'ils allaient faire, espérant encore que la nature ferait un miracle pour le poëte auquel elle avait accordé tous ses dons, et ne pouvant détacher leurs regards de ce lit muet et silencieux où expirait le chantre de *l'Imagination*.

Delille est mort le 1er. mai 1813, à l'âge de soixante-quinze ans. L'Académie française en corps, et tout ce que la capitale avait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres distingués, ont assisté à ses funérailles, et plusieurs discours éloquents ont été prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui a fait élever au cimetière la Chaise un monument simple, et tel qu'il l'avait d'avance décrit lui-même dans la dédicace de son poëme de *l'Imagination*.

Aucun poëte, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a été plus fécond et n'a créé un plus grand nombre de beaux vers. S'il a quelquefois négligé l'invention dans la conception et l'ensemble de ses poëmes, aucun écrivain n'a montré plus d'esprit, répandu plus de richesses dans les détails. Personne, mieux que lui, n'a possédé tous les secrets de la versification, n'a mieux connu l'art d'ennoblir les mots par leur emploi, et de donner à la pensée

un coloris brillant, à la langue une harmonie soutenue, de trouver des expressions poétiques pour des détails étrangers à la poésie, d'être toujours poëte malgré les obstacles, et de faire ressortir de la difficulté vaincue les plus grandes et les plus étonnantes beautés.

Mais ce qui doit plus encore que ses beaux vers recommander Delille à la postérité, c'est son noble caractère. Il n'est que trop vrai que de grands poëtes ont souillé leur talent par des passions haineuses ou par de basses complaisances. Delille ne put jamais haïr, et dans toute sa longue carrière il fut le bienfaiteur de ceux qui eurent le bonheur de vivre auprès de lui. Cependant personne n'éprouva plus d'indignation et d'horreur pour les crimes de la révolution; personne ne montra plus d'intérêt et de dévouement à ses victimes. D'un caractère en apparence faible et timide, il résista aux oppresseurs de sa pa-

trie avec le courage le plus invariable. Après avoir bravé l'échafaud, en refusant d'applaudir à l'horrible tyrannie de Robespierre, il rejeta avec le plus généreux désintéressement les offres réitérées que lui fit Buonaparte pour obtenir un seul grain d'encens. Tout fut mis en usage pour le séduire pendant plusieurs années; une place au sénat, des couronnes et des présents de tous les genres; il refusa tout, richesses, honneurs (1), par la seule rai-

(1) Des ennemis de la gloire de Delille ont publié, en avril 1815, dans le journal intitulé le *Nain Jaune*, une *dédicace à l'Empereur* de la traduction des *Géorgiques*, et ils ont attribué cette dédicace au poëte le plus courageux et le plus invariable dans ses affections et dans ses principes politiques. Personne n'osa alors réfuter cette calomnie; personne au reste ne pouvait savoir ce qui y avait donné lieu. Voici le fait. Le libraire Bluet, qui depuis quarante ans était propriétaire de la traduction des *Géorgiques*, mais qui depuis long-temps n'avait aucune relation avec l'auteur, imagina, en 1809, de tirer

son qu'il eût fallu les recevoir de l'usurpateur du trône de ses anciens maîtres.

---

parti du prix que Buonaparte mettait à obtenir quelques vers de Delille; et dans cette intention, il lui fit proposer une dédicace dont il laissa croire que l'illustre poëte était l'auteur. Cette proposition fut accueillie avec un extrême empressement, et le libraire pria aussitôt monsieur A. D***. de lui faire une dédicace en vers français, qui fut imprimée chez Pierre Didot, et remise au bibliothécaire de Buonaparte. Mais ce dernier ayant appris que Delille n'y avait aucune part, ne voulut pas qu'elle lui fût présentée. Cette dédicace était restée ignorée dans les cartons de la bibliothèque du conseil-d'état, jusqu'au mois d'avril 1815. Elle en fut tirée à cette époque, pour être publiée comme une preuve de la faiblesse de Delille. Peu de personnes ont été dupes de cette fable, dont la source suffisait d'ailleurs pour faire soupçonner l'authenticité. Cependant il serait possible qu'un jour on tentât de l'accréditer; et, dans ce cas, il est bon d'avertir les lecteurs de bonne foi. C'est pour cela que nous avons rapporté le fait dans toute son exactitude. L'éditeur des Œuvres de Delille tient ces détails de monsieur A. D*** lui-même, qui vit encore et qui occupe une place im-

Les ouvrages de Delille qui le recommandent le plus à l'admiration de la postérité, sont les poëmes des *Jardins* et de *l'Imagination*, et les traductions des chefs-d'œuvre de Milton et de Virgile. On trouve dans les *Jardins* toute la grâce, tout l'éclat de son talent. Aucun poëme dans la langue française n'offre plus de variété dans les couleurs, un plus grand nombre de beaux et riches tableaux, et des vers plus ingénieux et plus brillants, que le poëme de *l'Imagination*.

Les Anglais, jaloux de leur Milton, s'obstinent à dire que le *Paradis perdu* n'est point traduit par Jacques Delille : nous ne disputerons point avec les Anglais sur la fidélité de la traduction ; nous dirons même que cette traduction est faite avec tant de

portante. M. Didot a dû les connaître également : et si le libraire Bluet est mort, toute sa famille, qui en eut connaissance, doit les attester.

chaleur et de verve, qu'on pourrait la prendre pour un poëme original. Si le poëte français est resté inférieur à Milton dans quelques passages du quatrième livre, souvent il n'a été infidèle au poëte anglais que pour lui prêter de nouvelles beautés, comme on peut le voir dans le chant de la création et dans quelques autres.

La traduction des *Géorgiques* est un de ces ouvrages sur lesquels la postérité a déjà prononcé, et qui ne nous laisse plus rien à dire. Pour traduire *l'Énéide*, le poëte avait plus de difficultés à vaincre que pour traduire le poëme des *Géorgiques*, parce que dans l'un il suffit de décrire, et que dans l'autre il faut toujours raconter. Il est beaucoup moins difficile dans la poésie française de faire des tableaux que de faire des récits. Cependant Delille a presque toujours surmonté toutes les difficultés avec un bonheur qui n'appartenait qu'à son talent. Les passages les plus difficiles à

exprimer en français sont presque toujours ceux qu'il a le mieux rendus. Le respect qu'il avait pour les beautés de Virgile ne lui permettait d'en négliger aucune ; le scrupule avec lequel il a voulu traduire chaque mot, chaque épithète de son modèle, lui a ôté quelquefois l'avantage de la précision. Cette circonstance a donné lieu aux critiques les plus injustes ; et l'on est allé jusqu'à lui préférer une traduction où les beautés de l'original sont à peine indiquées par la seule raison qu'elle est moins étendue. Des reproches aussi bizarres et aussi peu fondés ont semblé encourager d'autres traducteurs ; mais chaque fois qu'il a paru une nouvelle traduction de *l'Énéide*, le mérite de celle de Delille a été mieux senti.

Cependant, toujours docile à la censure, l'immortel traducteur de Virgile a été beaucoup plus sévère encore pour lui-même que la critique. Une nouvelle édition de sa

traduction, commencée long-temps avant sa mort, renferme plusieurs passages corrigés ou refaits, et plus de quatre mille vers nouveaux.

Nous ne parlerons point des autres poëmes de Delille, qui tous offrent de grandes beautés, et dont un seul suffirait pour faire la réputation d'un grand poëte.

Il est du petit nombre des écrivains qui ont également bien écrit en prose et en vers. Le discours qu'il a placé à la tête de la traduction des *Géorgiques*, est une production très-remarquable, et qui prouve que le poëte aurait pu obtenir un rang distingué parmi nos prosateurs.

Il ne nous reste plus qu'à donner la date de la publication de ses poëmes : I. *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en vers français, Paris, 1769, in-12 ; 1782, 1785 et 1809, dans tous les formats avec des notes et des variantes. II. *Les Jardins*, ou *l'Art d'embellir les paysages*, poëme en

quatre chants, 1780; nouvelle édition, Londres, 1800, Paris, 1802, et années suivantes. III. *L'Homme des Champs*, ou *les Géorgiques françaises*, 1800. IV. *Poésies fugitives*, *suivi d'une Notice historique sur J. Delille*, 1802, 1809, 1819 : le recueil donné sous le titre de *Poésies diverses*, an IX, 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille. V. *La Pitié*, poëme en quatre chants, Londres et Paris, 1803. Ce poëme a été tronqué dans la première édition qui parut en France. Une édition complète, faite en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs emprisonné par ordre de Buonaparte. Cette édition a reparu en 1814, sous la date de 1805, et l'éditeur a eu l'honneur d'offrir à cette époque, à l'empereur Alexandre et à Louis XVIII, le volume où étaient imprimés depuis douze ans, ces vers prophétiques :

Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne; etc,

VI. *L'Énéide de Virgile*, traduite en vers français, 1804; deuxième édition, 1814. VII. *Le Paradis perdu*, traduit en vers français, 1805. VIII. *L'Imagination*, poëme en huit chants; 1806, 1817. IX. *Les Trois Règnes de la Nature*, poëme en huit chants, 1809. X. *La Conversation*, 1812. Quelques-uns des ouvrages de Delille ont été imprimés in-12; tous l'ont été plusieurs fois in-4°, in-8° et in-18. Le format grand in-8° offre la collection la plus complète et la plus uniforme; elle est composée de dix-sept volumes. Une table méthodique et analytique qui sera imprimée dans les formats in-18 et in-8°, facilitera les recherches qui, sans un pareil secours, seraient extrêmement difficiles dans une collection aussi nombreuse et des sujets aussi variés.

Il a paru de la plus grande partie des écrits de Delille, un grand nombre de contrefaçons en petit in-18, toutes incorrectes et horriblement imprimées dans l'étranger,

ou à Avignon, avec l'indication frauduleuse de Paris.

C'est à Delille que l'on doit l'article la Bruyère, de la *Biographie universelle*. Le poëme des *Jardins*, *l'Homme des Champs* et plusieurs ouvrages de ce poëte, ont été traduits en latin, en italien, en anglais, et dans la plupart des langues modernes.

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

MESSIEURS,

Vous vous rappelez, sans doute, et ce spectacle frappa ma première jeunesse; vous vous rappelez ce jour où M. de la Condamine, assis pour la première fois parmi vous, reçut de M. de Buffon des louanges si nobles et si bien méritées. On crut entendre l'interprète même de la nature célébrer celui qui l'avait observée le plus constamment, et le plus audacieuse-

(1) M. Delille ayant été nommé, par MM. de l'Académie française, à la place de M. de la Condamine, y vint prendre séance le 11 juillet 1774, et prononça ce discours.



ment interrogée ; et tel est le prix des éloges donnés par un grand homme, que M. de la Condamine se crut payé de quarante ans de travaux et d'études par quelques lignes de son illustre ami.

Voilà l'orateur que mériterait encore son ombre. Au défaut du génie, je me fonde sur l'intérêt qu'excitera toujours un nom qu'on ne peut prononcer sans réveiller les idées de talents, de courage, d'humanité.

Je n'irai point chercher, dans un sujet étranger à lui, des moyens de vous intéresser : cette ressource, imaginée pour suppléer au peu d'événements que présente à la curiosité publique la vie de la plupart des gens de lettres renfermés dans l'ombre de leur cabinet et dans le cercle de leurs études, me devient inutile, par la variété des talents de M. de la Condamine, par l'incroyable activité de son âme, la singularité piquante de son caractère; et une vie qui suffit à tant de travaux, suffirait à plusieurs éloges.

M. de la Condamine entra d'abord dans le service, et s'y distingua par cette intrépidité

qu'il signala depuis dans la poursuite de la vérité. De ces jeux sanglants, il s'était fait un spectacle dont son avidité naturelle de connaître augmentait pour lui le danger. On l'a vu, dans un siége, vêtu d'une couleur remarquable, s'avancer pour voir de plus près l'effet d'une batterie de canon, dont il était le but, sans s'en apercevoir. Ainsi l'observateur se montrait déjà dans le guerrier; et peut-être, au lieu de dire qu'il porta dans les sciences le courage militaire, serait-il plus vrai de croire qu'il portait déjà dans l'art militaire la curiosité courageuse du philosophe.

Sa passion dominante fut cette curiosité insatiable. Ce doit être celle de ce petit nombre d'hommes destinés à éclairer la foule, et qui, tandis que les autres s'efforcent d'arracher à la nature ses productions, travaillent à lui arracher ses secrets. Sans ce puissant aiguillon, elle resterait pour nous invisible et muette; car elle ne parle qu'à ceux qui l'appellent; elle ne se montre qu'à ceux qui cherchent à la pénétrer; elle ensevelit ses mystères dans des abîmes, les place sur des hauteurs, les plonge

dans les ténèbres, les montre sous de faux jours. Et comment parviendraient-ils jusqu'à nous, sans la courageuse opiniâtreté d'un petit nombre d'hommes qui, plus impérieusement maîtrisés par les besoins de l'esprit que par ceux du corps, aimeraient mieux renoncer à ses bienfaits que de ne pas les connaître, ne les saisissent, pour ainsi dire, que par l'intelligence, et ne jouissent que par la pensée? Cette qualité, dis-je, fut dominante dans M. de la Condamine; elle lui rendait tous les objets piquants, tous les livres curieux, tous les hommes intéressants.

On a prétendu que cette curiosité, précieuse dans le savant, ressemblait quelquefois à l'indiscrétion dans l'homme de société; mais ces petits torts, qu'on remarque dans un homme ordinaire, s'éclipsent dans un homme célèbre, par la considération des avantages que retire la société de ces défauts même, et c'est peut-être le louer encore que d'avouer qu'il porta cette passion à l'excès.

Pourrai-je le suivre dans ces courses immenses, entreprises à-la-fois par ce desir ar-

dent de s'instruire, et par celui d'être utile? Je le vois d'abord parcourir l'Orient : on se le représente aisément courant de ruine en ruine, fouillant dans les souterrains, consultant les inscriptions, jamais plus piquantes pour lui que lorsqu'elles étaient plus effacées ; mesurant ces obélisques, ces pompeuses sépultures, qui paraissaient vouloir éterniser à-la-fois l'orgueil et le néant ; partout poursuivant les traces de l'antiquité, qui semble se consoler en ces lieux de l'ignorance qui l'environne, par le respect des étrangers qu'elle attire.

La Troade, si fière des vers d'Homère, appela aussi ses regards ; mais il y perdit, avec regret, les magnifiques idées qu'il s'en était formées, en voyant un petit ruisseau qui fut jadis le Simoïs, quelques masures éparses dans des broussailles ; et il fut obligé de voir en philosophe ce qu'il aurait voulu ne voir qu'en poëte. Il fit quelque séjour à Constantinople ; mais un homme tel que lui dut être peu content d'un tel séjour : passionné pour la gloire, il ne pouvait se plaire dans un pays d'esclaves. Avide de connaître, il dut être peu satisfait d'une ville

où sa curiosité éprouva, non sans dépit, qu'il était impossible, et même si j'en crois quelques anecdotes, qu'il était dangereux d'y tout voir.

Mais sa passion favorite ne faisait que préluder à de plus grandes entreprises : il était fait pour se distinguer de la foule des voyageurs. Parcourir quelques états de l'Europe, connaître l'étiquette de leurs cours, goûter les délices du beau ciel de la Grèce et les charmes de l'Italie, voilà ce qu'on appelle communément des voyages, et ce que M. de la Condamine nommait ses promenades. L'Europe, où l'influence du même climat, la société des arts, les nœuds du commerce, surtout le desir, plus épidémique que jamais, de copier la France, donnent à toutes les nations un air de famille; l'Europe devait être bientôt épuisée par sa dévorante avidité; le continent même ne pouvait lui suffire; et l'ambition de connaître, dans M. de la Condamine, se trouvait aussi trop resserrée dans un seul monde. En 1735, il proposa le premier à l'Académie un voyage à l'équateur, pour déterminer, par la mesure de trois degrés du méridien, la figure du globe.

Sur sa proposition, quatre académiciens furent nommés pour cette grande entreprise, également glorieuse pour eux, pour le souverain, et pour M. le comte de Maurepas, digne bienfaiteur, pendant son ministère, des sciences et des arts, qui, par une juste reconnaissance, lui ont embelli le bonheur de la vie privée, et qu'elles viennent de céder de nouveau au besoin de l'état et à l'estime de son maître.

Ainsi, tandis que MM. de Maupertuis, Clairault, Camus et le Monnier allaient, pour le même objet, braver les frimas du Nord, MM. Godin, Bouguer et de la Condamine allaient affronter les ardeurs du Midi. Jamais les souverains n'avaient rien fait de si beau pour l'honneur de la philosophie; jamais la philosophie n'avait médité un plus grand effort, et la vérité allait se trouver poursuivie du pôle à l'équateur.

Tandis que les collègues de M. de la Condamine se préparaient à supporter les dangers et les fatigues, lui, il se promettait de nouveaux plaisirs. Combien son cœur tressaillait d'avance de l'espoir de connaître ces contrées qui, mal-

gré la dégradation qu'ont cru y remarquer dans le moral et même dans le physique, des écrivains ingénieux, sont si fécondes en grands et magnifiques spectacles, où les arbres se perdent dans les nues, où les fleuves sont des mers, où les montagnes présentent au voyageur, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, toutes les températures de l'air, depuis les ardeurs de la zone torride jusqu'aux frimas de la zone glaciale, où la nature enfin, échauffée de plus près par le soleil, donne aux oiseaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfum, aux poissons même plus d'activité, prodigue à-la-fois ses plus admirables et ses plus funestes productions, et ses plus imposantes bontés, et ses plus effrayantes horreurs!

Mais ce grand spectacle n'était que le second objet de M. de la Condamine : la mesure des degrés du méridien réclamait d'abord tout son zèle. Il serait difficile de bien peindre et la grandeur des obstacles, et celle de son courage.

On peut dire de l'astronomie ce que M. de Fontenelle disait de la botanique, ce n'est pas

une science paresseuse. Voyez de combien d'arts et de connaissances elle marche accompagnée, combien d'instruments divers elle traîne à sa suite! Condamnée à des attitudes fatigantes, veillant quand tout dort, active quand tout repose, elle semble renoncer aux douceurs du sommeil, à la lumière du jour et au commerce des hommes.

Mais si nous plaignons l'astronome dans nos villes, imaginez ce que dut éprouver M. de la Condamine dans ces contrées lointaines. Pour le bien peindre, il faudrait les couleurs, je ne dis pas de l'éloquence, mais de la poésie même; et je ne sais si je pourrai me défendre d'employer quelquefois son langage: du moins ici le merveilleux n'a pas besoin de fiction. Aux travaux fabuleux de cet Ulysse, banni par la colère des dieux, cherchant sa patrie sur terre et sur mer, et échappant aux enchantements de la cour de Circé, on peut opposer, sans doute, les travaux réels de M. de la Condamine, s'arrachant aux délices de la capitale, fuyant sa patrie pour chercher la vérité, traversant de vastes déserts, souvent abandonné de ses

guides, escaladant ces montagnes inaccessibles jusqu'à lui, menacé d'un côté par les masses de neige suspendues à leur sommet, de l'autre par la profondeur des précipices, marchant sur des volcans plus terribles cent fois que ceux de notre continent, respirant de près leurs exhalaisons, quelquefois même entendant gronder ces foudres souterrains, et voyant des torrents de soufre sillonner ces neiges antiques que n'avaient point effleurées les feux de l'équateur.

Cependant ces redoutables phénomènes irritaient sa curiosité au lieu de l'effrayer; il semblait que le génie des sciences veillât sur lui. Tandis qu'il sondait le volcan de Pichincha, il vit s'enflammer, à sept lieues de distance, celui de Cotopaxi, sur lequel il observait quelques jours auparavant, et peut-être sans cet éloignement, dont sa curiosité s'indignait, sans doute, entraîné par elle, et trop digne émule de Pline, il lui aurait ressemblé dans sa mort, comme il l'avait imité dans sa vie.

A d'incroyables dangers, se joignaient d'incroyables fatigues : mesurer, la toise en main, une base immense, chercher, à travers des ro-

chers, des ravins, des abîmes, les points de ses triangles, replanter vingt fois sur des monts escarpés des signaux, tantôt enlevés par les Indiens, tantôt emportés par les ouragans; passer plusieurs nuits sous des tentes chargées de frimas, quelquefois arrachées par les vents; essuyer la cruelle alternative, et des plus accablantes chaleurs dans la plaine, et du froid le plus âpre sur les montagnes: voilà quelle fut sa vie pendant sept ans entiers.

Qui le soutenait donc au milieu de tant de dangers et de travaux? Il l'avoue lui-même avec cette candeur, la vertu des grands talents et des belles âmes: sur ces monts couverts de glace, loin des regards des hommes, il songeait à l'estime de l'Europe, à l'estime plus douce de ses concitoyens; et semblable à ce héros qui, au milieu des périls et des combats, s'écriait: « O Athéniens! qu'il m'en coûte » pour être loué de vous! » cette douce perspective lui adoucissait l'éloignement de sa patrie, l'inclémence des saisons, et le poids des fatigues.

Cependant, tandis qu'il immolait ainsi sa

santé à l'amour des sciences, les habitans de ces lieux le croyaient occupé sur ces montagnes à découvrir de l'or. Et dans quel temps l'ignorance de ces peuples lui faisait-elle cette injure? Dans le temps que M. de la Condamine, pour faire subsister ses collègues dont les fonds étaient épuisés, avait vendu ses effets, et, ce qui était un plus grand sacrifice, avait engagé ses instruments astronomiques, était parti pour Lima, avait traversé les Cordillières du Pérou, franchi quatre cents lieues de chemins impraticables; et, après s'être engagé en son nom dans la capitale du Pérou, pour une somme de quatre-vingt mille livres, était revenu, avec les mêmes dangers et les mêmes peines, ranimer par sa présence et ses secours le zèle et les travaux de ses collègues: action admirable, où un savant déploya le courage d'un héros, et un particulier la générosité d'un roi!

Cet or qu'il allait chercher avec tant de peine, quand il était nécessaire à ses découvertes, il savait le dédaigner quand il n'était plus ennobli par son usage, et plus encore quand il se trou-

vait en concurrence avec son amour pour les sciences.

Au moment qu'il se préparait à revoir sa patrie, et à lui porter les vérités qu'il avait conquises, on lui enlève une cassette qui renfermait ses journaux et l'argent destiné pour son voyage. Il fait publier sur-le-champ qu'il consent à perdre la somme entière, pourvu qu'on lui rende ses papiers. La condition fut acceptée, et malgré la perte d'une somme considérable, il crut en effet avoir retrouvé son trésor.

En faisant honneur de cette élévation d'âme au caractère de M. de la Condamine, croyons qu'il en revient quelque gloire aux sciences sublimes dont il s'occupait. Sans doute l'esprit, accoutumé à contempler cette foule innombrable de globes, ne revient qu'avec dédain sur les choses terrestres, et ne voit que comme un point ce globe où nous voyons deux mondes.

Déterminé à repasser en France, il délibéra sur le choix de la route. On soupçonne bien qu'il dut préférer la plus périlleuse, si elle était la plus instructive, peut-être même eût-il suffi qu'elle fût la plus périlleuse. Il forma le projet

de descendre la fameuse rivière des Amazones, qui doit, dit-on, son nom à une société de femmes guerrières séparées des hommes : société qui doit, grâces à nos mœurs, trouver peu de croyance parmi nous, mais un peu moins invraisemblable dans ces contrées barbares, où les époux font tomber tout le poids des travaux sur un sexe moins fait pour les supporter lui-même, que pour les adoucir aux hommes

M. de la Condamine part pour s'embarquer sur ce fleuve immense, large de cinquante lieues à son embouchure. Mais combien de traverses avant d'arriver au lieu de son débarquement ! L'imagination se fatigue à suivre des courses qui ne lassèrent pas sa constance. Vous le verriez avec effroi marcher, suspendu par des ponts d'osier, sur des rivières rapides et profondes ; suivre sur des montagnes des chemins tracés par le cours des torrents, ou la hache à la main, se frayer une route à travers des bois épais, côtoyer des précipices, passer le même torrent vingt-deux fois en un jour, à chaque instant prêt à faire naufrage, et, dans le dan-

ger continuel de sa vie, toujours tremblant pour le recueil de ses observations.

Toutefois, dans le cours de ces voyages pénibles, dont il a fait le tableau le plus intéressant, le lecteur se repose quelquefois agréablement avec lui. On s'arrête avec plaisir dans ce hameau composé de dix familles indiennes, où, en attendant un radeau, il passa huit jours heureux, sans avoir, dit-il, ni voleurs, ni curieux à craindre; il était avec des Sauvages. Là, respirant pour la première fois, après tant de fatigues, partageant les plaisirs innocents des Indiens, se baignant avec eux, recevant les fruits de leur chasse et de leur pêche, la liberté, le silence, la solitude, la beauté du lieu, le délassèrent délicieusement de ses travaux et du commerce des hommes. Sachons gré à un homme fait pour briller chez des peuples polis, d'avoir su plaire chez un peuple sauvage: l'un suppose la beauté du génie, et l'autre la simplicité des mœurs. Son départ de ces lieux n'est pas moins intéressant que son séjour. Avant de quitter ces innocentes délices, qui avaient reposé son corps sans ralentir son courage, j'aime à le voir, pour

assurer à l'Académie le fruit de ses observations, lui en adresser un extrait, qu'il nomma son testament académique, partir ensuite, escorté de ses fidèles Sauvages qui portaient ses instruments et ses effets, et s'embarquer sur la rivière des Amazones, exposant plus volontiers sa vie, depuis qu'il s'était assuré que les sciences perdraient moins à sa mort.

Je ne vous le peindrai point abandonné au courant de ce fleuve immense; ici heurtant contre des rocs escarpés; là, entraîné par des tourbillons d'eau; tantôt arrêté par une branche qui traverse son radeau, et suspendu sur les eaux qui décroissent à vue d'œil; tantôt franchissant le fameux détroit du Pongo, où les eaux, plus rapides et plus profondes, roulant sous la voûte obscure et tortueuse de ses bords rapprochés, avec un mugissement entendu de plusieurs lieues, lancèrent son radeau comme un trait à travers les saillies des arbres et les pointes menaçantes des rochers.

Je ne vous le représenterai point, après un trajet de cinq cents lieues sur la rivière des Amazones, s'enfonçant dans la rivière du Para,

large de trois lieues, échouant contre un banc de vase, obligé d'attendre sept jours les grandes marées, remis à flot par une vague plus terrible que celle qui l'avait fait échouer, et sauvé par où il devait périr. Je ne vous peindrai point les tempêtes qu'il essuya, les nations inconnues qu'il traversa, tous les dangers enfin menaçant ses jours, tandis que lui, tranquille observateur, seul au milieu de ces déserts, avec trois Indiens maîtres de sa vie, tenait tour-à-tour le baromètre, la sonde et la boussole.

Il faut l'avouer, en lisant ces récits dans ses Mémoires, on est quelquefois tenté d'oublier ses peines pour envier ses plaisirs. Il ignorait du moins l'ennui, le fléau de ces voyageurs qui, tristement emprisonnés, déplacés sans mouvement, parcourant les lieux sans les voir, après quelques mois du plus stérile ennui, ne ressentent pas même le plaisir d'arriver. Les tableaux variés qu'offraient à ses yeux les fleuves et leurs bords; là, des animaux inconnus; ici, des plantes nouvelles; tantôt des peuples également bizarres dans leurs parures et dans leurs mœurs; tantôt les débris de ces nations, jadis

si florissantes, épars dans les déserts qui furent des empires; enfin, tant d'objets nouveaux, exposés en silence à ses yeux, dans ces immenses solitudes où la philosophie voyageait pour la première fois; tout payait un tribut à sa curiosité; et comme ces vastes fleuves sur lesquels il voguait, recevaient à chaque instant des fleuves qui grossissaient leurs cours; ainsi, dans une navigation de douze cents lieues, semblait s'accroître incessamment le trésor de ses idées et de ses connaissances.

O vous, qui voulez faire fleurir les sciences dans vos états, voilà les voyages dignes de votre protection! Et vous, qui prétendez à instruire les hommes, voilà les voyages féconds qui sont dignes de votre courage! Pourquoi vous pressez-vous d'arranger le monde avant de l'avoir connu, et de mettre l'incertitude et le hasard de vos opinions entre vous et la vérité? Quittez les contrées déjà moissonnées par la philosophie; il est encore, il est quelques régions intactes. Là, vous attend un fonds inépuisable d'observations nouvelles; là, vous verrez l'homme et la terre, moitié cultivés, moitié sauvages, lut-

tant contre vos institutions et vos arts, offrir à vos yeux l'intéressant contraste de la nature brute et inculte, et de la nature perfectionnée ou corrompue. Hâtez-vous : déjà son ancien empire est de plus en plus resserré par les conquêtes des arts; déjà son image primitive s'efface de toutes parts : encore quelque temps, et ce grand spectacle est à jamais perdu.

Tels furent les voyages de M. de la Condamine; et je ne crois pas exagérer, en assurant qu'ils manquèrent à Loke et à Descartes; car pour Newton, les vérités que d'autres allèrent chercher si loin (je ne parle que des vérités physiques), il les avait devinées dans son cabinet.

Arrivé à Cayenne, M. de la Condamine attendit un vaisseau pour retourner en France; il y était arrivé malade, languissant, et portant le germe de plusieurs infirmités. Ici, Messieurs, arrêtons-nous un moment avec lui, et peignons-nous, s'il est possible, ce qui se passait dans son cœur. Depuis dix ans, gravissant sur des montagnes, jeté dans des déserts, errant sur les eaux, depuis dix ans il est éloigné de tout

ce qu'il aime. Tant que l'activité de ses travaux, l'enthousiasme de sa grande entreprise avaient distrait son cœur, mille sentiments toujours chers étaient restés, pour ainsi dire, suspendus dans son âme; mais lorsque ses travaux furent achevés, lorsque ses yeux, si long-temps occupés à observer la nature, se tournèrent vers la France, alors son âme entière reprit son cours; alors le souvenir de ses amis, celui de ses parents, l'ineffaçable amour de la patrie, que sais-je? le désir de jouir de la gloire, dont jamais on ne jouit si doucement que parmi les siens; tous ces sentiments se réveillèrent à-la-fois dans son cœur, et les vents et les flots amenaient trop lentement, au gré de son impatience, le vaisseau qui devait enfin le rendre à sa patrie.

Après ce grand voyage, il semblait qu'aucun lieu du monde ne pouvait plus exciter sa curiosité; mais il n'avait pas vu l'Italie, il n'avait pas vu Rome. Et qui peut se flatter de connaître le monde, sans avoir vu cette ville à jamais intéressante par ses victoires, par ses désastres, par sa magnificence, par

ses débris ; le dépôt des arts antiques, le berceau des arts naissans ; autrefois dominatrice du monde par les armes, aujourd'hui par la religion, et qui eut, en effet, le droit de se nommer la ville éternelle ?

Il y fut reçu avec distinction par le pape Benoît XIV, dont la gaîté franche, la douce affabilité, semblaient solliciter l'oubli de son rang, parce qu'il sentait que sa véritable grandeur en était indépendante ; l'ami des étrangers, le premier objet de leur curiosité et de leur admiration dans Rome ; l'ami surtout des Français, estimé des Anglais même, qui ont placé son buste dans le Muséum de Londres, où il semble triompher des préjugés de la haine nationale ; qui, enfin, par ses vertus et ses lumières, faisait la gloire de Rome moderne, et eût été digne de l'ancienne. Il accorda à M. de la Condamine ce qu'il pouvait lui accorder de plus doux et de plus flatteur, son portrait, et une dispense pour épouser sa nièce. Sensible à ces bontés, M. de la Condamine le lui témoigna avec cette impétuosité franche et familière dont les souverains vraiment res-

pectables sont plus flattés que du respect, et qui n'ôte quelque chose au rang que pour le rendre à la personne.

Il n'eût pas été content de lui-même, s'il n'eût vu à Rome que ce que les autres avaient vu avant lui. Il fit des recherches très-heureuses sur les mesures anciennes qui ont si long-temps exercé nos savants : l'Académicien des sciences travaillait pour l'Académie des belles-lettres. Cette variété de goûts et de connaissances était peut-être ce qui distinguait le plus M. de la Condamine de la foule des voyageurs. La plupart n'aiment et ne voient que leur objet favori : le botaniste ne cherche que des plantes ; le géographe, que des positions de villes ; l'antiquaire, que des inscriptions. M. de la Condamine aimait et voyait tout.

Ce mérite se remarque surtout dans son voyage d'Italie, le pays du monde peut-être le plus fécond en tout genre d'observations ; fait pour plaire au peintre, par les chefs-d'œuvre de l'art et le pittoresque des sites ; à l'architecte, par les monumens antiques ; au na-

turaliste, par la variété des productions ; surtout à l'homme de lettres, qui, trouvant partout l'image des grands hommes dont les écrits ont instruit son enfance, parcourant des lieux dont les noms l'ont frappé au sortir du berceau, croit voir partout les traits de ses maîtres, et voyager dans sa patrie.

Ce qui, dans ces lieux, attira le plus son attention, fut le volcan du Vésuve, qu'il a décrit en prose, comme Virgile a peint l'Etna en vers. Après ce qu'il avait vu en Amérique, le Vésuve ne pouvait l'étonner ; mais ce volcan avait englouti des villes célèbres, il avait dévoré les monuments des arts, il avait fait périr un des plus beaux génies de Rome ; et cela seul le rendit plus intéressant pour sa curiosité, que tous ceux du Nouveau-Monde.

Je ne dirai rien de son voyage d'Angleterre, qu'il n'a point publié. On se figure que l'homme, peut-être le plus singulier de la France, dut fort se plaire chez le peuple le plus singulier de l'Europe ; et, en effet, il y avait quelque analogie entre cet homme et ce peuple ; mais elle fut altérée par un événement peu consi-

dérable en lui-même, à qui cependant le nom, et surtout le caractère de M. de la Condamine donnèrent de l'importance. Il eut à se plaindre d'une petite injustice, dont il n'obtint point de réparation, par une suite de la tolérance qui règne dans la police de Londres. Une police trop vigoureuse effaroucherait la liberté ombrageuse de ce peuple, si jaloux et si digne de son indépendance. Ce grand principe, exposé en six beaux vers par un de leurs grands poëtes, « qu'il est des maux qui sont » des biens, et que les inconvénients particu- » liers sont l'avantage commun, » leur paraît aussi vrai dans l'économie politique que dans l'économie du monde; et certains désordres y sont presque tolérés par la sagesse de la législation, comme ils sont proscrits ailleurs par la sagesse de la police. M. de la Condamine ne voulut point entrer dans ces grandes vues : irrité de n'avoir pas obtenu justice, il fit, dans les papiers publics, un appel à la nation, et chez le peuple qui respecte le plus le pouvoir des lois et le droit de l'homme, il regretta les déserts et les Sauvages.

Telle était sur lui l'impression de l'injustice apparente ou réelle ; et ce n'était point chez lui l'effet d'un amour-propre révolté ; c'était l'amour profond de l'équité naturelle.

Ce sentiment était fortement imprimé dans son cœur, et lui a dicté des actions à jamais honorables à sa mémoire. Dans son voyage du Levant, plutôt que de livrer au cadi de Baffa un dépôt d'argent qui lui avait été confié, on le vit se défendre contre soixante hommes, braver les coups de fusil, le canon même ; enfin, traîné devant le cadi, lui en imposer par sa fermeté, lui arracher des excuses par ses menaces ; en un mot, faire respecter les droits de la propriété dans le pays des usurpations, et ceux de la liberté dans le séjour de l'esclavage.

Qui peut lire, sans attendrissement, ce qu'il fit dans le Nouveau-Monde pour la mémoire du malheureux Seniergues, massacré par une populace ameutée contre les Français? L'image de cet infortuné, compagnon de ses voyages, de ses dangers, égorgé à ses yeux, égorgé dans une fête publique, à la

veille d'un établissement avantageux, lui était toujours présente; elle le poursuivait sur ces rochers, théâtre de ses travaux, comme le remords aurait dû poursuivre le coupable; il n'en descendait que pour demander justice, au nom de ses mânes; il quittait ses bases, ses triangles, ses méridiennes, pour éclairer par des mémoires, pour exciter par des sollicitations des juges prévenus ou timides. Pendant trois ans entiers, il ne se lassa point de demander vengeance. Voilà de ces traits d'humanité, d'enthousiasme, d'oubli de soi-même, qu'on ne peut trop répéter dans ce siècle du vil intérêt, où les âmes desséchées, privées de cette surabondance de sentiments qui embrasse la société et l'avenir, aveugles à la beauté sévère de la vertu, sourdes à la voix lointaine de la postérité, n'écoutant enfin que l'intérêt du lieu, du moment, de la personne, sont assez malheureuses pour ignorer le plaisir des privations et la jouissance des sacrifices.

Mais où M. de la Condamine déploya à-la-fois l'homme sensible, l'homme éloquent et l'excellent citoyen, c'est dans la défense de

cette méthode, source de tant de débats, qui se vante de prévenir un mal affreux par ce mal lui-même. Jamais, sans doute, l'éloquence ne traita un sujet plus intéressant : la mère tremblante pour un fils adoré, le mari idolâtre de sa jeune épouse, celle-ci jalouse de conserver ses charmes et le cœur de son époux ; enfin, les deux sexes animés, l'un par l'intérêt de la beauté, l'autre par celui de la vie ; voilà pour qui et devant qui plaidait M. de la Condamine : il semblait que l'amour de l'humanité élevât son génie et son courage. Il lui fallait combattre à-la-fois les médecins, les moralistes, la voix du préjugé, la voix même du sang et de la nature ; il employait tour-à-tour la force du raisonnement et l'arme du ridicule : c'était Cicéron ou Démosthène plaidant la cause, non plus d'un particulier, mais celle du genre humain. A la force de l'éloquence il joignait l'activité des démarches ; et, enfin, pour pousser à bout ses adversaires, il offrit de se faire inoculer lui-même. Peu de philosophes hasarderaient de pareilles preuves de leurs opinions.

Ce ne serait point à moi à prononcer sur cette grande question; s'il était possible qu'elle fût encore un problème, je remarquerais seulement que l'inoculation a pour elle deux grandes autorités, la Circassie et l'Angleterre : je veux dire le pays de la philosophie et celui de la beauté. On citera sans doute, un jour, le suffrage des Français, quand elle aura cessé d'être chez eux une nouveauté; car on sait que la mode nous gouverne, même sur ce qui intéresse la vie; et le peuple le plus éclairé de l'Europe a été un des plus lents à adopter une pratique connue dès long-temps chez des peuples presque barbares.

Quel pays cependant a été plus souvent et plus cruellement averti de son utilité? Dans quel lieu ce mal horrible a-t-il frappé un plus grand nombre d'illustres victimes? Comme si les Français devaient être punis, dans ce qu'ils ont de plus cher, d'avoir adopté si tard une méthode utile; ou comme s'il eût fallu, chez un peuple imitateur de ses maîtres, que des coups multipliés forçassent enfin les chefs de sa nation à lui donner l'exemple? Vous gé-

missez encore, Messieurs, du dernier coup que ce monstre a frappé. Hélas! quand l'aïeul de Louis-le-Bien-aimé fut ravi à la France, par ce fléau terrible, les Français pouvaient-ils prévoir que son petit-fils éprouverait le même sort? Ce prince, qui avait eu l'avantage unique d'avoir fait jouir la France de ce que la victoire a de plus brillant, et de ce que la paix a de plus doux, au milieu des délices d'un règne tranquille, au moment que des alliances heureuses préparaient des espérances à l'état, et des consolations à sa vieillesse, s'est senti tout-à-coup surpris par ce mal contagieux, jamais plus cruel que lorsqu'il est plus retardé, et qui n'a rien de plus affreux que de repousser les caresses du sang et les embrassements de la nature. Mais est-il des dangers que redoute la véritable tendresse? Tandis que l'héritier du trône gémissait de se voir, par la loi sacrée de l'état, privé des derniers soupirs de son aïeul, nous avons vu trois généreuses princesses, victimes volontaires, se dévouer aux horreurs de la contagion pour conserver les jours de leur père, lui prodiguer de leurs roya-

les mains, des secours dont la douceur allait jusqu'au fond de son âme, suspendre la violence de la douleur et charmer les angoisses de la mort. Le ciel qui nous a ravi le père s'est contenté de nous faire trembler sur le sort des enfants; et, en gémissant de sa rigueur, nous rendons grâces à sa clémence. M. de la Condamine a été assez heureux pour n'être pas témoin de notre perte et de nos alarmes; sans doute il aurait, comme nous, prié le ciel d'épargner à la France ces horribles preuves de son opinion.

Mais, que dis-je, Messieurs? S'il a échappé à un spectacle douloureux pour un cœur français, il a perdu la plus brillante époque de sa gloire, il a perdu son plus beau triomphe. Le chef de l'état, les deux appuis de la couronne, une auguste princesse, se soumettant à-la-fois à cette méthode si long-temps combattue, dont il fut l'intrépide défenseur : quel moment pour lui, s'il eût vécu! Et ce moment, Messieurs, non seulement son zèle et ses talents l'ont hâté, mais sa pénétration l'avait prévu. Vous me saurez gré, sans doute, de rapporter les ter-

mes, j'oserais presque dire de sa prophétie. » L'inoculation, dit-il, s'établira quelque jour » en France. Mais quand arrivera ce jour ? Ce » sera peut-être dans le temps funeste d'une » catastrophe semblable à celle qui plongea la » nation dans le deuil, en 1711. » L'événement, Messieurs, n'a que trop vérifié ses prédictions. Tel est le sort de la plupart de ceux qui écrivent pour le bonheur du genre humain; il faut que leurs leçons, pour faire impression sur les hommes, soient secondées par les dures leçons de l'expérience. Pendant leur vie, ils ne jouissent de leur succès que par un pressentiment consolateur qui avance pour eux l'avenir, et leurs lauriers ne semblent croître que pour orner leur tombeau. Philosophe courageux, si tu n'as pu jouir de l'effet de tes prédictions et de tes travaux, que tes mânes du moins jouissent de notre hommage! Chaque fois que cette méthode, consacrée par la plus glorieuse épreuve, conservera un fils à sa mère, conservera la vie et la beauté d'une épouse à son époux ; chaque fois surtout que notre jeune monarque sera béni de son peuple, ton ombre

recueillera aussi son tribut de bénédictions et de reconnaissance. Mais, pardonne ; dans le moment où ces têtes royales se sont livrées à cette épreuve effrayante pour ceux même qui l'avaient désirée, malgré ta profonde conviction de ses avantages, oui, j'ose l'assurer, toi-même aurais tremblé. Et vous, princes, notre plus cher espoir, recevez nos justes actions de grâces, pour avoir donné un exemple salutaire à la nation, encore plus, pour avoir rassuré sa tendresse alarmée : c'est être doublement ses bienfaiteurs.

Quand M. de la Condamine n'aurait eu d'autres titres que ceux que je viens de rappeler, l'Académie française s'honorerait à jamais de voir son nom sur la liste ; mais il avait des droits plus immédiats à une place dans ce corps illustre.

Il fut un de ceux qui embellirent les sciences par les charmes du style, genre de mérite dont M. de Fontenelle avait donné l'exemple. A l'exception de Descartes et de Mallebranche, qui avaient écrit sur les sciences avec plus d'imagination que de grâce, la plupart de ses

prédécesseurs les avaient hérissées d'un style barbare ; ils s'étaient, pour ainsi dire, placés à l'entrée de leur temple, comme pour effrayer ceux qui voudraient en approcher : c'étaient des dragons qui gardaient les pommes d'or. M. de Fontenelle les humanisa, leur donna un air de popularité noble ; leur sanctuaire fut ouvert sans être profané ; et, bien différents des mystères de la théologie païenne, qui perdaient les hommages du public dès qu'ils étaient divulgués, leurs mystères, exposés aux yeux des hommes, ne firent qu'acquérir de plus nombreux et de plus respectueux adorateurs.

Aussi ce philosophe aimable fut-il un des premiers que l'Académie française disputa à l'Académie des sciences. Plusieurs autres ont eu depuis le même honneur ; et, comme autrefois la capitale du monde adoptait des citoyens dans toutes les parties de l'univers, ainsi, Messieurs, vous vous faites gloire de choisir dans toutes les sociétés littéraires, les ornemens de la vôtre. Sur votre liste, on lit encore les noms de deux hommes célèbres, également honorés de votre adoption. L'un, après avoir sondé les

profondeurs de la nature par la pénétration de son génie, en a égalé l'abondance par la richesse de son style, et la magnificence par la pompe de ses images; l'autre, descendu des hauteurs de la géométrie, a déployé à nos yeux la marche et l'enchaînement des sciences avec une éloquence digne d'elles, et, avant lui, presqu'inconnue d'elles; et, dans ses pensées, dans son style, a joint le courage et la précision spartiate à l'élégance et à la finesse attique.

M. de la Condamine mérita d'être doublement leur confrère : ses connaissances étaient vastes, son style avait de la pureté, de la noblesse, et une sage sobriété d'ornemens; il cultiva même la poésie, cet art enchanteur, dont la séduction a de tout temps dérobé quelques momens aux plus grands philosophes; à Platon, parmi les anciens; à Leibnitz, parmi les modernes. Ici même, quelque temps avant sa mort, le public entendant des vers de sa composition, lui donna, avec un plaisir mêlé de regrets, des applaudissements qu'il était doublement malheureux de ne pouvoir entendre, mais dont l'amitié l'avertissait, et qui, perdus

pour ses oreilles, ne l'étaient pas pour son cœur. Dans la société, il laissait échapper des vers aimables, dont la gaîté, la facilité, doivent désarmer la critique, surtout quand ils ne s'annoncent que comme les délassements d'occupations plus importantes. Lorsque, dans une riche et fertile moisson, on rencontre quelques fleurs, on n'exige pas qu'elles aient les couleurs ni les parfums de celles qu'on cultive dans nos parterres.

Ses derniers jours payèrent, par différentes infirmités, les travaux de ses premières années. Celle qu'il souffrait le plus impatiemment, était sa surdité, parce qu'elle contrariait sa passion favorite. Ceux qui savaient la cause de son état, ne pouvaient le voir sans un sentiment de respect. J'ai vu moi-même, Messieurs, quelque temps avant sa mort, ce philosophe, victime de son zèle pour les sciences, avec cette sorte de vénération qu'inspire la vue de ces guerriers mutilés au service de l'état.

Cependant la source de ses infirmités en était le dédommagement. Dans l'honorable repos de sa vieillesse, il revoyait en esprit cette ri-

che variété d'objets qu'il avait vue des yeux.

Mais sa plus douce consolation, c'était l'attachement de sa digne épouse. Si jamais l'hymen est respectable, c'est surtout lorsqu'une femme jeune adoucit à son époux les derniers jours d'une vie immolée au bien public. La sienne aimait en lui un mari vertueux; elle respectait un citoyen utile. Cette impétuosité inquiète qui, dans M. de la Condamine, ressemblait quelquefois à l'humeur, loin de rebuter sa tendresse, la rendait plus ingénieuse. Elle le consolait des maux du corps, des peines de l'esprit, de ses craintes, de ses inquiétudes, de ses ennemis et de lui-même; et ce bonheur, qui lui avait échappé peut-être dans ses courses immenses, il le trouvait à côté de lui dans un cœur tendre, qui s'imposait, par l'amour constant du devoir, ces soins recherchés qu'inspire à peine le sentiment passager de l'amour.

A sa prière, M. de la Condamine avait commencé d'écrire sa vie. On doit regretter qu'il n'ait pas achevé; ses récits auraient eu, avec la bonne foi de l'histoire, l'intérêt du roman. Sa vie fut féconde en aventures qui, presque

toutes, prenaient leur origine dans la trempe singulière de son caractère; car l'empire du hasard est moins étendu qu'on ne pense, et les événemens extraordinaires ne cherchent guère les âmes communes. Pouvaient-ils manquer à un homme qui fut toute sa vie le chevalier et quelquefois le héros de la philosophie et de l'humanité?

Le même enthousiasme et la même curiosité qui lui avaient fait si souvent exposer sa vie, ont avancé sa mort : il l'a vue s'approcher, je ne dis pas avec intrépidité, mais j'oserais presque dire avec distraction. Ce n'était point l'incrédulité stupide, qui cherche à s'étourdir sur ce dernier moment; c'était l'inattention d'un homme ardent, dont l'âme se prend et s'attache, jusqu'au dernier soupir, à tout ce qui l'environne, qui se hâte de vivre, et dont l'activité n'a fini qu'avec lui.

Tel je me suis présenté cet homme célèbre, Messieurs, beaucoup mieux peint sans doute par le digne secrétaire de l'Académie des sciences, qui, ayant à caractériser dans le même homme un écrivain et un philosophe, s'en est

acquitté en philosophe plein de lumières, et en écrivain éloquent.

Si notre héros commun eut des connaissances plus étendues que profondes; s'il eut dans l'esprit plus de cette activité avide qui s'élance vers plusieurs objets, que de cette pénétration patiente qui s'attache jusqu'au bout à l'objet dont elle s'est une fois saisie; si enfin d'autres ont laissé des découvertes plus sublimes à la philosophie, personne n'a laissé de plus grands exemples aux philosophes.

Plus je sens vivement son mérite, Messieurs, plus je dois être étonné d'occuper sa place. Sans doute vous avez voulu, par cet exemple, encourager nos écrivains à puiser dans ces mines fécondes de l'antiquité, que le bel esprit moderne a trop abandonnées. Quels étaient donc ces hommes, qui, après tant de siècles, font encore la réputation de ceux qui les imitent ou les traduisent? Pope et Dryden en Angleterre, Annibal Caro en Italie, ont dû, l'un à Homère, les autres à Virgile, la plus belle partie de leur gloire. Bien loin au-dessous d'eux, Messieurs, je dois au prince des poëtes

latins l'hommage de votre choix, et c'est pour mon auteur favori que je m'enorgueillis de vos suffrages ; il me servit à les obtenir, vous m'apprendrez à les mériter. Ici se trouvent réunis tous les genres de talents ; ici la tragédie et la comédie m'offrent ce qu'il y a de plus touchant dans la peinture des passions, et de plus piquant dans la peinture des mœurs. Ici la poésie, tantôt peignant avec magnificence les phénomènes des saisons, tantôt descendant avec noblesse à des badinages ingénieux ; l'éloquence, célébrant dans les temples et les lycées les vertus des grands hommes ; les principes des arts discutés, leurs procédés embellis par le charme des vers ; l'art important d'abréger l'étude des langues, la connaissance profonde des langues anciennes, la nôtre enrichie par vos ouvrages, épurée par le commerce de ce que la cour a de plus grand par la naissance, de plus aimable par l'esprit ; la morale déguisée sous d'agréables fictions ; l'histoire écrite avec éloquence et sans partialité ; la fable qui, créée par un esclave dans la Grèce, embellie à Rome par un affranchi, se glorifie de devenir, entre les

mains d'un des premiers hommes de la cour, l'instruction des grands et des rois : tout semble m'offrir la réalité de ce fabuleux Hélicon où habitaient toutes les divinités des arts.

Et quelles couleurs prendrai-je pour peindre cet homme qui réunit à lui seul tous les genres ; qui, dans la carrière des lettres, après avoir, comme un autre Hercule, épuisé tous les travaux, ne s'est point, comme lui, permis de repos, et ne s'est point prescrit de bornes ; dont le génie est également étendu et sublime, qu'on pourrait comparer, par une image gigantesque, s'il ne s'agissait de lui, à ces montagnes qui, non contentes de dominer la terre par leur élévation, l'embrassent encore, sous différents noms, par l'immensité de leur chaîne ?

Au sentiment de l'admiration succède celui de la reconnaissance. Je vois dans cette assemblée des personnes dont l'amitié pour moi remonte jusqu'à mon enfance ; j'y distingue ce compatriote chéri, ce panégyriste éloquent des grands hommes, qui le premier m'inspira l'amour de la poésie et le désir d'honorer notre

patrie commune, qui, malgré mes efforts, aurait encore le droit de demander ce que j'ai fait pour elle et pour sa gloire, si en m'adoptant, Messieurs, vous n'eussiez daigné m'associer à la vôtre.

Eh! puis-je contempler la splendeur de ce corps célèbre, sans me rappeler ses illustres auteurs! Vous avez pour protecteurs de grands monarques, pour fondateurs de grands hommes. C'est ce roi, véritablement grand en tout, qui illustra ses premières années par ses victoires, et les dernières par sa constance, et à qui il manquerait peut-être la plus belle partie de sa gloire, s'il n'eût été qu'heureux. C'est ce Seguier, qui tempéra, par le charme des lettres, l'auguste sévérité des lois; c'est ce Richelieu, ce ministre avide de tout genre de gloire, qui, d'un côté, par une audace sublime, relevait la timidité rampante de la politique; de l'autre; ennoblissait, si j'ose le dire, la jalousie littéraire, ordinairement si basse, en honorant de son envie les palmes de Corneille.

A ceux qui, confondant les lettres avec l'abus trop réel des lettres, prétendent qu'elles

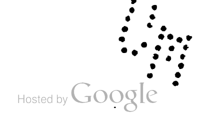
sont dangereuses aux lois, au gouvernement, à l'autorité royale, vous pouvez donc répondre que vous avez pour auteurs et pour protecteurs, un grand magistrat, un grand ministre, un grand roi.

Et quel nouveau protecteur vient animer vos travaux?

C'est celui de l'état; c'est ce roi dont la bonté active a devancé nos espérances, qui a essayé par des bienfaits la douceur de régner. Auguste espoir de la France, jouissez de votre gloire, jouissez du bonheur que vous méritez si bien, de commander à des Français! Tant d'autres princes ont des sujets, et vous avez un peuple, un peuple qui ressent pour ses rois l'ivresse de l'amour et l'enthousiasme de la fidélité, qui obéit à la tendresse, qui se laisse gouverner par l'exemple. Entendez-vous ces applaudissements qui vous reçoivent, qui vous assiègent au sortir de votre palais? Voyez-vous cette foule qui s'empresse autour de votre char? Et, lorsqu'au milieu de ces cris d'allégresse, ralentissant votre marche, charmé de voir votre peuple, lui prodiguant, sans pouvoir l'en ras-

sasier, le bonheur de vous voir, vous prolongez vos plaisirs mutuels; est-il, fut-il jamais un triomphe que vous puissiez encore envier? Ces applaudissemens ne sont point un vain bruit : c'est le gage de notre bonheur et de notre gloire. Un roi avait chargé un homme de sa cour de lui rappeler tous les jours ses devoirs : votre peuple vous le rappelle de la manière la plus touchante. En vous annonçant qu'il vous aime, ses cris vous disent assez de l'aimer, et votre cœur vous le dit encore mieux. Pourrions-nous craindre les flatteurs? Mais quand vous n'en seriez pas naturellement l'ennemi, quel charme pourriez-vous trouver à la fausse douceur de l'adulation, après avoir éprouvé la douceur pure de ces acclamations si flatteuses? Malheur au souverain qui, après avoir goûté le plaisir d'être aimé de ses sujets, peut voir tranquillement les cœurs se refermer pour lui!

La plus grande partie de ces fidèles sujets ne peut vous faire entendre les cris de son amour, mais elle vous envoie le prix de ses sueurs, mais son sang est prêt à couler pour vous. Déjà,



du milieu de la capitale, s'est répandu dans les provinces, dans les villes, dans les armées, sous les cabanes du pauvre, le bruit des prémices heureuses de votre règne.

Bien loin de redouter votre jeunesse, nous en tirons d'heureux augures. C'est l'âge où l'âme sensible et tendre s'ouvre à l'amour du beau, et s'épanouit à la vertu. Nous croyons voir ce moment, le plus intéressant de la nature, ce moment de l'aurore, où tout s'éveille, tout se ranime, tout reprend une nouvelle vie. Ce plaisir si touchant de rendre un peuple heureux, vous en savourez mieux la douceur, en le partageant avec votre auguste épouse, qui présente le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel, la beauté bienfaisante sur le trône. Combien de fois vos cœurs se sont-ils rencontrés avec délices dans les mêmes projets de bienfaisance! Couple auguste! autrefois votre bonté était trop resserrée dans le second rang de l'état: eh bien! la voilà libre, un vaste empire lui ouvre une immense carrière; tous deux, à d'heureuses inclinations, vous joignez de grands modèles: la reine, une mère adorée

de ses sujets; vous, un père qui eût été adoré des siens, si le ciel.......... Mais hélas! ne rouvrons pas la source de nos larmes. Il vous parle, ce père, du fond de son tombeau. « Mon fils, » dit-il, fais ce que j'aurais voulu faire, rends » heureux ce bon peuple! Je me consolais » quelquefois d'être destiné au trône, par l'es- » pérance de lui prouver mon amour, et de » mériter le sien. » Vous hériterez aussi de son goût pour les lettres et pour les arts, dont la culture suppose toujours un état heureux et florissant: ce sont des fleurs qui naissent après les fruits. Vous ne pouvez les aimer sans protéger ce corps illustre qui, pour le louer par les expressions mêmes de votre auguste épouse, *a fait de la langue française la langue de l'Europe.* Pour moi, qu'il daigne adopter aujourd'hui, je me féliciterai à jamais de vous avoir offert le premier ce tribut académique, et je regarderai toujours cette époque comme la plus glorieuse de ma vie.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE RADONVILLERS

AU DISCOURS DE M. DELILLE.

MONSIEUR,

Vous venez prendre place parmi nous plus tard que nous ne devions l'espérer. L'événement le plus funeste nous a tenus long-temps renfermés dans la douleur et dans le silence. Bientôt il a entraîné après lui d'autres sujets d'alarmes.

Nous avons tremblé pour de nouvelles Iphigénies, victimes courageuses, non de l'ambition d'un père, mais de la piété filiale. Trois sœurs, placées à côté l'une de l'autre sur le même autel, préparées au même sacrifice, ont

vu le glaive long-temps suspendu.... Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas frappé. Le même coup qui en frappait une, les immolait toutes les trois.

On commençait à peine à respirer, lorsqu'on apprend que les têtes les plus élevées de l'état, se préparent à braver la cruelle maladie dont nous déplorions les ravages. A cette nouvelle, toùs les cœurs sont émus, tous les esprits sont partagés. Un même intérêt, un amour égal, plus timide dans les uns, plus hardi dans les autres, inspire des avis opposés. Pourquoi, disent ceux-là, confier en même temps toutes nos espérances à une mer qui a ses écueils? Pourquoi, disent ceux-ci, s'effrayer d'un léger orage qui pousse les vaisseaux dans le port? Les règles de l'art, un nombre infini d'expériences, le courage surtout et la gaîté des malades volontaires, en un mot, tout nous rassurait; mais quand il s'agit de ce qu'on a de plus précieux et de plus cher, après que la raison est pleinement rassurée, le cœur tremble encore secrètement. Enfin nos craintes sont dissipées, et dissipées

pour toujours. Qu'il nous serait doux e nous livrer aux transports de la plus vive allégresse! Mais dans ces jours d'un deuil général, des transports de joie ne nous sont pas permis.

La nation n'a pas cessé encore de donner des larmes à son roi; et l'Académie, qui les partage, y joint celles qu'elle doit à son auguste protecteur. Notre amour est la mesure de nos regrets. Eh! quel prince fut jamais plus aimé? Ne me demandez pas s'il fut adoré dans sa famille; demandez-le à tous ses augustes enfants; ou, si le respect ne vous permet pas de les interroger, jetez seulement les yeux sur les princesses ses filles; vous verrez les marques récentes de leur tendresse comme de leur courage. Louis était roi, et il eut des amis: ne vous en étonnez pas; il les aimait lui-même, comme il en était aimé. Parmi la foule des officiers attachés à sa personne, il n'en est aucun qui ne raconte quelque bienfait reçu de son maître, ou des traits de bonté plus précieux que les bienfaits. Quittons la cour, et parcourons les provinces. Le peuple qui les habite ne connaissait que le nom de Louis. A

l'abri de ce nom sacré, il a joui d'une tranquillité constante. Nos pères n'ont pas eu le même avantage; ils ont vu encore brûler le feu de la guerre civile, allumé dans ce royaume depuis deux siècles; ils ont vu encore les armées ennemies porter l'alarme jusque dans la capitale. Louis a régné 60 ans, et dans tout le cours de son règne, la France a été exempte des troubles domestiques et des invasions de l'étranger; car je ne compte pas quelques incursions sur nos frontières les plus éloignées, d'où il n'a fallu, pour chasser l'ennemi, que le temps de le joindre. Je parle d'ennemis! jugez si Louis eut l'art de gagner les cœurs: il se fit aimer de ses ennemis même, ou, pour mieux dire, de ses rivaux, par sa modération dans la victoire. Rapprochons-nous enfin de ces retraites paisibles consacrées aux sciences. Quel est le corps littéraire qui n'ait pas ressenti les effets de sa protection, et qui n'ait pas eu quelque part à ses grâces? Et pour citer ici un fait qui nous regarde en particulier, tous ceux qui furent à portée de l'entendre, vous attesteront que, dans l'un de ses derniers jours,

il daigna encore s'entretenir assez long-temps de l'Académie. Les Français des temps à venir, qui liront plus en détail, dans l'histoire, les traits que je n'ai pu qu'indiquer, et mille autres que j'ai omis, entreront dans nos sentiments, et le roi que nous pleurons, sera pour eux, comme pour nous, LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Vous nous aiderez, Monsieur, à célébrer sa mémoire; c'est un des devoirs de la place que vous venez prendre aujourd'hui : elle était due à l'auteur des *Géorgiques françaises*. Votre poëme, qui a pour tous vos lecteurs le mérite d'une versification élégante et facile, a encore un autre mérite pour nous : il a enrichi notre littérature nationale. Jusque-là Virgile ne se trouvait point dans un cabinet de livres français. Les traductions en vers qui en ont été faites autrefois sont oubliées, et les traductions en prose ne sont pas Virgile : une marche lente et timide peut-elle atteindre un vol rapide et hardi? La prose conserve le fond de l'ouvrage; mais qu'est-ce que le fond d'un ouvrage d'esprit dépouillé de ses plus beaux ornements? Si je lis les *Géorgiques* comme une instruction

sur l'agriculture, elles me paraissent au-dessous des traités de cet art les plus superficiels. Mais qu'un homme de génie leur rende la parure poétique; qu'une précision élégante rajeunisse une maxime usée, relève une observation commune, embellisse un précepte aride; qu'une description touchante remue le cœur; qu'une figure hardie transporte l'âme; qu'une harmonie variée flatte l'oreille : alors je reconnais Virgile. Ce n'est plus une ébauche légère, une froide image, telle que la prose peut la tracer avec ses crayons *uniformes* : c'est un portrait ressemblant, avec l'air, l'attitude, les couleurs, la vie de l'original; un portrait, en un mot, tel qu'on le voit dans vos *Géorgiques*.

Poursuivez, Monsieur, vos travaux sur l'*Énéide*. Des amis éclairés, confidents de vos ouvrages, applaudissent déjà à vos essais. Parcourez toute la carrière : le succès des premiers pas vous est un garant assuré de la gloire qui vous attend au terme. Je sais que vous pourriez aussi vous couronner de vos propres lauriers; et les vers que nous allons

entendre en seront la preuve. Mais ne pensez pas qu'en nous donnant une *Énéide* française, vous renonciez au nom d'auteur : traduire de beaux vers en beaux vers, c'est écrire de génie.

L'entreprise que je vous propose est longue et pénible. S'il fallait un exemple pour vous animer, je ne le chercherais point hors de cette compagnie. Je vous citerais seulement M. de la Condamine, à qui vous succédez. Je ne m'étendrai pas sur son éloge : je ne pourrais qu'affaiblir l'effet du discours éloquent que vous venez de prononcer. Je me borne donc à recueillir quelques-uns des traits principaux qui formaient son caractère.

M. de la Condamine aimait de goût le bien public et les sciences, comme on aime ordinairement les plaisirs, les honneurs et les richesses : c'était en lui une passion; et quand il voyait jour à la satisfaire, il comptait pour rien les obstacles, les travaux et même les dangers. Cette passion toujours brûlante dans son cœur, s'enflammait encore davantage par le choc de la dispute. Alors, défenseur iné-

branlable de la vérité combattue, il la soutenait avec tant de chaleur, avec de si grands efforts pour la faire triompher, qu'on pouvait mettre en doute s'il aurait eu aucun regret d'en être la victime. Eh! ne puis-je pas dire qu'il l'a été? L'excès de ses fatigues au Pérou l'a fait survivre à une partie de ses sens. Qui sait si ce n'est pas encore par enthousiasme du bien public qu'il a exposé ce qui lui restait de vie? Quoi qu'il en soit, il sera toujours compté entre les hommes illustres de son siècle; il aura même une place distinguée, par le hasard unique qui a rassemblé dans sa personne les sentiments les plus nobles, les aventures les plus singulières, et les talents les plus variés. Géomètre estimable, astronome laborieux, voyageur infatigable, observateur exact, écrivain correct, à tant de noms il voulut joindre celui de poëte. Les vers avaient été dans sa jeunesse l'amusement de ses loisirs et le délassement de ses études; ils devinrent, au temps de sa vieillesse, un soulagement utile dans ses infirmités, et un aliment nécessaire à l'activité de son esprit. Vous avez décrit, Mon-

sieur, son triomphe poétique, quand les voûtes de ce palais retentissaient de ses louanges, que lui seul n'entendait pas. Sans doute les égards dus à un vieillard si célèbre, le souvenir des événemens de sa vie, et la vue de son état, intéressaient pour l'auteur, et donnaient du prix à l'ouvrage; mais, indépendamment de ces circonstances, une composition pleine de feu, des expressions fortes, des vers heureux justifiaient les acclamations générales. Si donc la reconnaissance publique élève un jour des monuments dans les plaines de Quito, aux hommes illustres qui y ont si bien mérité des sciences, sur le monument de M. de la Condamine, parmi les sphères, les quarts de cercle et les compas, on pourra aussi laisser paraître quelques branches de laurier.

Pour remplir les devoirs de la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui, j'ai commencé mon discours par les regrets dus à l'auguste protecteur que nous avons perdu; je le terminerai par l'hommage que doit l'Académie, dans cette première séance publique, à son nouveau protecteur. Au reste, Messieurs,

n'attendez pas de moi le langage étudié d'un orateur qui emploie les couleurs de l'éloquence; je parlerai le langage simple d'un témoin qui dépose fidèlement ce qu'il a vu. Ayant eu l'honneur d'approcher ce prince pendant long-temps, la vérité que je devais par état lui dire à lui-même, je vous la dirai de lui avec la même sincérité. La justesse d'esprit, la droiture du cœur, l'amour du devoir; telles sont les qualités principales dont le germe s'est montré dans le roi dès son enfance, et que vous voyez se développer tous les jours depuis son avénement au trône. Il en est d'autres, non moins importantes pour sa gloire et pour notre bonheur, que vous verrez dans les occasions se développer également: ami de l'ordre, il maintiendra le respect pour la religion, la décence des mœurs, la règle dans toutes les parties de l'administration; ennemi des frivolités, il dédaignera un vain luxe, de vaines parures, un vain étalage de discours superflus. Ne craignez pas que la louange l'enivre de son encens; la louange, dès qu'elle approchera de l'adulation, n'arrivera pas aisément jusqu'à lui; lorsque les hommages dus au trône

ne lui ouvriront pas l'entrée, il saura la repousser en l'écoutant avec un air de froideur et peut-être d'indignation. D'ordinaire on dit aux rois de se garder des flatteurs; aujourd'hui il faut dire aux flatteurs de se garder du roi. Cependant être roi à dix-neuf ans! Mais rappelez-vous, Messieurs, que c'est à dix-neuf ans précisément que Charles-le-Sage, le restaurateur du royaume, prit en mains les rênes du gouvernement. Puissent nos neveux, après l'expérience d'un long règne, donner à Louis XVI le même surnom que nos ancêtres ont donné à Charles V!

RÉPONSE

DE M. DELILLE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE M. LEMIERRE. (25 janvier 1781.)

MONSIEUR,

L'Académie répond ordinairement au public du choix de ses membres : aujourd'hui, c'est le public qui lui est garant du vôtre ; c'est lui qui a sollicité pour vous, et jamais sollicitation n'a été ni plus pressante ni plus honorable. Il est vrai que vous avez vous-même brigué son suffrage et sa faveur, de la manière la plus puissante et la plus sûre, par vos talents et vos ouvrages.

Mais pourquoi faut-il que l'Académie ne puisse se féliciter d'une acquisition nouvelle, sans déplorer une perte? Dans M. l'abbé Batteux, elle regrette un littérateur estimable, un écrivain élégant, un dissertateur ingénieux, un grammairien habile, et un admirateur éclairé de l'antiquité. C'est sans doute cette admiration qui lui fit tenter une traduction d'Horace, à laquelle il attachait peu d'importance. Il m'a dit plus d'une fois qu'il n'avait voulu que faciliter l'intelligence de l'auteur, sans avoir jamais prétendu en représenter la grâce, la force ou l'harmonie. Je dois en parler moins modestement que lui; la gloire de nos confrères morts est doublement sacrée. D'ailleurs, si les auteurs les plus difficiles à traduire sont ceux qui ont le plus éminemment le mérite du style, la supériorité d'Horace en ce genre est une excuse pour son traducteur; nul poëte n'a plus de grâce, et la grâce est plus intraduisible que la force. Elle est aussi difficile à saisir qu'à définir; elle n'a que des demi-mouvements, que des formes heureusement indécises: tout y est indiqué, rien n'y est prononcé. Eh! que ne risquent pas, dans

le transport d'une langue à une autre, des beautés si délicates et si frêles.

Un autre mérite de ce poëte, non moins effrayant pour le traducteur, ce sont ces expressions fécondes et hardies, qui, rassemblant à-la-fois plusieurs sensations intérieurement enrichies des idées accessoires qu'elles représentent, donnent au style un élancement et une célérité qu'il est difficile d'atteindre. Mais je parle de difficulté, et non pas d'impossibilité: bien peu d'idiomes ont une beauté primitive et élémentaire. On peut dire des langues ce que l'orateur romain disait du discours: il n'y a pas de matière plus molle, plus obéissante; les usages, les mœurs, les climats, les circonstances, les façonnent de mille manières; mais de toutes les impressions qu'elles reçoivent, celle du génie est la plus puissante et la plus profonde; c'est lui qui les pénètre de sa force, les empreint de son caractère, les embellit de son éclat, les épure, les transforme; et quand ce prodige est fait, ne dites pas: voilà la langue de ce peuple, de cette nation; dites: voilà la langue de ce poëte, de cet orateur. Je dirai plus; la langue

que je peignais tout à l'heure comme si docile et si souple, je pourrais, à d'autres égards, vous la peindre impérieuse, exigeante. En effet, elle n'avoue parmi les écrivains que ceux qui lui apportent des tributs nouveaux; et elle déshérite, si j'ose ainsi parler, ceux qui n'accroissent pas son héritage. Or, rien n'enrichit plus les langues que leur commerce mutuel; mais il en est de ce commerce comme de celui des peuples: pour faciliter les échanges, il faut commencer par vaincre les préventions et les antipathies nationales.

Au reste, si M. l'abbé Batteux n'enrichit pas la langue par ses traductions, il lui fit des présents estimables dans les ouvrages qu'il composa de lui-même. Il a donné, sur la poésie et l'éloquence, des préceptes dont les étrangers lui sont encore reconnaissants: non que je pense que ces préceptes soient absolument nécessaires au génie; les grandes méditations, les grands exemples, voilà la source des beaux ouvrages. Il est une autre utilité des livres de préceptes, trop peu sentie peut-être: c'est, en répandant le goût et la connaissance des vraies beautés,

de préparer aux bons auteurs de bons juges.

Plus heureux encore que cet ancien dont le mot à été cité si souvent, M. l'abbé Batteux pouvait dire : « Ce que j'ai dit, je l'ai fait. » Il a pratiqué avec succès ce qu'il avait démontré avec goût. Chargé plus d'une fois de représenter l'Académie, on l'a entendu parler avec autant de mouvement qu'en comporte un discours qui n'a pas pour objet d'émouvoir une grande assemblée ; avec toute la clarté, toute la justesse d'un esprit droit et lumineux ; enfin avec autant d'esprit que pouvait s'en permettre un disciple de l'abbé d'Olivet, un ami de l'antiquité, et enfin un ancien professeur de cette université célèbre à qui vous avez payé, Monsieur, le juste tribut d'une reconnaissance que je partage avec vous. On l'entendit surtout avec plaisir, le jour qu'assis à cette même place, il reçut le successeur du savant et infatigable éditeur de Cicéron ; il remplit avec intérêt, dans cette circonstance, la fonction douloureuse d'un directeur chargé de féliciter le successeur de son ami : sa douleur n'ôta rien à la dignité de représentant de l'Académie, et celle-ci ne diminua rien de

l'expression de ses regrets. Hélas ? par une combinaison d'événements bien remarquables, ce nouvel académicien reçu par M. l'abbé Batteux, c'était M. l'abbé de Condillac, dont la mort funeste et prématurée a suivi de si près la sienne, et destiné à être remplacé dans l'Académie le même jour que celui qui l'y avait introduit.

Mais ne mêlons point ensemble les regrets de ces deux pertes, et livrons-nous du moins au plaisir de voir la première si avantageusement réparée. Plus d'un ouvrage, Monsieur, vous a mérité la place que vous occupez.

Parmi ces ouvrages, permettez que je distingue d'abord ceux qui ont attiré sur vous les premiers regards de l'Académie, et qui lui sont en quelque sorte personnels : elle se souvient avec plaisir de vous avoir vu au rang des athlètes, disputer et remporter ses prix ; et dès-lors il était aisé de prévoir que vous seriez un jour au rang des juges.

Des joûtes académiques vous avez passé aux joûtes plus brillantes du théâtre ; et je conçois l'attrait qui a dû vous y entraîner. Le théâtre en

effet est le véritable empire de la gloire littéraire. Dans les autres genres, les suffrages sont épars, souvent perdus pour l'auteur ; il n'entend pas toute sa renommée, et les rayons de la gloire ne viennent que successivement et lentement se réunir enfin sur son front : mais au théâtre, c'est au milieu des acclamations, des cris de l'ivresse, dans le lieu même de son succès, et, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le champ de la victoire, que l'auteur reçoit sa palme et sa couronne, de l'élite brillante de la nation assemblée. Cette sensation de gloire qui doit aller profondément à l'âme, vous l'avez éprouvée, Monsieur, plus d'une fois. Des tragédies pleines de la connaissance des effets du théâtre, vous ont donné parmi vos rivaux un rang distingué. Dans le choix de quelques-uns de vos sujets, vous avez intéressé au succès de vos tragédies ce sexe dont la sensibilité, plus facile à émouvoir, est pourtant si flatteuse. C'est sous sa protection que vous semblez avoir mis *Hypermnestre* et *la Veuve du Malabar*. Dans l'une, il vous a su gré d'un héroïsme qui l'honore ; dans l'autre, il vous a su plus de gré peut-être

encore de l'héroïsme qui se dévoue pour lui; mais des situations intéressantes, une marche rapide, voilà ce qui a le plus efficacement protégé ces deux pièces.

Si l'envie vous objectait qu'une partie de leur succès est due aux effets du théâtre et du jeu des acteurs, vous pourriez lui répondre qu'il y a un vrai mérite à prévoir ces effets; et le public, accourant en foule à ces pièces, achèvera la réponse, ou plutôt rendra toute réponse inutile, car dans ce genre les critiques sont obscures et passagères, la réfutation est éclatante et durable.

Dans les intervalles de vos succès au théâtre, vous vous êtes exercé dans le genre didactique. Vous avez fait comme ces peintres qui, après avoir, dans des tableaux d'histoire, déployé de grands caractères et l'expression touchante des passions, descendent quelquefois à des tableaux de genre, qui ne valent que par la beauté de l'exécution et la vérité des détails. Cette comparaison, Monsieur, rappelle de plus d'une manière votre estimable poëme de la *Peinture*, moins connu de cette partie du public qui n'ap-

plaudit guère des vers qu'au théâtre, mais estimé des véritables connaisseurs. S'il est vrai, comme l'a dit Horace, que la peinture et la poésie soient sœurs, jamais sujet ne fut plus heureusement choisi, et votre poëme a resserré l'antique alliance et la fraternité de ces deux arts.

Un autre sujet, moins heureux peut-être en effet, mais plus fécond en apparence, est venu rire à votre imagination avec tous les charmes de la variété et l'intérêt d'un poëme national: vous avez mis en vers les usages et les coutumes de votre pays. Ovide vous en avait donné l'exemple et l'idée; mais combien son sujet lui offrait de ressources dont vous avez été privé? Notre religion vénérable et sainte repousse la fiction; leur culte abondait en mensonges riants. Plusieurs de leurs usages avaient été choisis chez ces Grecs si polis et si ingénieux; plusieurs des nôtres sont nés chez des peuples barbares. Nos usages manquent surtout d'un but politique; les leurs étaient une seconde législation qui gouvernait le peuple par les sens. Ces cérémonies imposantes et religieuses qui accompagnaient

les traités de paix et les déclarations de guerre, l'ouverture et la clôture solennelle de l'année; ces Bacchanales pleines de la joie tumultueuse du dieu qu'elles célébraient; ces jours privilégiés des Saturnales, où la servitude rejetait avec transport des fers qu'elle devait trop tôt reprendre; ces fêtes riantes de Cérès et de Flore; la pompe majestueuse des triomphes, la magnifique absurdité des apothéoses; enfin toutes ces solennités, tantôt champêtres, d'un peuple agriculteur, tantôt militaires, d'un peuple conquérant; et, dans les derniers temps, toutes les richesses des nations vaincues, prodiguées dans ces fêtes des souverains du monde: quel plus riche et plus magnifique sujet?

On ne m'accusera pas d'exagérer. Et comment exagérer quand on parle de Rome? Et encore je n'ai rien dit de la beauté du climat, qui les dispensait d'enfermer dans des prisons l'allégresse publique; de ces spectacles superbes étalés en plein air, et dont un soleil pur et un beau ciel aurait pu faire l'ornement et la décoration.

Vous n'aviez aucune de ces richesses, Mon-

sieur ; comme Français, je l'avoue à regret ; mais si l'on ne sent pas dans votre poëme l'inspiration d'un sujet heureux, on y reconnoît souvent celle du talent, et toujours celle de l'amour de la patrie, pour qui, vous le savez, Monsieur, comme il n'est point de climats affreux, il n'est pas de coutumes barbares. D'ailleurs, aux beautés nationales et locales, vous avez substitué des peintures intéressantes en tout temps et en tout lieu, les grands spectacles de la nature, les phénomènes des saisons. En parcourant les campagnes que vous peignez avec intérêt, vous saisissez, vous consacrez les traces de la bienfaisance touchante qui va surprendre l'indigence sous le chaume (1); et dans la peinture que vous en faites, le public a reconnu avec plaisir les traits de la personne auguste (2) qui honore cette assemblée de sa présence, et dont je n'aurais osé blesser la modestie, si l'éloge que vous avez fait de son cœur ne faisoit celui de vos talents.

---

(1) Allusion à un épisode du poëme des *Fastes*.
(2) Madame la duchesse d'Orléans.

Dans les éloges que vous êtes condamné à entendre de moi, je ne suis que l'écho des gens de lettres: ce sont eux encore qui reconnaissent dans vos beaux vers un caractère original, et surtout une heureuse rapidité, qualité si rare et si essentielle à la poésie, qui doit toujours s'élancer et jamais s'appesantir. Telles qu'elle nous représente ces divinités fabuleuses, qui, dans leur marche aérienne et légère, semblaient ne point toucher la terre; telle elle doit être elle-même; ou, si vous me permettez une comparaison qui vous soit moins étrangère, j'appliquerai à la poésie en général, et à la vôtre en particulier, ce vers charmant de votre poëme des *Fastes:*

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

A vos titres littéraires, vous en avez joint de plus intéressants encore; ce sont vos qualités personnelles, ces vertus domestiques qui restent cachées tant que le talent demeure obscur, mais que la réputation littéraire éclaire tout-à-coup et décèle au public; qui réfléchissent sur les talents je ne sais quel éclat plus doux, préparent

plus sûrement des triomphes, les font chérir à la rivalité et pardonner même à l'envie.

On a aimé dans vous jusqu'à cette franchise d'un écrivain de bonne foi, qui, sans blesser la vanité des autres, leur laisse apercevoir le sentiment qu'il a de ses propres forces : franchise bien supérieure à cet amour-propre timide et honteux qui, craignant de se laisser pénétrer, garde un dépit secret à quiconque ne vient pas au-devant de lui, et ne le dispense pas de sortir de son adroite obscurité.

Cette manière de penser et de sentir vient de se montrer encore dans le beau discours que nous venons d'entendre. Comme homme de lettres, vous y avez parlé avec noblesse de vous-même ; comme ami de l'humanité, vous y avez parlé avec intérêt et avec attendrissement de la perte qui vient d'affliger toute l'Europe. Permettez que je joigne mes regrets aux vôtres ; votre triomphe n'en peut être obscurci ni attristé. La douleur qu'inspire la mort des grands hommes, et Marie-Thérèse en fut un, est toujours mêlée de quelque chose de consolant. Au sentiment de leur perte se joint celui de leur

gloire. C'est du milieu de cette nuit de deuil que se lève l'aurore de leur immortalité. Les Français, d'ailleurs, ont un motif particulier de consolation; nos yeux, après s'être reposés avec attendrissement sur le tombeau de Marie-Thérèse, se reportent avec plaisir sur ce trône où sa plus noble et sa plus fidèle image brille des grâces réunies de la jeunesse, de la beauté et de la bienfaisance. Un membre de cette compagnie (1), également distingué par son rang et par ses qualités personnelles, a porté avec noblesse et avec dignité au pied de ce trône le tribut de nos regrets; une voix éloquente, sortie de cette même Académie, va bientôt, au pied des autels, rendre à ces mânes augustes un hommage plus solennel. Entre ces deux éloges, s'il en était un qu'on pût placer avantageusement, ce seraient ces paroles mémorables d'un roi (2) qu'on reconnaîtra aisément: » Elle fut, écrivait-il, la gloire du trône et de » son sexe; je lui ai fait la guerre, mais je n'ai » jamais été son ennemi. »

(1) M. le prince de Beauveau.

(2) Frédéric-le-Grand.

Ce peu de mots sur une grande reine, écrits par un grand roi à un philosophe célèbre, et si intéressans à recueillir, parce que c'est faire l'éloge de tous trois, ne seront pas sans doute la moins éloquente des oraisons funèbres de l'impératrice-reine.

RÉPONSE

DE M. DELILLE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE M. LE COMTE DE TRESSAN.

(25 janvier 1781.)

MONSIEUR,

Le tribut d'éloge que vous avez payé à la mémoire de M. l'abbé de Condillac, me dispenserait de rien ajouter à ce que vous en avez dit, si mon devoir et mon inclination ne m'avertissaient également de jeter aussi quelques fleurs sur son tombeau. Vous ne regrettez

qu'un homme de lettres, et je regrette un confrère.

M. de Condillac orna d'un style noble, clair et précis, différents objets de la métaphysique, cette science à-la-fois si vaste et si bornée; si vaste par son objet, si bornée par les limites prescrites à la raison. Placée entre les mystères augustes de la Religion et les mystères impénétrables de la nature, entre ce qu'il est ordonné de croire et ce qu'il est impossible de connaître, elle peut creuser dans ce champ si étroit, mais elle ne peut l'élargir.

Abandonnés, par leur religion, à toute la liberté de leurs rêveries philosophiques, les anciens, si admirables d'ailleurs en morale et en politique, ne nous ont guère transmis, dans leur métaphysique, que des absurdités qui, pour l'honneur de la raison, devraient être dans un profond oubli, mais qu'un respect curieux pour tout ce qu'a pensé l'antiquité, a condamnées à rester immortelles.

Et cependant telle est la destinée des anciens, que dans presque tous les arts, presque toutes les sciences, les modernes se sont appuyés sur

eux : ils n'ont pas achevé tous les édifices des arts, mais ils ont posé les fondemens de tous; et le système de Loke n'est, comme on le sait, qu'un développement très-neuf d'un axiome très-ancien, que rien n'existe dans la pensée qu'il n'ait passé par les sens. C'est ce même axiome que M. l'abbé de Condillac a développé d'une manière encore plus lumineuse; en reprenant, où Loke les avait laissées, des idées dont il semblait avoir méconnu la fécondité, comme on voit dans les mines un ouvrier habile revenir sur les traces des premiers travaux, et saisir une veine abandonnée.

Tel est l'objet du beau *Traité des Connaissances humaines*, qui plaça tout d'un coup M. l'abbé de Condillac au rang des philosophes les plus distingués. Je ne m'étendrai pas sur ses autres ouvrages, que vous avez si bien appréciés; je ne me laisserai pas même séduire par cet ingénieux *Traité des Sensations*, dont il dut l'heureuse idée à une femme, et qui réunit à l'intérêt de la vérité le charme de la fiction; mais je ne puis ne pas m'arrêter avec plaisir sur le moment où M. l'abbé de Condillac fut

appelé sur un théâtre plus digne de ses vertus et de ses lumières, par le choix qu'on fit de lui pour être l'instituteur de l'infant de Parme. On a vu des philosophes célèbres refuser des propositions semblables, avec des conditions plus honorables encore et plus flatteuses, et défendre, contre la promesse de la plus haute fortune et des plus grands honneurs, leur repos honorable et leur douce médiocrité (1).

L'abbé de Condillac n'avait pas les mêmes raisons de refus. Il s'agissait d'un enfant du sang de France, et le philosophe, en acceptant, fut encore citoyen. Eh! qui convenait mieux à cette place que celui qui avait étudié si profondément l'esprit humain? Mais il ne s'agissait plus de ces brillantes hypothèses, de cette statue animée par une ingénieuse fiction; il s'agissait de former un enfant royal; il fal-

(1) D'Alembert venait de préférer son *repos littéraire* au tumulte des cours, en refusant de se rendre à Pétersbourg pour y présider à l'éducation de l'héritier du du trône de Russie.

lait épier, saisir, au moment de leur naissance, chacune de ses pensées, d'où devait dépendre un jour le sort de l'État; les diriger, les épurer, et, pour achever cette grande création, allumer dans cette âme un feu vraiment céleste, l'amour du bien public.

Lorsqu'on a dit d'un écrivain : il fut grand orateur, grand poëte, grand philosophe; le public entend dire encore avec plaisir : il fut simple et bon. Tel fut M. l'abbé de Condillac. Pour le regretter autant qu'il mérite de l'être, il ne suffit pas d'avoir lu ses ouvrages; il faut avoir connu ses amis, ou l'avoir connu lui-même. Il fut pleuré...... Qu'ajouterai-je à ce mot?

Le public vous voit avec plaisir, Monsieur, prendre ici la place de cet illustre académicien. Votre nom et votre rang ajoutent un nouveau lustre à vos talents, et vos talents rendaient votre nom et votre rang inutiles.

Aux dons de la nature, vous avez ajouté ce goût exquis, perfectionné par le commerce des sociétés les plus brillantes, dont vous-même avez été l'ornement. On sait combien les agré-

mens de votre esprit ont embelli cette célèbre cour du feu roi de Pologne, composée des hommes et des femmes les plus distingués par la naissance, les grâces, le génie, et qu'Auguste, maître du monde, eût enviée à Stanislas détrôné.

Depuis long-temps vous vivez dans une retraite philosophique, où les lettres font votre bonheur et votre gloire. Il semble qu'elles veuillent vous payer aujourd'hui les heures que, dans vos plus belles années, vous avez dérobées pour elles aux plaisirs de la jeunesse et au tumulte des cours. Permettez-moi seulement de remarquer une chose très-nouvelle, dans ce partage que vous leur avez fait de votre vie. Dans votre jeunesse, vous vous êtes occupé de choses sérieuses; et de savants mémoires sur quelques objets de la physique vous ont mérité l'adoption de l'Académie des sciences. Dans un âge plus avancé, vous vous êtes livré aux brillantes féeries des romans et aux enchantements de la poésie. Digne rival des Chaulieu, des La Fare, de ce Saint-Aulaire, qui composa à quatre-vingts ans quelques vers

qui l'ont immortalisé (car dans le plus petit genre, la perfection immortalise), successeur de ces hommes aimables dans la célèbre société du Temple, vous avez hérité non seulement de leurs grâces et de leur urbanité, mais encore de l'art heureux de tromper, comme eux, les ennuis de l'âge par les prestiges dont vous entoure votre génie aimable et facile. Le talent le plus jeune vous envierait la fécondité de votre plume élégante; et ce que vous appelez votre vieillesse, car ce mot semble ne devoir jamais être fait pour vous, ressemble à ces beaux jours d'hiver, si brillants, mais si rares, dont la plus belle saison serait jalouse.

Peut-être tous ceux qui ne cultivent les lettres que comme un moyen de bonheur, devraient-ils vous imiter; peut-être faudrait-il que nos études, au lieu de suivre l'impression et le caractère de l'âge, luttassent contre son impulsion; que, comme vous, Monsieur, on opposât des méditations sérieuses et profondes à la bouillante effervescence et aux dangereuses erreurs de la jeunesse; que comme vous, on égayât des fleurs de la littérature la plus aima-

ble, ce déclin de l'âge où la raison chagrine ternit et décolore nos idées, et que par ce moyen on retînt, du moins le plus long-temps qu'il serait possible, les douces illusions qui s'envolent. Mais pour cela, Monsieur, il faudrait et ce fonds de raison qui vous a distingué de si bonne heure, et cette tournure d'imagination toujours jeune, toujours fraîche, qui, n'en déplaise à tous les romans possibles, est la véritable fée, la véritable enchanteresse. C'est par elle que vous avez rajeuni nos anciens contes de chevalerie; ils ont acquis plus de goût et d'élégance, et n'ont presque rien perdu de leur antique naïveté.

On dit que nos anciens paladins, revenus de leurs expéditions valeureuses, dans l'oisiveté de leurs châteaux, se faisaient conter les exploits des braves les plus célèbres. Vous avez mieux fait encore, Monsieur: dans la paix de votre retraite, vous avez célébré vous-même les exploits de ces anciens héros de notre chevalerie, à laquelle vous appartenez par votre naissance. C'est par ce même attrait sans doute que vous avez traduit le charmant poëme de

l'Arioste, archives immortelles de ces nobles extravagances de la bravoure chevaleresque, qui, depuis, corrigée par le ridicule et réduite à son degré, est devenue le véritable caractère de la valeur française. Au reste, Monsieur, cet esprit de chevalerie que nous croyons si moderne, peut-être remonte-t-il plus haut qu'on ne pense. Il me semble que la Grèce eut aussi et ses paladins et ses troubadours. Hercule, Pirithoüs, Thésée, allaient aussi cherchant les aventures, exterminant les monstres, offrant leur bras et leurs vœux à la beauté, et Homère allait chantant ses vers de ville en ville. Enfin rien ne ressemble plus à l'héroïsme d'Homère que l'héroïsme du Tasse; car votre Arioste, Monsieur, a chanté sur un autre ton, ou, pour mieux dire, sur d'autres tons; en effet, il les a tous.

Vous savez que, lorsque son poëme parut, quelqu'un lui demanda où il avait pris toutes ces folies. Vous, Monsieur, qui l'avez reproduit dans notre langue, vous lui avez plus d'une fois demandé où il avait pris ce génie si souple et si facile, qui parcourt, sans disparates, les

tons les plus opposés ; qui, par un genre de plaisanterie nouveau, ne relève les objets que pour mieux les abaisser ; de l'expression sublime descend subitement, mais sans secousse, à l'expression familière, pour causer au lecteur, tout-à-coup désabusé, la plus agréable surprise ; se joue du sublime, du pathétique, de son sujet, de son lecteur ; commence mille illusions qu'il détruit aussitôt ; fait succéder le rire aux larmes, cache la gaîté sous le sérieux, et la raison sous la folie, espèce de tromperie ingénieuse et nouvelle, ajoutée aux mensonges riants de la poésie.

Il semble que le peu d'importance qu'il paraît attacher à toutes ces imaginations, aurait dû désarmer la critique ; cependant, à ce poëte si peu sérieux, même quand il paraît l'être le plus, elle a très-sérieusement reproché le désordre de son plan. Vous savez mieux que personne, Monsieur, combien ce désordre est piquant, combien il a fallu d'art pour rompre et relier tous ces fils ; pour faire démêler au lecteur cette trame, comme il le dit lui-même, d'événements entrelacés les uns dans les autres ;

pour l'arrêter au moment le plus intéressant, sans le rebuter; et, ce qui est le comble de l'adresse, entretenir toujours une curiosité toujours trompée.

Vous vous rappelez la fameuse querelle des anciens et des modernes. Connaissez-vous un auteur qui eût pu mettre un plus grand poids dans la balance? Les modernes, qu'on opposait aux anciens, devaient aux anciens mêmes une partie de leur force. L'Arioste seul, vraiment original, pouvait lutter contre eux avec ses propres armes; et ces armes, comme celles de ses héros, étaient enchantées.

Laissons à l'Italie cet éternel procès de la prééminence du Tasse et de l'Arioste, qui amuse la vanité nationale; leurs genres sont trop différents pour être comparés. Admirons la beauté noble, régulière et majestueuse de la poésie du Tasse; adorons les caprices charmants, le désordre aimable et l'irrégularité piquante de la Muse de l'Arioste. Une seule chose les rapproche : c'est le plaisir avec lequel on les lit, même dans les traductions les plus faibles, où pourtant l'Arioste avait, quoi-

que sous la même plume, perdu beaucoup plus que le Tasse; car, quel style parmi les modernes égale celui de l'Arioste? Vous l'avez vengé, Monsieur, de l'infidélité de ses premiers traducteurs, et je vous dirais volontiers, en style de chevalerie: « Vous avez redressé les torts de vos prédécesseurs. »

Cependant je vous crois déjà trop de dévouement à la gloire de l'Académie, pour exiger que j'établisse votre supériorité aux dépens d'un homme estimable dont le nom est sur sa liste. L'ouvrage de M. de Mirabeau se lit avec intérêt; et, pour tout dire en un mot, il a traduit un roman, vous avez traduit un poëme.

Quelle obligation n'avons-nous donc pas, Monsieur, à votre vie retirée et paisible, puisqu'elle nous a valu des ouvrages aussi aimables! Combien vous devez la chérir vous-même, puisqu'elle a tant contribué à votre gloire! Cependant, Monsieur, je ne puis m'empêcher de faire contre elle quelques vœux, non en faveur d'un monde souvent frivole, qui ne vous offrirait aucun dédommagement des vrais plaisirs que vous auriez perdus, mais en faveur de l'Académie qui

vous adopte : vous voyez qu'on s'y occupe de tout ce que vous aimez. Quittez donc quelquefois votre asile pour elle, et vous croirez ne l'avoir pas quitté.

POÉSIES FUGITIVES.

FRAGMENTS

D'une ODE adressée à LE FRANC DE POMPIGNAN, en 1758.

De Thémis autrefois soutenant la balance,
Des fragiles mortels tu pesais les destins;
Et le poids du crédit, celui de la puissance,
Ne l'ont point fait pencher dans tes fidèles mains.

Vile adulation, ta lâche perfidie
Trompe et séduit les grands avec dextérité;
Le Franc, ce fut toi seul, de qui la voix hardie
Osa faire à ton roi parler la vérité.

Du maître des humains tu nous peins la puissance:
Il parle, l'univers est sorti du chaos;
Les cieux ont sous ses mains courbé leur voûte immense;
La terre au loin s'étend, la mer roule ses eaux.

Il commande, et soudain de l'un à l'autre pôle,
Et la terre et les mers et les cieux confondus,
Par lui créés d'un mot, au son de sa parole,
Dans l'antique chaos tombent et ne sont plus.

. . . .

Le luxe impérieux qui règne dans nos villes,
En dégradant la terre, amène un goût pervers:
Le riche l'abandonne à des âmes serviles;
Le poëte orgueilleux lui refuse ses vers.

. . . .

Tel on voit le lierre, à l'ombre qui le cache,
Ramper dans les forêts, et languir sans appui;
S'il rencontre le chêne, à son tronc il s'attache,
Embrasse ses rameaux et s'élève avec lui.

———

ODE

A M. LE PREMIER PRÉSIDENT MOLÉ.

(1760.)

Noble fils des héros, douce et frêle espérance,
Si le sort loin de nous eût placé ta naissance,
Dans ces temps fabuleux, la honte des humains,
Des prêtres, entourés de victimes sanglantes,
 Dans leurs veines fumantes
Auraient interrogé les décrets des destins.

De tes jours fortunés annonçant les miracles,
La Sibylle du Tibre eût rendu ses oracles;
La Perse eût assemblé tous ses mages fameux;
L'Élide eût fait parler de ses forêts antiques
 Les chênes prophétiques;
Et pour toi Babylone eût consulté les cieux.

Moi, j'aurais de ton nom consulté le présage:
Du bonheur des Français ce nom seul est le gage;
L'héritier des Molé doit au monde un héros.
Déjà je vois Thémis qui, pleurant d'allégresse,
 Dans ses bras te caresse,
Te sourit tendrement, et te parle en ces mots:

» Rejeton précieux d'une tige adorée,
» Le ciel enfin t'accorde à Thémis éplorée ;
» Ma bouche te promet le destin le plus beau :
» Souviens-toi seulement qu'au jour de ta naissance
» J'ai reçu ton enfance,
» Que mon temple sacré t'a servi de berceau.

» Déjà le crime tremble, et le faible pupille
» Contre l'usurpateur te demande un asile.
» Entends ces cris de joie élancés vers les cieux ;
» Et de l'astre du jour si ta faible paupière
» Peut souffrir la lumière,
» Contemple ces palais où régnaient tes aïeux.

» C'est là qu'ils protégeaient la timide innocence ;
» Là, l'auteur de tes jours enchaîne la licence :
» Tu baiseras ces mains qui domptent l'oppresseur ;
» Dans ses embrassements tu puiseras la flamme
» Qui brûle dans son âme,
» Et son cœur tout entier passera dans ton cœur.

» Et toi, pour cet enfant épurant ta lumière,
» Soleil ! va préparer son illustre carrière ;
» Ouvre pour lui du temps le palais immortel ;
» Choisis tes jours d'azur dans ses riches demeures ;

» Que la troupe des Heures
» Se rassemble en riant sur ton char éternel!

» Que l'innocent plaisir sur leur front se déploie;
» Que leurs yeux, embellis des rayons de la joie,
» Écartent pour jamais le chagrin ténébreux,
» Viens, descends, ô bonheur! sur leurs brillantes ailes,
» Et que leurs mains fidèles
» Forment des plus beaux ans l'enchaînement heureux!»

ÉPITRE

Sur les ressources qu'offre la culture des Arts et des Lettres, prononcée au collége de Beauvais, à l'ouverture d'une thèse (en 1761).

Enfin donc, renonçant à l'ombre de l'école,
Aux vains amusements de l'enfance frivole,
Dans un monde, charmant pour qui ne le voit pas,
Tu vas, mon cher ami, faire le premier pas.
Sans doute je pourrais, pédagogue sévère,
Te fatiguer ici d'une morale austère,
Te donner longuement ces sublimes avis
Si souvent répétés, si rarement suivis:
Mais le droit de prêcher n'est pas fait pour mon âge;
Les ans n'ont point encor sillonné mon visage,
Appesanti ma tête, et blanchi mes cheveux:
On ne saurait trop tard devenir ennuyeux.
D'ailleurs que produirait ce langage sévère?
L'art de persuader n'est que celui de plaire.
Je veux te présenter des objets plus riants:
Les arts ont, par leurs soins, formé tes premiers ans;

Même au sein de ce monde, où la mollesse habite,
A cultiver leurs fruits permets que je t'invite.
Pourrais-tu renoncer à leurs aimables jeux?
Ils sont de tous les temps, ils sont de tous les lieux.
Dans l'âge turbulent des passions humaines,
Lorsqu'un fleuve de feu bouillonne dans nos veines,
Ils servent d'aliment à nos brûlants désirs,
Et forment la raison dans l'âge des plaisirs.
Donne-leur tes beaux jours; c'est le temps du génie.
L'oreille s'ouvre alors à la tendre harmonie;
L'esprit est plus ardent, les sens plus vigoureux:
C'est alors que Corneille exhalait tous ses feux;
Et l'illustre *Milton orna*, dans sa jeunesse,
Le *Paradis* charmant qu'a flétri sa vieillesse.
Lorsque l'âge viril vient mûrir la raison,
Les arts, ces arts divins, sont encor de saison:
Un père quelquefois, pour goûter leurs caresses,
Peut oublier d'un fils les naïves tendresses.
Ils dérident le front du grave magistrat,
Dérobent des instants au ministre d'état,
Délassent le guerrier fatigué de carnage,
Et même osent sourire au financier sauvage.
Enfin, quand la vieillesse arrive à pas glacés,
Des bals, des soupers fins quand les jours sont passés,

Eux seuls de notre hiver dissipent la tristesse ;
Le vieillard voit par eux revivre sa jeunesse,
Par eux les ris légers brillent sur son menton,
Et voltigent encor autour de son bâton.
Qu'un grave Génevois tristement examine
Si les arts, des états ont hâté la ruine ;
Dans ces grands intérêts je ne m'égare pas :
Oublions un moment la grandeur des états.
Ces plaisirs dangereux, je sens qu'ils me consolent;
Lui-même, pour charmer les maux qui le désolent,
Versant sur le papier les chagrins de son cœur,
En discours éloquents épanche sa douleur.
Sur les cœurs malheureux que ce charme a d'empire!
Tendre époux d'Eurydice, aux doux sons de ta lyre,
Les fleuves suspendaient la course de leurs eaux;
Les chênes en cadence agitaient leurs rameaux,
Tu dissipais l'horreur des déserts solitaires,
Les tigres s'endormaient dans leurs sombres repaires.
Et moi, pour assoupir les maux que je ressens,
D'Homère, de Lulli j'écoute les accens;
Leur voix mélodieuse adoucit mes alarmes,
Que dis-je? à mes pleurs même elle prête des charmes.
Mais sur moi si le sort a versé ses faveurs,
Par les arts éclairé, j'en sens mieux les douceurs.

Les arts donnent le goût, la grâce, la finesse.
Que m'importe, sans eux, une vile richesse?
Sans l'art de bien jouir, que m'importe un trésor?
L'usage fait le prix des grandeurs et de l'or.
Vois ce riche ignorant; s'il aime la dépense,
Le mauvais goût préside à sa magnificence;
Le mauvais goût se peint sur ses riches tapis,
Charge d'or et d'argent ses maussades habits,
Suspend le lourd plafond de son palais gothique,
Dicte les gros propos de sa gaîté rustique,
A table, avec son vin fait avaler l'ennui,
Et dans son char doré se promène avec lui.
  A ce Crésus stupide, à sa triste opulence,
Viens, compare Lalive (1) et sa noble élégance.
Des artistes savants il sait choisir la main:
L'un, de ce cabinet lui traça le dessin,
De ce salon riant ordonna la structure;
L'autre, sur ce plafond peint la belle nature;

(1) M. de Lalive, introducteur des ambassadeurs, est connu par le noble usage qu'il fait de ses richesses. Il doit me pardonner cet éloge, puisque, n'ayant l'honneur de le connaître que par la voix publique, je ne fais que répéter ce qu'elle m'a appris. (1761.)

Ceux-ci, dans ces jardins ont fait jaillir des eaux,
Ont animé ce marbre, arrondi ces berceaux,
De ces tapis de fleurs varié les nuances,
Dessiné le contour de ces forêts immenses :
Pour lui tout s'embellit; il réunit partout
Le brillant au solide, et la richesse au goût.
Jamais pour des bouffons il ne quitta Racine,
Ni les traits de Lebrun pour des magots de Chine.
« Eh quoi! me diras-tu, n'a-t-il que ces plaisirs?
» Quelle foule d'objets vient remplir ses désirs!
» Voir aborder chez soi le marquis, la comtesse;
» Dans un hardi brelan défier la duchesse;
» Se montrer au spectacle, ou, traîné dans un char,
» De longs flots de poussière inonder le rempart;
» Du Champagne à souper faire blanchir la mousse.
» Quels plaisirs! » Je le veux, mais leur pointe s'émousse;
Ils traînent après eux le dégoût et l'ennui.
L'esprit a des plaisirs immortels comme lui;
L'esprit aime à sentir, à sonder, à connaître;
De sublimes objets il aime à se repaître;
Il oublîra pour eux, et l'aiguillon des sens,
Et le cri du besoin, et la course du temps.
La Caille, de la nuit perçant le sombre voile,
Pâlit, les yeux fixés sur le front d'une étoile.

J'entends encor Rousseau, dans ses sombres humeurs,
Crier que *les beaux-arts ont corrompu les mœurs.*
La nature aux beaux-arts a servi de modèle;
Bien loin de l'étouffer, ils nous rapprochent d'elle,
Nous inspirent le goût des plaisirs innocents.
Transportons avec eux le sage dans les champs.
Il s'arrête enchanté, soit qu'une belle aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment le reste d'un beau jour.
Souvent, dans un vallon, il médite en silence;
Il promène ses yeux sur cette scène immense;
Il cherche quelle main fait rouler les saisons,
Verdit l'herbe des prés, et jaunit les moissons;
Comment un faible grain, renfermé dans la terre,
S'élève en chêne altier et voisin du tonnerre;
Il voit les sucs, filtrés par de secrets conduits,
Nourrir le tronc, la branche, et la feuille, et les fruits;
Les rochers se former dans le sein des campagnes;
L'eau du ciel, en ruisseaux, s'échapper des montagnes.
Il compte ces grands corps qui roulent dans les cieux,
Ou sur l'humble ciron il abaisse les yeux.
Quelquefois il parcourt cette riche nature
Qu'imite des beaux-arts la magique imposture.

« Lulli, dit-il, peint bien le doux bruit de ces eaux.
» Que Tibulle eût goûté l'ombre de ces berceaux !
» Oh ! si Greuze voyait cette noce rustique,
» Ces enfants demi-nus, cette chaumière antique !
» Admirable Rameau ! l'on entend dans tes sons
» Le cours de ces torrents grondant dans les vallons ;
» Boucher dessinerait ce riant paysage,
» Et Rembrandt eût tracé cette forêt sauvage. »
D'autres fois, occupé de plaisirs plus touchants,
Il instruit ces mortels qui cultivent les champs ;
Il invente pour eux des instruments utiles :
Leurs guérets, à sa voix, deviennent plus fertiles ;
Le laboureur surpris admire sa moisson,
Et pour son bienfaiteur entonne sa chanson.
Mon Crésus cependant, enfumé de Champagne,
Végète dans sa terre, et maudit la campagne.
C'est ainsi que les arts, en tous lieux, en tous temps,
De cette courte vie amusent les instants,
Nous sauvent du danger des faiblesses humaines,
Augmentent nos plaisirs et soulagent nos peines.
Beaux arts! oui, je vous dois mes moments les plus doux;
Je m'endors dans vos bras, je m'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de moi, tandis que je sommeille,
Aux clartés d'un flambeau je prolonge ma veille;

Seul je rêve avec vous, loin du trouble et du bruit ;
Par vous, en jour heureux je sais changer la nuit.
Eh ! comment résister au charme qui m'inspire ?
Tout parle ici de vous (1); ces lieux sont votre empire.
Ici, vous conduisiez la plume de Rollin;
Vous accordiez ici la lyre de Coffin;
J'y vois leur successeur qui, rival de leur gloire,
En suivant leur exemple, honore leur mémoire;
Qui, pour les vrais talents d'un noble amour épris,
Sait juger leurs travaux, sait distinguer leur prix.
J'y vois ce maître aimable (2), et qui, d'un vol agile,
Court d'Horace à Newton, d'Aristote à Virgile.
Et toi (3), que doit bientôt couronner Apollon,
Toi, mon fidèle ami, permets-moi ce beau nom ;

(1) Ces vers sont un faible témoignage de la reconnaissance que je dois à la maison où j'ai le bonheur de vivre (le collége de Beauvais, à Paris, 1761). L'éloge d'un collége n'est peut-être pas bien intéressant pour ce qu'on appelle *le beau monde ;* mais il peut l'être, je crois, pour ceux qui estiment ce qui est estimable.

(2) M. Turquet, célèbre professeur de philosophie. (1761.)

(3) M. Thomas, qui vient de remporter, pour la troisième fois, le prix d'éloquence de l'Académie française. (1761.)

La victoire a trois fois signalé ta jeunesse;
Trois fois sur tes lauriers j'ai pleuré de tendresse.
Cet amour t'est bien dû : ta généreuse main
M'aplanit des beaux-arts le pénible chemin.
Poursuis; vole à la gloire, et foule aux pieds l'envie :
Mes jours s'embelliront de l'éclat de ta vie.

ÉPITRE A M. LAURENT,

CHEVALIER DE SAINT-MICHEL,

A l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide. (1761.)

ARCHIMÈDE nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature, imites ses ressorts;
Qui sers l'humanité, ton maître et ta patrie;
Ma Muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres sans moi souilleront leur encens:
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talens.
Les talents, de nos biens sont la source féconde;
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asile des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant dont nos mœurs sont l'image?
J'aime à voir de Pigal l'industrieuse main
Donner des sens au marbre, et la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.

Voltaire, tour-à-tour sublime et gracieux,
Peut chanter les héros, les belles et les dieux.
Je souris à Lani, qui, bergère ou déesse,
Fait briller dans ses pas la grâce ou la noblesse.
Et toi, divin Rameau ! par tes magiques airs,
Peins les plaisirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais serai-je insensible à ces talents utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles ;
Qui, pour nous, en tous lieux, multipliant leurs soins,
Consacrent leur génie à servir nos besoins ?
Non ; ces arts bienfaiteurs sont respectés des sages ;
Et moins ils sont brillants, plus on leur doit d'hommages.
Sans doute ils te sont dus, mortel industrieux !
Oui, tu gagnes mon cœur, en étonnant mes yeux.
Cet art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse,
Asservit à ses lois et l'espace et le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde et les vents ;
Cet art a signalé l'aurore de ta vie :
Ton âme l'embrassa par l'instinct du génie.
Déjà tes faibles mains, que lassait le repos,
Préludaient, en jouant, à tes hardis travaux.
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes.
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes :

Tel Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déjà distingue un tronc, des fruits et des rameaux.
Quels prodiges depuis ont rempli ta carrière !
Je te suis dans les champs de la Flandre guerrière :
Tristes champs où Cérès voit naître ses moissons
Du sang dont le dieu Mars engraisse les sillons.
Là ton art, sur l'Escaut, pour défendre nos villes,
Posait des murs de fer et des remparts mobiles (1),
Lançait sur l'ennemi des torrents déchaînés (2),
Ou portait nos soldats sur les flots étonnés (3).
Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles (4) :
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles.
C'est par eux qu'un dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, et nous vend ses trésors.
C'est ainsi que ses mains avares et fécondes
Ont caché sous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir et vivre les états,
Et le bronze et l'airain tonnant dans les combats ;
L'acier qui fait tomber les sapins et les chênes ;
Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,

---

(1) Machine de poterne.
(2) Écluses.
(3) Ponts portatifs.
(4) Desséchement des mines.

Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.
L'Armorique long-temps, de ce métal utile,
Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.
Tu parais : l'onde fuit, la terre ouvre son sein,
Et ne rend ses tributs qu'à ta puissante main.
Heureux qui sait briller par d'utiles prodiges!
D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,
Osent prostituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos besoins ont destiné les dieux.
Pour leurs concitoyens, que produit leur adresse?
Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.
Oui, dans eux le génie est un enfant badin;
Mais dans toi, c'est un dieu propice au genre humain.
Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes;
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel! heureux dans ton malheur,
Par ses rares talents, plus encor par son cœur!
Je crois voir le moment où, des traits de la foudre,
Tes bras au champ de Mars furent réduits en poudre;
Je crois te voir encor, meurtri, défiguré,
Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie:
La pitié qui lui parle enflamme son génie.

O prodige! ton bras reparaît sous sa main,
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse,
Il s'étend et se plie, il s'élève et s'abaisse.
Tes doigts tracent déjà le nom que tu chéris :
La nature est vaincue, et l'art même est surpris.
Que ne peut point de l'art l'activité féconde!
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le roi;
Mortel! sans le travail rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête, et non pas de naissance;
Et tu n'es distingué, parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie et tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.
Près de ce mont vivant, que sont tes faibles bras?
Mais sa force n'est rien; il ne la connaît pas.
Tu peux bien plus que lui; tu connais ta faiblesse,
Tu sens ton indigence, et voilà ta richesse.
Déjà l'art t'a soumis l'air, la terre et les mers :
Déjà je vois éclore un nouvel univers;
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus fertiles,
Ton corps devient moins faible, et tes sens plus agiles;

Le verre aide ta vue, il découvre à tes yeux (1)
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux :
A l'aide du levier, du poids et de la roue,
Des plus pesants fardeaux ton adresse se joue;
Les forêts, à ta voix, descendent sur les eaux ;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux (2);
Le ciel règle leurs cours écrit sur ses étoiles ;
Le fougueux aquilon est captif dans leurs voiles.
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joins deux continents l'un par l'autre agrandis.
Là, pour unir deux mers, tu perças des montagnes (3),
Creusas des souterrains, inondas des campagnes.
Plus loin, de l'Océan tu reculas les eaux (4);
Un empire s'élève où mugissaient les flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles ;
Sur l'abîme des mers tu suspendis des villes (5).
Les monuments du Nil, vainqueurs du temps jaloux (6),
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.

---

(1) Microscope, télescope.
(2) Les ports.
(3) Canal de Languedoc.
(4) Les Hollandais.
(5) Venise.
(6) Pyramides d'Égypte.

Oui, telle est ta faiblesse, et ton pouvoir suprême,
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous, enfin, promenons nos regards;
Là, je vois de plus près, et j'admire les arts :
Le cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte.
Par les eaux (1) ou les vents (2), au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
Ici l'or, en habit se file avec la soie (3);
En des tableaux tissus la laine se déploie (4).
Là, le sable dissous par les feux dévorants (5),
Pour les palais des rois brille en murs transparents.

---

(1) Moulin à eau.
(2) Moulin à vent.
(3) Travail de l'or-trait.
(4) Tapisseries des Gobelins.
(5) Glaces.

Sur un papier muet la parole est tracée (1);
Par un mobile airain on grave la pensée (2):
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le temps a pris un corps, et marche sous mes yeux (3).
O prodige de l'art! sous une main hardie,
Le cuivre, des ciseaux reçoit l'âme et la vie (4);
L'automate, animant l'ivoire harmonieux (5),
Forme, sous des doigts morts, des sons mélodieux.
Vois ces doubles canaux où les eaux rassemblées,
Pour jaillir en torrents, à grand bruit sont foulées.
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des palais brûlants,
Mille fleuves soudain s'élèvent jusqu'au faîte (6);
L'onde combat la flamme, et sa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor, ces utiles canaux
Dans d'arides déserts ont transporté les eaux.
Privé de ce secours, le superbe Versailles
Étalait vainement l'orgueil de ses murailles.

---

(1) Écriture.
(2) Imprimerie.
(3) Horlogerie.
(4) La gravure.
(5) Les figures de Vaucanson.
(6) Les pompes pour les incendies.

Mais que ne peut un roi? Près du riant Marli,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli,
S'élève une machine où cent tubes ensemble
Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble.
Élevés lentement sur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans les vallons,
Raniment la verdure, ou baignent les Naïades,
Jaillissent dans les airs, ou tombent en cascades.
Puisse un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir dans sa grandeur plus de simplicité!
Puisse une main, avare avec magnificence,
Réparer ou créer cette machine immense;
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
Rendre leur jeu plus sûr et plus impétueux;
Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue!
Mortels! de la nature industrieux rivaux,
Dans leur majesté simple imitez ses travaux.
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide essor jusqu'aux cieux je m'élance.
Là, mon œil voit nager, dans l'océan des airs,
Tous ces corps, dont l'amas compose l'univers.
Autour du Dieu des ans, tranquille dans sa sphère,
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière.

Notre globe, qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, et roule autour de soi;
La mer, aux temps marqués, et s'élève et s'abaisse;
La lune croît, décroît, fuit et revient sans cesse:
Autour de leurs soleils, que de mondes flottants!
Un seul ressort produit tous ces grands mouvements.
De la simplicité quel sublime modèle!
Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle.
Laurent, oui, tu connus cette admirable loi:
Tes ouvrages sont grands et simples comme toi.
Achève; et, déployant ta force toute entière,
De l'art qui t'illustra recule la barrière:
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords
Où, de tous les plaisirs le Français idolâtre,
Aux talents qu'il honore ouvre un vaste théâtre:
D'un bout du monde à l'autre assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant il va te reconnaître.
Paris s'est applaudi, lorsqu'il t'a vu paraître,
Et ses murs, si féconds en pompeux monuments,
Attendent de tes mains de nouveaux ornements.
Là, tandis que vengeant l'honneur de la patrie,
Le Louvre reprendra sa majesté flétrie;

Tandis que d'un monarque adoré des Français,
Le bronze avec orgueil reproduira les traits;
La Seine, s'élevant de ses grottes profondes,
A ta loi souveraine asservira ses ondes;
Et se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.
Artiste ingénieux, et citoyen fidèle,
Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zèle:
En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival et surtout l'ennemi des Français;
En vain ce roi fameux par les arts et la guerre (1),
Qui tour-à-tour instruit et ravage la terre,
Espéraient, à prix d'or, acheter ton secours:
Tu dois à ton pays ton génie et tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie,
Qui vend à l'étranger son avare industrie!
Et vous, qui des talens voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, et connaissez leur prix.
Eugène, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor.

---

(1) Frédéric-le-Grand.

Osez les conquérir par d'utiles largesses.
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses;
Ils laissent à Plutus le faste et les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille? un asile et des fleurs.
Ah! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur: aux talents lui seul donne la vie.
Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consolait en roi;
Louis, de ses regards récompensait leurs veilles:
Un coup d'œil de Louis enfantait les Corneilles.
Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant au héros, ennoblit ton destin (1).
Trop souvent le hasard dispense ce beau titre:
Hélas! si la vertu des rangs était l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains deviendrait le premier.
Tes talents, du hasard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi; ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins:
Ces monuments fameux qu'ont élevés tes mains,
Ces chefs-d'œuvre brillants, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie;

(1) M. Laurent avait été fait chevalier de St.-Michel.

Voilà de ta grandeur les titres glorieux:
Là, ta noblesse éclate et frappe tous les yeux.
Que font de plus ces grands, dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence?
Que laissent, en mourant, à leur postérité,
Ces mortels corrompus par la prospérité?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfants, plus heureux, hériteront de toi
L'exemple des talents, le zèle pour leur roi.

ÉPITRE

SUR L'UTILITÉ DE LA RETRAITE,

POUR LES GENS DE LETTRES.

(1761.)

Toi qui, malgré nos mœurs, nos écrits et ton âge,
A ton cinquième lustre es déjà vieux et sage,
Tendre et fidèle ami, quel attrait dangereux
T'arrache à la retraite où tu vivais heureux?
Tu vas donc, égaré sur l'océan du monde,
Affronter cette mer, en naufrages féconde!
Ah! souffre que, plaignant l'erreur où je te vois,
La sincère amitié te parle par ma voix.
« Ce monde si vanté, que ton cœur idolâtre,
» Est, dis-tu, des talents l'école et le théâtre:
» Là, je médite l'homme, et lis au fond des cœurs;
» Là, je viens, pour les peindre, étudier les mœurs. »
Sans doute, si tu veux, élève de Thalie,
Crayonner le tableau de l'humaine folie,
Permets-toi dans ce monde un séjour passager;
Observe nos erreurs, mais sans les partager.

Au ton fade ou méchant, qu'on nomme l'art de plaire,
Y viendrais-tu plier ton mâle caractère?
Voudrais-tu t'y glacer dans de froids entretiens,
Orner la médisance et discuter des riens,
Applaudir un roman, décrier une femme,
Abjurer le bon sens pour la folle épigramme?
Dans nos cercles oisifs, dans ce vain tourbillon,
Transporte Mallebranche, ou Pascal, ou Newton;
Vois leur étonnement, vois leur sombre silence;
Ils regrettent l'asile où l'âme vit et pense.
Viendras-tu te soumettre aux petits tribunaux,
Où, la navette en main, président nos Saphos;
Où ce sexe, autrefois content de nous séduire,
Jusque sur les talents exerce son empire;
Efféminé à-la-fois les esprits et les mœurs,
Étouffe la nature en la chargeant de fleurs;
Et, bornant des beaux-arts la carrière infinie,
Veut réduire à ses jeux les élans du génie?
Mets à leurs pieds ton cœur, et non pas tes écrits:
L'aigle altier n'est point fait pour le char de Cypris.
Je sais que du bon ton le vernis et la grâce
Prête, même à des sots, une aimable surface,
Donne aux propos légers ce feu vif et brillant
Qui luit sans échauffer, et meurt en pétillant.

Mais ces foudres brûlants d'une mâle éloquence,
Ce sentiment profond que nourrit le silence,
Ce vrai simple et touchant, ces sublimes pinceaux,
Dont le chantre d'Abel anime ses tableaux,
Veux-tu les demander à ces esprits futiles?
Sybaris était-il le berceau des Achilles?

Dans ce monde imposteur, tout est couvert de fard;
Tout, jusqu'aux passions, est esclave de l'art:
Ces transports effrénés, dont le rapide orage
Bouleverse le cœur, se peint sur le visage,
Sous les dehors trompeurs de la sérénité,
Y cachent leur tumulte et leur férocité;
La haine s'y déguise en amitié traîtresse;
La vengeance y sourit, et la rage y caresse;
L'ardente ambition, l'orgueil présomptueux,
Y rampent humblement en replis tortueux;
L'amour même, ce dieu si terrible et si tendre,
L'impérieux amour s'y fait à peine entendre:
Tu ne l'y verras pas, plein de joie ou d'horreur,
Palpiter de plaisir, ou frémir de fureur;
Il gémit de sang-froid, avec art il soupire....
Va, fuis, cherche des cœurs que la nature inspire!

Un autre écueil t'attend: ce tyran des esprits,
La mode, ose régler nos mœurs et nos écrits.

Veux-tu subir le sort du bel-esprit vulgaire,
Qui dégrade son siècle en vivant pour lui plaire;
Qui, consacrant sa plume à la frivolité,
Pour briller un instant, perd l'immortalité?
Oui; du siècle où tu vis respecte les suffrages:
Mais, placé dans ce point, embrasse tous les âges;
Rassemble autour de toi les Grecs et les Romains;
Sois l'émule et l'ami des plus grands des humains;
Allume ton génie aux rayons de leur flamme;
Qu'ils revivent pour nous, reproduits dans ton âme;
Et, citoyen savant de cent climats divers,
Du fond de ta retraite habite l'univers.

Mais j'entends à la cour une voix qui t'appelle:
Ami, quitteras-tu ton asile pour elle?
Va, ne sers point les grands; tu leur feras la loi:
Ne descends pas pour eux; qu'ils s'élèvent à toi.
De l'adulation la basse ignominie,
En avilissant l'âme, énerve le génie.
De nos brillants jardins les stériles ormeaux
Courbent servilement leurs timides rameaux.
Vois ce chêne, nourri dans la forêt sauvage:
Il porte jusqu'aux cieux son superbe feuillage.
Ainsi, loin de la cour, ce Corneille fameux,
Honoré de nos jours dans ses derniers neveux

Relevait le théâtre où son âme respire,
Et, sans flatter les rois, illustrait leur empire.
Tels Homère et Milton foulaient aux pieds le sort,
Obscurs pendant leur vie, et dieux après leur mort.
Suis leur exemple, ami; fuis loin de ces esclaves
Qui vont, aux pieds des grands, mendier des entraves.
Plus malheureux encor ces lâches beaux-esprits,
Parasites rampants, qui vivent de mépris,
Qui, dépensant leur âme en de froides saillies,
Transforment en bouffons les Muses avilies,
Portent des fers dorés à la cour des Crésus,
Et mettent leur génie aux gages d'un Crassus!
L'homme peut, j'en conviens, sans trahir sa noblesse,
Sur l'homme son semblable appuyer sa faiblesse :
Tout mortel isolé n'existe qu'à demi;
Mais cent rois à tes yeux valent-ils un ami?
Oui, pour te consoler dans le sein de l'étude,
Que la tendre amitié charme ta solitude :
Amitié! doux penchant des humains vertueux,
Le plus beau des besoins, et le plus saint des nœuds;
Le ciel te fit pour l'homme, et surtout pour le sage.
Trop souvent l'infortune est ton triste partage :
Ta bienfaisante main vient essuyer ses pleurs.
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs!

Leurs plaisirs sont plus vifs, et leurs maux s'affaiblissent :
En se réunissant leurs âmes s'agrandissent.

Mais ce n'est plus le temps : la haine et la fureur
Ont changé le Parnasse en théâtre d'horreur ;
Les arts, présents du ciel accordés à la terre,
Ces enfants de la paix, se déclarent la guerre ;
Et tandis que Bellone ébranle les états,
Leur empire est en proie à de honteux combats.
Sur les flots agités par les vents et l'orage,
L'astre brillant du jour ne peint point son image.
Viens ; sors de ce chaos d'où fuit la vérité,
Où meurent les talents, l'honneur, l'humanité,
Où rampe avec orgueil l'intrigante bassesse :
Est-ce là qu'on entend la voix de la sagesse ?
Dans la retraite, ami, la sagesse t'attend ;
C'est là que le génie et s'élève et s'étend ;
Là, règne avec la paix l'indépendance altière ;
Là, notre âme à nous seuls appartient tout entière.
Cette âme, ce rayon de la divinité,
Dans le calme des sens médite en liberté,
Sonde ses profondeurs, cherche au fond d'elle-même
Les trésors qu'en son sein cacha l'Etre-Suprême ;
S'échauffe par degrés, prépare ce moment
Où, saisi tout-à-coup d'un saint frémissement,

Sur des ailes de feu, l'esprit vole et s'élance,
Et des lieux et des temps franchit l'espace immense;
Ramène tour-à-tour son vol audacieux,
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux;
Parcourt les champs de l'air et les plaines de l'onde,
Et remporte avec lui les richesses du monde.

Vous ne connaissez point ces transports ravissans,
Vous, héros du beau monde, esclaves de vos sens:
Votre esprit égaré, sans lumière et sans force,
N'aperçoit que l'objet, et n'en voit que l'écorce;
L'astre majestueux, dont le flambeau nous luit,
N'est pour vous que le jour qui succède à la nuit.
Mais du sage attentif frappe-t-il la paupière?
A de hardis calculs il soumet sa lumière:
Déjà, le prisme en main, il divise ses traits;
De sa chaleur féconde il cherche les effets;
Il voit jaillir les feux de leur brûlante source;
Il mesure cet astre, il lui marque sa course;
Et, cherchant dans les cieux son auteur immortel,
S'élève jusqu'au trône où siège l'Éternel.

O retraite sacrée! ô délices du sage!
Ainsi, fier de penser, loin du monde volage,
Il voit des préjugés le rapide torrent
Entraîner loin de lui le vulgaire ignorant;

Et, suivant des humains la course vagabonde,
Jouit, en le fuyant, du spectacle du monde.
  Hélas ! si des humains les instants sont si courts,
Faut-il dans de vains jeux perdre nos plus beaux jours?
Faut-il que la langueur de notre âme assoupie,
Même avant notre mort, nous prive de la vie ?
Dans l'avenir plutôt dressons-nous des autels.
Ami, ce temps qui fuit peut nous rendre immortels.

ÉPITRE SUR LES VOYAGES (1).

Enfin, grâces aux mains dont la sage culture,
Dans toi, sans l'altérer, embellit la nature,
Nous voyons ton génie éclos avant le temps,
Et les dons de l'automne enrichir ton printemps !
Ton goût s'est épuré, l'étude de l'histoire
A mûri ta raison, en ornant ta mémoire.
L'art des vers t'a prêté ses brillantes couleurs ;
La morale, ses fruits ; l'éloquence, ses fleurs.
A l'heureuse union de ces grands avantages,
Que manque-t-il encor?..... Le secours des voyages.
« Qui? moi ! que je m'arrache à mes amusements,
» Pour des peuples grossiers, ou de vieux monuments!
» Que j'aille déterrer d'augustes antiquailles,
» User mes yeux savants sur d'obscures médailles,
» Consulter des débris, admirer des lambeaux,
» Et fuir loin des vivants pour chercher des tombeaux! »

---

(1) Cette Épître a remporté le prix à l'Académie de Marseille, en 1765.

Ainsi s'exprimerait quelque marquis folâtre,
De ses fades plaisirs amateur idolâtre,
Captif dans un salon de vingt glaces orné,
Et dont l'esprit encore est cent fois plus borné.

Loin de ce cercle étroit la nature t'appelle;
Va goûter des plaisirs aussi variés qu'elle :
Pour toi sa main féconde, en mille êtres divers,
Nuança le tableau de ce vaste univers.
Aux rives de Marseille, où le commerce assemble
Vingt peuples étonnés de se trouver ensemble,
L'humble sujet des rois, le fier républicain,
Et le froid Moscovite, et le noir Africain,
Et le Batave actif sorti du sein de l'onde,
Tu vois avec plaisir cet abrégé du monde.
Quels seront tes transports, quand des mœurs et des arts
Le spectacle agrandi va frapper tes regards,
Lorsqu'à tes yeux surpris tant de peuples vont naître?
Le premier des plaisirs, c'est celui de connaître:
C'est pour lui qu'un mortel, noblement curieux,
S'arrache au doux pays où vivaient ses aïeux;
Et, loin d'un tendre ami, d'une épouse adorée,
Même loin des regards d'une mère éplorée,
Tantôt chez des humains plus cruels que les ours,
Va chercher la nature au péril de ses jours;

Tantôt, parmi des feux et des torrents de soufre,
Approchant de l'Etna le redoutable gouffre,
Pour sonder les secrets de ses feux consumants,
Marche d'un pas hardi sur ces rochers fumants;
Tantôt, courant chercher dans les murs de Palmire,
Ces superbes débris que l'étranger admire,
Affronte, et des brigands l'horrible avidité,
Et d'un vaste désert la triste aridité,
Et d'un ciel dévorant la flamme étincelante,
Que le sable embrasé réfléchit plus brûlante,
Et l'arène changée en des tombeaux mouvants,
Où mille malheureux sont engloutis vivants.

De retour sous son toit, tel que l'airain sonore
Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore,
Dans la tranquillité d'un loisir studieux,
Il revoit en esprit ce qu'il a vu des yeux;
Et, dans cent lieux divers présent par la pensée,
Son plaisir dure encor quand sa peine est passée.

Souvent près d'une épouse, à son foyer assis,
Il aime à la charmer par d'étonnants récits;
Et, suspendant leurs jeux, dès l'âge le plus tendre,
Ses enfants enchantés se pressent pour l'entendre.

Qu'il porte son tribut à la société:
Dans tous ses entretiens quelle variété!

Savant observateur de ce globe où nous sommes,
Connaissant tous les lieux, connaissant tous les hommes,
Par le charme piquant de mille traits divers,
Il semble, sous nos yeux, transporter l'univers;
Et, toujours agréable, en même temps qu'utile,
Instruit sans être lourd, plaît sans être futile.

« Mais quoi! sans s'exiler, ne peut-on rien savoir?
» Moi, dans mon cabinet, j'apprends tout sans rien voir. »
Dit, de l'esprit d'autrui ce moissonneur avide,
Qui, la mémoire pleine et l'esprit toujours vide,
D'observer par ses yeux se croyant dispensé,
Si l'on n'eût point écrit, n'aurait jamais pensé.

Oui, tes livres sont bons, mais moins que la nature;
Rarement on l'y voit peinte sans imposture.
Pourquoi donc la juger sur leurs fausses couleurs?
A tes propres défauts pourquoi joindre les leurs?
Et, quand ils m'offriraient une image fidèle,
Que me fait le tableau, lorsque j'ai le modèle?
Celle dont je puis voir les véritables traits,
Je ne la cherche point dans de vagues portraits;
L'objet me frappe plus qu'une froide peinture;
Un coup-d'œil quelquefois vaut un an de lecture.

« J'ai tant vu, dit quelqu'un, de ces hommes fêtés,
» Qui, portant leur ennui dans vingt sociétés,

» Fiers d'avoir parcouru ce monde ridicule,
» Prennent ce cercle étroit pour les bornes d'Hercule,
» Prétendent que partout sont les mêmes travers,
» Et veulent sur Paris mesurer l'univers. »
Insensé! sors enfin de ton erreur profonde;
Tu n'as vu qu'un feuillet du grand livre du monde.
Dans ce Paris, séjour de l'uniformité,
Théâtre où tout imite, où tout est imité,
Chaque coin cependant a son ton, a son style;
L'habitant du Marais est étranger dans l'Ile;
Et ces peuples nombreux, dans l'univers épars,
Séparés à jamais par d'éternels remparts,
Que de l'humanité les seuls liens rassemblent,
Tu veux que leur génie et leurs mœurs se ressemblent!
A des yeux plus instruits, ou plutôt moins distraits,
Comme chaque mortel, chaque peuple a ses traits.

Je sais que, de nos cœurs impérieuses reines,
Les mêmes passions sont partout souveraines.
Mais, de l'esprit humain despotes orgueilleux,
Les préjugés, ami, changent avec les lieux:
Concentrés dans nos murs, comment guérir les nôtres?
Le mal est parmi nous, le remède chez d'autres;
Qu'ils nous prêtent ces dons loin de nous écartés!
Qu'eux-mêmes, à leur tour, empruntent nos clartés.

Qu'ainsi, de toutes parts, le vrai se réfléchisse:
Par cet échange heureux que l'esprit s'enrichisse!
Ainsi, de son pays franchissant la prison,
Le voyageur découvre un nouvel horizon;
Et, mettant à profit cette course féconde,
Cherche les vérités éparses dans le monde;
Tandis que, dans sa terre, un gentillâtre altier,
De l'esprit paternel fanatique héritier,
Végète obstinément dans ses donjons antiques,
Et dans ses préjugés mille fois plus gothiques.
« Ainsi l'homme ne peut se former qu'en courant!
» Pour se rendre estimable, il faut qu'il soit errant,
» Et que, de peuple en peuple, oubliant sa noblesse,
» Il aille, par lambeaux, recueillir la sagesse!
» Le soleil ne reçoit ses clartés que de lui;
» Et l'âme doit penser par le secours d'autrui!
» L'arbre, content des fruits qu'il tient de la nature,
» Dans son terrain natal trouve sa nourriture:
» Le ciel auprès de nous, avec le même soin,
» A placé les secours dont notre âme a besoin.
» Pourquoi donc, affamés des richesses des autres,
» Mendier leurs trésors, et dédaigner les nôtres;
» Pareils à ces mortels justement odieux,
» Qui, pouvant cultiver le champ de leurs aïeux,

» Aiment mieux, promenant leur misère importune,
» Sur la pitié publique établir leur fortune?
» D'ailleurs, me dites-vous, chaque peuple a ses mœurs.
» Ces nuances d'esprit, ces contrastes d'humeurs,
» Le ciel les forme-t-il pour que ce caractère,
» Par tous ces frottements ou s'efface ou s'altère?
» S'il faut que par l'esprit l'esprit soit imité,
» Condamnez donc le monde à l'uniformité;
» Dérobez donc aux champs cette riche peinture,
» Qui, sous mille coups-d'œil, reproduit la nature;
» Donnez donc à nos fruits, donnez donc à nos fleurs
» Et les mêmes parfums et les mêmes couleurs;
» Et voyant à regret d'inégales campagnes,
» Au niveau des vallons abaissez les montagnes.
» Eh! copier, enfin, n'est-ce pas se borner?
» La parure d'autrui me gêne sans m'orner.
» Ainsi, l'âme affaiblit sa vigueur naturelle,
» En adoptant des mœurs qui n'étaient pas pour elle;
» Ainsi, des étrangers empruntant ses appas,
» L'esprit se dénature et ne s'embellit pas.
» Une beauté sans art a des défauts qu'on aime:
» Le singe est plus choquant que l'ours affreux lui-même.
» Ne nous gâtons donc pas, en voulant nous changer;
» L'air le plus ridicule est un air étranger.

» Le secret de choquer, c'est de se contrefaire:
» L'esprit s'égare enfin dès qu'il franchit sa sphère.»
Oui : mais en voyageant si je sais l'enrichir,
C'est agrandir ma sphère, et non pas la franchir:
Le vrai, du monde entier est le commun partage;
Mais le ciel, en cent lieux sema cet héritage.
C'est peu que, pour unir toutes les nations,
Entr'elles de la terre il partage les dons:
Pour mieux favoriser cette utile harmonie,
Il leur partage encor les talents du génie,
Et fait ainsi servir, aux plus heureux accords,
Et les besoins de l'âme et les besoins du corps.
C'est à nous d'assembler les rayons qu'il disperse,
D'augmenter nos trésors par un noble commerce;
C'est à nous de chercher, au prix de cent travaux,
D'anciennes vérités chez des peuples nouveaux.
L'air d'un autre, dit-on, dans nous pourrait déplaire.
Non, non, la vérité n'est jamais étrangère;
Et, de quelque climat que l'on soit citoyen,
Musulman ou Français, la sagesse sied bien.
«Mais c'est l'homme surtout que l'homme doit connaître.
» Et pourquoi, loin des lieux où le ciel m'a fait naître,
» Chercher, ajoute-t-on, ce savoir incertain?
» Tout est nouveau pour moi chez un peuple lointain:

» Cette école des mœurs que l'on appelle usages,
» L'habillement, la langue, et même les visages,
» D'un frivole dehors m'occuperont long-temps,
» Et me déroberont de précieux instants.
» Comment connaître à fond une terre étrangère
» Qu'à peine effleurera ma course passagère?
» L'homme est-il, loin de moi, plus facile à juger,
» Sous un masque inconnu, sur un coup-d'œil léger,
» Que ceux qu'à mes regards ma nation expose,
» Dont le masque connu n'a rien qui m'en impose,
» Et que par habitude, et pour mes intérêts,
» Je revois plus souvent, j'observe de plus près? »
Eh! c'est l'intérêt même, et surtout l'habitude,
Qui, bien loin d'y servir, nuisent à cette étude.
Sur les objets voisins, l'une nous rend distraits;
L'autre, peintre infidèle, en altère les traits;
L'une nous fait tout voir avec indifférence,
Et l'autre donne à tout une fausse apparence;
L'un rend passionné, l'autre peu curieux;
L'une enfin assoupit, l'autre abuse mes yeux.
Pour voir ce grand spectacle avec une âme saine,
Il faut être au parterre, et non pas sur la scène:
Souvent il faut aussi, pour plaire aux spectateurs,
Une pièce nouvelle et de nouveaux acteurs.

D'ailleurs, puisqu'éprouvant diverses influences,
L'homme, selon les lieux, prend diverses nuances,
Pourquoi n'examiner qu'un seul coin du tableau?
Ce fleuve, dont l'aspect semble toujours nouveau,
Suffit-il, pour juger ce qu'il est dans sa course,
De voir son embouchure, ou d'observer sa source?
Non; il faudrait le suivre en son cours tortueux,
Le voir rapide ou lent, humble ou majestueux;
Resserré dans son lit, reculant ses rivages,
Baignant des bords fleuris, ou des rives sauvages.
Ainsi l'homme varie; ainsi de toutes parts
Il faut de son portrait chercher les traits épars:
Chez les républicains admirer sa noblesse;
Aux pieds d'un fier despote observer sa faiblesse;
Voir comment son esprit, dépendant des climats,
Est bouillant au Midi, froid parmi les frimas;
Remarquer tantôt l'art, et tantôt la nature;
Voir ici le défaut, là, l'excès de culture;
Enfin, chercher en quoi tous ces peuples nombreux
Ressemblent l'un à l'autre, ou diffèrent entr'eux,
Depuis l'affreux Huron qui, mugissant de joie,
Egorge les vaincus, et dévore sa proie,
Jusqu'aux Européens, brigands ingénieux,
Qui, sans se dévorer, s'égorgent encor mieux.

« Mais enfin, à quoi tend ma course vagabonde?
» J'aurai vu les erreurs dont l'univers abonde;
» J'aurai vu les mortels en proie aux passions;
» Le servile intérêt mouvoir les nations,
» Et, sous cent noms pompeux tyrannisant la terre,
» Nourrir chez les humains une éternelle guerre.
» Eh ! pourquoi, recherchant ce dangereux savoir,
» M'accoutumer au mal, à force de le voir?
» Je serai, dans le monde, étranger et novice;
» Hélas! à la vertu que sert l'aspect du vice?
» Examinons plutôt notre cœur imparfait;
» Voyons ce qu'il faut faire, et non ce que l'on fait;
» Connaissons les devoirs, non les erreurs des hommes,
» Ce qu'il nous convient d'être, et non ce que nous sommes;
» Enfin, qu'importe ici ce que l'on pense ailleurs?
» Revenant plus instruits, revenons-nous meilleurs? »
Oui : des maux les plus grands l'ignorance est la mère;
Ainsi que ses vertus, tout peuple a sa chimère;
C'est peu que ce tyran, le préjugé natal,
Sur les yeux de l'esprit mette un bandeau fatal:
Il soumet le cœur même à son joug incommode,
Avilit la vertu, met le vice à la mode,
Corrompt l'homme orgueilleux, d'un faux honneur épris,
Qui, courant à la honte, en fuyant le mépris,

Vicieux par usage, insensé par coutume,
En mœurs, comme en habits, obéit au costume,
Et, de l'opinion sujet respectueux,
Pour être citoyen, n'ose être vertueux.
N'est-ce pas ce tyran dont l'ordre impitoyable
Prescrit à deux amis un cartel effroyable;
Pour un mot, pour un geste échappé sans dessein,
Les force, par décence, à se percer le sein;
Leur rend, par point d'honneur, leur meurtre légitime,
Et leur fait en pleurant égorger leur victime?
Voulons-nous, vers le bien, prendre un vol vigoureux?
Brisons donc de l'erreur les liens rigoureux;
Osons donc, de notre âme agrandissant la sphère,
Apprendre à bien penser, pour apprendre à bien faire;
Et, par la vérité, du vice heureux vainqueurs,
Épurons nos esprits pour corriger nos cœurs!
Mais, pour mieux dissiper ces ombres mensongères,
Il faut leur opposer les clartés étrangères;
Il faut nous arracher au dangereux séjour
Où l'on reçoit l'erreur en recevant le jour.
Toi qui, dans la noblesse où ta fierté se fonde,
Crois voir le lâche droit d'être inutile au monde,
Automate orgueilleux, qui croirais t'abaisser
En cultivant ces arts qui daignent t'engraisser,

Va, chez l'heureux Chinois, voir briller près du trône
Les enfants de Cérès, comme ceux de Bellone ;
Va voir, dans ses beaux ports, l'Anglais laborieux
Tirer de nos besoins un tribut glorieux,
Et conclus, à l'aspect de leur noble industrie,
Qu'on ne déroge pas en servant sa patrie ;
Que cent vaisseaux chargés des dons de l'univers,
Valent bien du vélin épargné par les vers !
Et vous qui, près des rois, adulateurs obliques,
Laissez mourir le cri des misères publiques ;
De vos seuls intérêts avides partisans,
Indolents citoyens et zélés courtisans,
Chez les républicains allez puiser ces flammes
Que le patriotisme allume dans leurs âmes ;
Voyez-les à l'État consacrer tous leurs vœux,
Et par les maux publics rougissez d'être heureux !
Voilà comme, éclairé par des leçons vivantes,
L'homme revient meilleur de ses courses savantes :
Ainsi, des préjugés il brave les clameurs,
Prend d'autres sentiments en voyant d'autres mœurs,
Affranchit de ses fers son âme emprisonnée,
Fuit du vice natal l'haleine empoisonnée ;
Et, recueillant le vrai, se dépouillant du faux,
Par les vertus d'autrui corrige ses défauts.

Ainsi, pour adopter des rameaux plus fertiles,
Un arbre cède au fer des branches inutiles;
Et, d'un nouveau feuillage étonnant nos vergers,
Étale le trésor de ses fruits étrangers.
Mais c'est peu des vertus qu'il trouve à son passage;
Le mal, comme le bien, doit instruire le sage.
En parcourant le monde, il a vu les mortels,
Chacun à son idole, élever des autels,
Et, séduits par l'orgueil, conduits par l'habitude,
De leurs préventions chérir la servitude :
Lui-même il sent combien son esprit fasciné,
Extirpa lentement le faux enraciné :
Dès-lors il se guérit de cette confiance,
Enfant présomptueux de l'inexpérience.
Instruit par l'erreur même, il sait la redouter ;
Pour apprendre à connaître, il apprend à douter;
Et jamais, employant le fer ou l'anathème,
Il ne trouble un état pour fonder un système.
Exempt de fanatisme, il brave aussi l'orgueil.
Sur ce qu'il parcourut, s'il rejette un coup-d'œil,
Dans ces vastes états, dans ces cours si pompeuses,
Qu'a-t-il vu? de vrais maux et des grandeurs trompeuses,
Des crimes décorés de noms éblouissants,
Des peuples malheureux, des favoris puissants,

Des souverains armés pour des monceaux de pierres,
Et d'infidèles paix après d'injustes guerres!
Ce vide des grandeurs, ce néant des humains,
Il le retrouve encor dans l'œuvre de leurs mains.
Dans la Grèce, dans Rome, en silence il contemple
Les restes d'un palais, les ruines d'un temple:
Il voit périr du Nil les colosses fameux,
Et les tombeaux des rois mourir enfin comme eux.
S'il cherche ces cités que l'orgueil a construites,
C'est parmi les débris de cent villes détruites.
« Ce monde, où follement l'homme s'enorgueillit,
» Dit-il, renaît sans cesse, et sans cesse vieillit:
» Un empire s'élève, un autre empire tombe;
» A côté d'un berceau j'aperçois une tombe.
» L'orgueilleux Pétersbourg sort du sein d'un marais;
» Et toi, fière Lisbonne, hélas! tu disparais!
» Et je crois, à travers tes débris lamentables,
» Entendre retentir ces mots épouvantables:
» *Mortels! tout doit périr, et tout a son trépas*:
» *Seule dans l'univers la vertu ne meurt pas.* »
Mais de ce vaste champ que t'offrent les voyages,
Ne crois pas que le fruit se borne à quelques sages;
Dans des états entiers où germent leurs leçons,
Souvent ils ont produit de fertiles moissons.

Par eux, si du terrain la bonté les seconde,
Des peuples, par degrés, la raison se féconde;
Par eux mille talents noblement transplantés,
Vont fleurir loin des lieux qui les ont enfantés.

Vois du superbe Anglais l'humeur indépendante :
D'esprits forts et nerveux quelle foule abondante!
Chez eux le naturel s'élance en liberté :
On sent avec vigueur, on pense avec fierté.
D'où vient dans les esprits cette sève féconde?
C'est qu'ils sont moins Anglais que citoyens du monde.
Tels des vastes forêts les chênes vigoureux
Cherchent au loin les sucs qui circulent pour eux.
Et nous qui, pour nos mœurs remplis d'idolâtrie,
Aimons trop nos foyers, trop peu notre patrie,
Par des usages vains sans cesse maîtrisés,
Jusque dans nos plaisirs toujours symétrisés,
Innombrable famille en qui tout se ressemble,
Dans un cercle ennuyeux nous tournons tous ensemble;
Et, plus polis que bons, moins grands que fastueux,
Rarement formons-nous un élan vertueux;
Ou bien, si quelquefois, de nos cœurs léthargiques,
Nous laissons échapper quelques traits énergiques;
Si, plus amis des arts, plus enchantés du beau,

Au mâle Crébillon (1) nous dressons un tombeau,
Si le sang de Corneille (2) a reçu notre hommage,
Si du divin Rameau (3) nous conservons l'image,
Si tout redit le nom des héros de Calais;
Nous en devons l'exemple à ces mêmes Anglais,
Qui, plus reconnaissants encor que nous ne sommes,
A côté de leurs rois inhument leurs grands hommes :
Tant des peuples entr'eux le commerce a de prix !

N'outrons rien cependant : je vois avec mépris
Un vain déclamateur qui, par un zèle extrême,
Ayant raison, a tort, et rend faux le vrai même;
Qui, ne haïssant rien, n'aimant rien à moitié,
Approuve sans réserve, ou blâme sans pitié.
Il est des nations que perdraient les voyages.
Un peuple vertueux qui vit sous des lois sages,
Mais qui, par l'indigence au travail excité,
Doit ses âpres vertus à la nécessité,

---

(1) Mausolée en l'honneur de Crébillon.

(2) Représentation de *Rodogune* en faveur de Mlle. Corneille.

(3) Statue en l'honneur de Rameau, proposée par souscription.

Qui, grâces aux rigueurs de la sage nature,
A des antiques mœurs conservé la droiture;
Que lui peuvent offrir des peuples étrangers?
Des écueils séduisants et de brillants dangers.
Dans leur luxe trompeur il croit voir l'abondance,
Et, pour monter trop haut, il tombe en décadence.
Tel, de nos grands seigneurs rival présomptueux,
Se ruine un bourgeois sottement fastueux.
Que ce peuple aime donc ce modeste héritage:
Puisqu'il a des vertus, que veut-il davantage?
Telle Sparte, jadis, le chef-d'œuvre des lois,
De qui la pauvreté faisait trembler les rois,
Fuyant la cour de Suse et l'école d'Athènes,
Les trésors de Xercès et l'art de Démosthènes,
Comme une île qui sort du noir gouffre des mers,
Vit le luxe autour d'elle inonder l'univers.
O vous, qui l'imitez! nations Helvétiques,
Parlez: pourquoi craint-on pour vos vertus antiques?
Faut-il le demander? Ennuyés d'être heureux,
Vous désertez vos champs pour nos murs dangereux.
Venez-vous, dédaignant des biens inestimables,
Échanger vos vertus pour nos vices aimables?
Aux portes des palais vous veillez chez nos grands:
Hélas! en chassez-vous les chagrins dévorants?

Fuyez donc ces palais; allez dans vos campagnes,
Revoir vos simples toits et vos chastes campagnes.
Vous n'y trouverez pas nos esprits pétillants,
Nos ennuyeux plaisirs, nos spectacles brillants;
Mais des époux constants, des épouses fidèles,
Mais des fils dignes d'eux, des filles dignes d'elles,
Des hommes dont les bras savent encore agir,
Des femmes dont les fronts savent encor rougir.
Ah! bien loin de venir chercher notre licence,
C'est nous que doit chez vous appeler l'innocence.
Oui, pour d'austères mœurs s'ils sont pernicieux,
Des voyages, pour nous, les fruits sont précieux.
Nous pouvons y gagner, et n'avons rien à craindre.
D'ailleurs, nos arts sans eux pourraient enfin s'éteindre.
Puisque nous n'avons pas le charme des vertus,
Gardons au moins celui qui l'imite le plus;
Privés de la nature, ayons-en l'apparence,
Et n'allons pas au vice ajouter l'ignorance.
Mais nul à voyager n'a de plus justes droits
Que des peuples soumis à de barbares lois:
Soit ceux où des tyrans oppriment des esclaves;
Où le respect contraint languit chargé d'entraves;
Où la loi sait punir, jamais récompenser,
Pour se faire obéir, défend d'oser penser,

Tyrannise les corps, et dégrade les âmes,
Fait des esprits rampants, produit des cœurs infâmes;
Et, changeant les mortels en de vils animaux,
Les rend et malheureux et dignes de leurs maux :
Soit ceux où, détruisant un utile équilibre,
Un peuple turbulent se croit un peuple libre,
Compte son insolence au nombre de ses droits,
Brave ses magistrats, ou méconnaît ses rois;
Et, n'ayant aucun frein qui puisse le contraindre,
Parce qu'il ne craint rien, fait qu'il a tout à craindre :
Soit ceux enfin qu'on voit, à peine encor naissants,
Essayer, mais en vain, leurs ressorts impuissants,
Et dont le faible corps, pour recevoir une âme,
Des talents étrangers doit emprunter la flamme.

Tels Lycurgue et Solon, heureux législateurs,
Chez cent peuples d'abord, savants contemplateurs,
D'après les nations dès long-temps florissantes,
Dessinèrent le plan de leurs cités naissantes,
Et surent transporter dans leurs nouveaux remparts,
L'un toutes les vertus, et l'autre tous les arts.

Mais quoi! pour te prouver ce qu'on doit aux voyages,
Me faut-il donc fouiller dans la nuit des vieux âges?
Dans des temps plus voisins veux-tu voir leurs effets?

Vois tout un peuple au Nord créé par leurs bienfaits (1).
Là, d'horribles frimas toujours environnée,
Couverte de glaçons, de neige couronnée,
Et d'un deuil éternel effrayant les regards,
La nature hideuse effarouchait les arts.
Chefs-d'œuvre du ciseau, charme de la peinture,
De l'art brillant des vers agréable imposture,
Danse voluptueuse, accords mélodieux,
Vous n'osiez approcher ces climats odieux!
Loin d'eux, et les beaux-arts, et les travaux utiles:
L'esprit était inculte et les champs infertiles;
Le commerce fuyait ce séjour désolé;
Ce vil ramas d'humains languissait isolé;
Et, chassant dans les bois, ou dormant sous ses huttes,
N'avait que la dépouille et que l'instinct des brutes;
L'art même des combats n'existait pas pour eux:
Le Russe, né féroce, et non pas valeureux,
Farouche dans la paix, impuissant dans la guerre,
Ne savait ni charmer, ni subjuguer la terre;
Et les lois, l'enchaînant aux foyers paternels,
Rendaient son ignorance et ses maux éternels.

---

(1) La Russie.

Enfin Pierre paraît; il voit ce coin du monde
Dormir enseveli dans une nuit profonde:
De dix siècles de honte il prétend le venger,
Et c'est en le quittant qu'il saura le changer.
O prodige! un grand roi quitte le rang suprême;
Et, dans son noble exil, plus grand qu'en sa cour même,
Pour moissonner les arts dans cent pays divers,
Auguste voyageur, étonne l'univers;
Dans le palais des rois, sous l'humble toit du sage,
Fait de l'art de régner le noble apprentissage,
Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
Parcourt les ateliers, interroge les ports,
Et des arts, recueillis dans ses courses immenses,
Rapporte au fond du Nord les fertiles semences.
Tout change: dans ces lieux embellis à sa voix,
La nature a souri pour la première fois;
Il subjugue les champs, les ondes, les rivages,
Et ses propres sujets, mille fois plus sauvages.
Je vois creuser des ports, bâtir des arsenaux;
Les fleuves étonnés sont joints par des canaux;
Les marais sont couverts de moissons jaunissantes;
Les déserts sont peuplés de villes florissantes;
Des talents cultivés la fleur s'épanouit,
Et des vieilles erreurs l'amas s'évanouit.

Tels, dans ces mêmes lieux qu'un long hiver assiège,
D'affreux rochers de glace et de vieux monts de neige,
S'ils sentent du soleil les rayons pénétrants,
Dans les champs rajeunis vont se perdre en torrents.
Peuple heureux! le jour luit; tremblez qu'il ne s'éteigne!
Que dis-je? Ai-je oublié que Catherine règne?
Faite pour tout créer, ou pour tout embellir,
Pour tracer un plan vaste, ou bien pour le remplir,
Ce que Pierre ébaucha, Catherine l'achève;
Sous ses mains chaque jour l'édifice s'élève;
Et, pour le décorer, accourant à sa voix,
Tous les arts à l'envi se rangent sous ses lois.
Moins grand était celui qui, dans Thèbes naissante,
Entraînait les rochers par sa lyre puissante.
Vive, vive à jamais cet écrit précieux (1),
Où, pour former son fils sous ses augustes yeux,
Par l'appât de la gloire à la richesse unie,
Une grande princesse appelle un grand génie!
Et qu'on doute long-temps qui doit frapper le plus,
Ou d'une offre sublime, ou d'un noble refus!

---

(1) Lettre de l'impératrice de Russie à M. d'Alembert, pour l'inviter à se charger de l'éducation du grand-duc de Russie.

Mais, que vois-je? Un champ clos, des devises, des armes,
Des cartels sans fureur, des combats sans alarmes (1):
Je vois, je reconnais ces spectacles guerriers
Qui jadis délassaient nos braves chevaliers.
C'est ainsi qu'aux plaisirs associant la gloire,
Ils faisaient, en jouant, l'essai de la victoire;
Ainsi, leur repos même, utile à la valeur,
De l'héroïsme en eux nourrissait la chaleur.
Jeux brillants qu'a proscrits notre oisive mollesse,
Moscovites heureux, le Français vous les laisse.
Eh quoi! ce goût du beau, que vous puisiez chez nous,
Faut-il, à notre tour, l'aller trouver chez vous?
Poursuivez: secondez une illustre princesse;
Ce germe des talents, cultivez-le sans cessse;
Et, dans de nouveaux lieux cherchant des arts nouveaux,
Par leur propre lumière éclipsez vos rivaux.

Des voyages, ami, tel est sur nous l'empire:
C'est l'air du monde entier que par eux on respire.
Si tous ces grands objets ont des charmes pour toi;
Si l'ardeur de savoir t'entraîne loin de moi,

---

(2) Carrousels ordonnés par l'impératrice de Russie.

Sans doute tes adieux me coûteront des larmes;
Mais un motif bien noble adoucit mes alarmes:
Quoi que perde, dans toi, ton ami désolé,
Tu vas former ton cœur; le mien est consolé.

ÉPITRE SUR LE LUXE.

(1774.)

Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau!
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau;
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises mœurs, que font les mauvais vers?
Laissez là nos écrits, et combats nos travers:
Viens; je veux, à tes traits, les livrer tous ensemble.
Le luxe! dans lui seul, ce monstre les rassemble.
—Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
Des déclamations, de tristes lieux-communs?
—Des lieux-communs! non, non. Si je disais: «Dorante
» Fait briller à son doigt deux mille écus de rente;
» Ce commis, échappé de l'ombre des bureaux,
» Fait courir deux valets devant ses six chevaux;
» De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
» Le salon coûte autant que le palais d'un prince;
» Ce traitant, dans un jour, consume plus dix fois;
» Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.»

Voilà des lieux-communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis : «Cet homme, attendu sur la roue,
» Par un faste orgueilleux courbe tout devant lui :
» Ce qui perdit Fouquet l'absoudrait aujourd'hui ;
» Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
» Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre;
» Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
» Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps ;
» De sa vile moitié ce trafiquant infâme,
» Étale impudemment l'or qui paya sa femme. »
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non ; grâce à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zèle extrême
Donne tort au bon droit, et rend faux le vrai même.
Équitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte et ceux de Sybaris.
Sur un petit état, jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume ;
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux temps,
Des pois de Curius régaler nos traitants;
A nos jeunes marquis, si fous de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure;
A nos galants seigneurs citer le dur Caton.
Non : je serais gothique; et le morne baron,

Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils discours se pâmerait de rire.
Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens,
Qui, jusqu'au dernier rang, refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile;
Son simulacre est d'or, et ses pieds sont d'argile;
La vanité le sert; l'orgueil à ses genoux
Immole sans pitié, fils, femme, père, époux.
Squelette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure;
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'*état*, *financiers*, *auteurs économiques*.
De leurs discours subtils j'aime la profondeur;
Mais enfin, avant tout, il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les savants artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ses prestiges vains!
De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,

Quels sont-ils? la nature, et surtout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude:
Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Dis-moi: quand l'air plus pur, quand la rose nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vases brillants ne contiennent les fleurs;
Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages;
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages;
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux?
L'art se tourmente en vain: la fraise, que le verre,
Par de fausses chaleurs, couve au fond d'une serre,
A-t-elle plus de goût? Faut-il que ces pois verts,
Pour flatter ton palais, insultent aux hivers?
Ce melon, avancé par l'apprêt d'une couche,
D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche?
Heureuse pauvreté! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature et de gâter ses biens.
L'art te donne, à grands frais, d'imparfaites prémices;
Des fruits, dans leurs saisons, je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquants pour toi,
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.

Va, rassemble ces fruits que méconnaît Pomone;
Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne;
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change:
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse, en fuyant, que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
Puis, vante-nous le luxe et ses recherches vaines!
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines?
Charme-t-il nos douleurs? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chrysès chassé les maux secrets?
D'importuns tintements frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille?
Demande au vieux Créon, si sa bague, une fois,
Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts?
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir?
Prétend-il vivre? Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense
Veut-on le corriger? Le moyen n'est pas loin:
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.

Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle,
Et je veux, dès demain, le voir époux fidèle;
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous, lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets: jouissant par autrui,
Il ne voit, il n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
Font rire à ses dépens, sans ruiner personne!
Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,
Où l'on croyait encor qu'acheter est payer.
O! quels pleurs verserait un nouvel Héraclite,
Que de bon cœur rirait un nouveau Démocrite,
S'ils voyaient chaque état d'un vain faste s'enfler,
Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,

Le seigneur, aux commis disputer l'élégance,
Le duc, des traitants même affecter la dépense,
Et ceux-ci, dans un wisk hasarder, sans effroi,
Plus qu'en six mois entiers ils ne rendent au roi!

Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime:
C'est qu'au moins il nous venge et se détruit lui-même,
Et toujours son désastre est près de ses succès;
Car dans un temps fécond en monstrueux excès,
En vain vous m'étalez des sottises vulgaires :
Vite, engloutissez-moi tout le bien de vos pères;
Ou dans votre quartier, obscurément fameux,
Dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor, de cet avis sentit bien l'importance.
Déployant dans son faste une noble insolence,
Mondor se ruinait avec un goût exquis:
Boucher lui vendait cher ses élégants croquis;
Géliote chantait dans ses fêtes superbes;
Préville et Dugazon lui jouaient des proverbes;
Sa Laïs, à prix d'or lui vendant son amour,
Traitait, aux frais du sot, et la ville et la cour.
Enfin, son bilan vint, plus d'amis; sa maîtresse
D'avance avait ailleurs su placer sa tendresse;
Lui, sans pain, sans asile, et d'un fatal orgueil,
En habit jadis noir, portant le triste deuil,

Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère,
Et, pour comble de maux....... il est époux et père.
Damis vous soutiendra (qui l'eût pu soupçonner ?)
Que, pour faire fortune, il faut se ruiner.
Je le veux ; toutefois, peut-être est-il peu sage
De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéressé :
« Le roi sait qu'aux États j'ai seul tout éclipsé.
» Au dernier camp, la cour doit en être informée,
» J'ai tenu table ouverte, et j'ai traité l'armée : »
Le roi, la cour, malgré des services si beaux,
Laissent, en pleine rue, arrêter ses chevaux.
Trop heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense ;
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,
Sans prodigalité comme sans avarice !
Qui l'eût cru, que le luxe unît ce double vice ?
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux :
Il pouvait rendre heureux sa famille et lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
Un bon maître eût instruit ses enfants ; ses amis.
A sa table, à leur tour, se seraient vus admis ;

Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train;
Et, pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent, de peur de le paraître;
Pour son leste équipage, il fondit ses contrats;
Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas;
En faveur des rubis dont sa femme étincelle,
Hier, chez l'usurier, on porta sa vaisselle.
Son cocher coûte cher; en revanche, à son fils,
Il achète, au hasard, un pédant à bas prix;
Et le cruel enfin, condamne dans sa rage,
Sa fille au célibat, et sa femme au veuvage.
Eh! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié:
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié,
Et ton char fastueux promène la misère.
« En effet, me répond un gros millionnaire,
» Ce discours, que j'approuve, est bon pour un faquin
» Dont l'aisance éphémère expirera demain.
» Avoir du goût, chez lui serait une insolence;
» Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
» Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
» Que demande mon nom, qu'impose mon état. »

Quoi! ton or t'importune? O richesse imprudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente?
Ces enfants, dans leur fleur, desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?
Ton or te pèse? Ingrat! connais la bienfaisance;
Sois pour les malheureux une autre providence:
Aux mains d'un bon pasteur cours déposer le prix
Des magots qu'attendait le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux; qu'une aumône secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
Du moins, si tes bienfaits n'osent rester obscurs,
Encourage nos arts, et décore nos murs.
La peinture, à tes soins remet ce jeune élève;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève;
Ce monument gothique offense les regards......
Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres et d'arts?
Vois-tu, près de tes parcs, sous ton château superbe,
Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe?
Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfants,
De ton domaine ingrat abandonner les champs?
Sois homme: par tes dons, retiens ce peuple utile,
Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile;
Et que ses humbles toits, réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

INSCRIPTION

Mise au bas de la Statue de Louis XV, sur la place de Reims (1765.)

De l'amour des Français éternel monument,
Instruisez à jamais la terre,
Que Louis en ces murs jura d'être leur père,
Et fut fidèle à son serment.

ÉPITRE

SUR LES VERS DE SOCIÉTÉ.

(1768.)

J'ai promis des vers à Constance ;
Pour moi son ordre est une loi :
Qu'un regard soit ma récompense !
Il est vrai qu'avec répugnance

J'ai d'abord reçu cet emploi:
Je hais le triste personnage
De ces insipides rimeurs,
Qui, dans leur importun ramage,
S'en vont bégayant des fadeurs;
Qui ne passent pas votre fête
Sans qu'une chanson toute prête
Vous compare à votre patron;
Ne permettent point qu'une femme
Mette au jour un petit poupon,
Sans accoucher après Madame
D'un petit poëme avorton;
N'apprennent point un mariage,
Que leurs poétiques cerveaux,
D'un insipide verbiage
Affligeant les époux nouveaux,
Ne répandent dans le ménage
Moins de roses que de pavots;
Pour une blonde, une brunette,
Ont en poche une chansonnette;
Enfin, qui, méritant le nom
De poëte de la famille,
Chantent et la mère et la fille,
Et jusqu'au chien de la maison.

D'ailleurs, pour offrir son hommage,
Surtout pour plaire à la beauté,
Parlons avec sincérité,
Les vers sont d'un bien faible usage!
Les poëtes les plus vantés
Rarement ont eu l'avantage
De plaire aux yeux qu'ils ont chantés.
Leur Muse, aimable enchanteresse,
En donnant l'immortalité,
Peut chatouiller la vanité,
Mais n'excite point la tendresse:
Le myrte heureux de la déesse
Qui préside à la volupté,
Rarement s'élève à côté
Des lauriers brillants du Permesse.
Le Dieu des vers, je le confesse,
Du Dieu d'amour est peu fêté;
Et je plains fort, je vous assure,
Ces amoureux toujours rimants,
Qui doublement à la torture,
Et comme auteurs, et comme amants,
Pour mieux attendrir leur Climène,
Vont présenter à l'inhumaine,
Avec l'hommage de leur cœur,

Quelque poétique fadeur,
Quelqu'innocente chansonnette
Qu'elle parcourt à sa toilette,
Et qu'elle oublie avec l'auteur,
Pour quelqu'amant moins bon rimeur,
Mais des charmes de la coquette
Bien plus solide adorateur.

Constance, je pense de même;
On peut très-bien, en vérité,
Dire sans rimer: « Je vous aime. »
Un mot seul vaut un long poëme,
Quand c'est le cœur qui l'a dicté.
D'un amant la brûlante ivresse,
Sa douce sensibilité,
Sa touchante timidité
Près de l'objet qui l'intéresse,
Ses yeux, au gré de sa maîtresse,
Tantôt rayonnants de gaîté,
Tantôt éteints par la tristesse:
Voilà les preuves de tendresse
Dont est jalouse la beauté.

Je sais que l'amant de Glycère,
Que nos Lafares, nos Chaulieux,
Ont chanté l'Amour et sa mère;

Mais ils chantaient l'Amour heureux.
L'art des vers fut toujours chez eux
Accompagné de l'art de plaire:
Quand ils célébraient leur bergère,
Ils la célébraient sous ses yeux,
Et, de leurs écrits amoureux,
Chaque ligne, je le parie,
Était précédée ou suivie
De ces baisers voluptueux
Dont leur Corinne ou leur Sylvie
Payait leurs chansons et leurs feux.
  Pour moi, sans être aimé comme eux,
Cependant, pour plaire à Constance,
Je vais chanter loin de ses yeux.
Mais que de talents précieux,
Accusant déjà mon silence,
Demandent des vers dignes d'eux!
Et ses propos ingénieux
Dont le sel piquant nous réveille,
Et les accents mélodieux
Dont sa voix flatte notre oreille,
Et la finesse de ses yeux,
Et le sourire gracieux
Qui naît sur sa bouche vermeille;

Tout vient me charmer à-la-fois.
J'hésite, embarrassé du choix;
Et, semblable à la jeune abeille,
Qui, quand Flore ouvre sa corbeille,
Indécise entre les couleurs
Et les parfums de mille fleurs,
Ne sait où reposer son aile,
Charmé de mille attraits divers,
J'oublie et la rime et les vers,
Et ne sais m'occuper que d'elle.

Pour y rêver, plus d'une fois
Dans les jardins et dans les bois
Errant avant l'aube nouvelle,
Je dis: « Que n'est-elle en ces lieux!
» Sur ces gazons voluptueux
» Je reposerais auprès d'elle;
» Ma main, de la fleur la plus belle
» Parfumerait ses beaux cheveux;
» Plein d'un transport délicieux,
» Je la conduirais sous les ombres
» De ces bosquets mystérieux;
» Car, à côté de deux beaux yeux,
» On sait que les lieux les plus sombres
» Sont ceux où l'on se plaît le mieux. »

Vains regrets! désir inutile!
Constance, ornement de la ville,
De ce champêtre et simple asile
Dédaigne la rusticité.
Allons, le sort en est jeté,
Allons près de l'enchanteresse
Admirer encor sa beauté,
Et me plaindre de sa sagesse.

A MADAME DE***,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

(1768.)

La Fortune est voilée, ainsi que la Justice :
L'une éparpille l'or au gré de son caprice,
L'autre, soulevant son bandeau,
Parfois jette un coup-d'œil propice
Sur le rang, le crédit, ou de l'or en rouleau.
Or, admirez l'effet de votre bonne étoile!
Pour vous restituer un légitime bien,
Sur ses yeux, cette fois, Thémis laisse son voile,
Et l'aveugle Fortune a déchiré le sien.

A M. TURGOT. (1769.)

Rien de nouveau dans cette ville immense.
Vous avez vu l'effervescence
Qu'a produite en ces lieux le monarque Danois;
Jamais Paris, jamais la France
D'hommages plus flatteurs n'ont honoré leurs rois :
Du Parlement l'auguste compagnie,
De l'Opéra le théâtre enchanté,
La Sorbonne, la Comédie,
Les Cicérons de l'Université,
Les beaux-esprits de notre Académie,
En soi-disant latin, en français brillanté,
En prose, en vers, à l'envi l'ont fêté;
Chaque jour voyait naître une scène nouvelle,
Et jamais, je vous jure, une faveur si belle
N'a signalé nos chers badauds,
Depuis l'époque immortelle
Du triomphe des Ramponneaux.
Nos conversations étaient cent fois plus vives :
A quel théâtre ira-t-il aujourd'hui?
Où soupe-t-il? quels seront les convives?
Quel bal nouveau prépare-t-on pour lui?

De son esprit qu'est-ce que l'on raconte ?
Quelle femme lui plaît, quel jeu le divertit ?
Faut-il l'appeller sire, ou bien le nommer comte ?
Jamais on n'a tout dit.
Bien sensible à tout notre bruit,
Ce monarque a daigné sourire à nos caprices,
A nos douces vertus, à nos aimables vices;
N'a sifflé qu'*in petto* nos petits grands-seigneurs;
A bien vanté les rois de nos coulisses,
Et les minois de nos actrices,
Et les jarrets de nos danseurs.
Quoique jeune et monarque, il réfléchit et pense :
On l'a surpris plus d'une fois,
Observant en silence
Ce peuple amoureux de ses rois,
Plein de vivacité comme de patience,
Assez bien gouverné par de mauvaises lois,
Sur ses malheurs rempli d'indifférence,
S'extasiant sur des chansons,
Périssant de misère au milieu des moissons,
Faisant d'excellent vin dont l'étranger s'enivre,
Et qui vivrait heureux, s'il avait de quoi vivre.
Enfin ce prince a fui de ce Paris charmant,
En convenant, pour l'honneur de la France,

Qu'on ne pouvait assurément
Se ruiner plus galamment,
Ni s'ennuyer avec plus de décence.
Mais, hélas! depuis son absence,
Les esprits et les cœurs qu'il avait occupés
Retombent dans l'indifférence;
Les bals, les opéras, les fêtes, les soupés,
L'importance des étiquettes,
L'exacte rigueur des toilettes;
Tout commence à dégénérer,
Et son départ laisse enfin respirer
Nos cuisiniers et nos poëtes.

A MADEMOISELLE DE B***.

(1769.)

Toi, dont j'ai vu couler les premiers pleurs,
Et naître le premier sourire,
Je vais sur ton berceau répandre quelques fleurs.
Pour prix du zèle qui m'inspire,
Que dans ces vers un jour papa t'apprenne à lire,
Et c'est trop m'en récompenser.
Je sais qu'en un âge aussi tendre,
Tu ne peux encor les comprendre;
Mais moi, j'ai du plaisir à te les adresser :
Même avant de sentir, tu sais intéresser.
Mes vers au moins n'ont rien dont je rougisse.
Que d'autres, célébrant des mortels corrompus,
Encensent, dans de vieux Crésus,
La décrépitude du vice ;
Je célèbre dans toi l'enfance des vertus.
L'enfance est si touchante ! Eh ! quelle âme si dure
N'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt ?
Tous les êtres naissants ont un charme secret :
Telle est la loi de la nature.

Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
M'intéressent bien moins que ces jeunes boutons
Dont je vois poindre la verdure,
Ou que les tendres rejetons
Qui doivent du bocage être un jour la parure.
Le doux éclat de ce soleil naissant
Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumière,
Qu'au plus haut point de sa carrière
Verse son char éblouissant.

L'été, si fier de ses richesses,
L'automne, qui nous fait de si riches présents,
Me plaisent moins que le printemps
Qui ne nous fait que des promesses.

Ciel! retranche aux jours nébuleux
De la lente vieillesse,
Abrège les jours orageux
De l'impétueuse jeunesse;
Mais prolonge les jours heureux
Et des ris innocents et des folâtres jeux!
Le vrai plaisir semble fait pour cet âge:
L'épanouissement d'un cœur encòr nouveau,
Du sentiment le doux apprentissage,

L'univers par degrés déployant son tableau,
Ce sang si pur qui coule dans les veines,
Des plaisirs vifs et de légères peines,
L'esprit sans préjugés, le cœur sans passions,
De l'avenir l'heureuse insouciance,
Pour tout palais, des châteaux de cartons,
Et pour richesses, des bonbons :
Voilà le destin de l'enfance.
Ah ! la saison de l'innocence
Est la plus belle des saisons.

VERS

A M. TURGOT,

Sur ce qu'on reprochait à l'Auteur, qui travaillait à la Traduction des *Géorgiques*, de n'avoir pas encore traduit le 4e. livre, sur les Abeilles.

(1774.)

Oui, je les chanterai, ces aimables abeilles;
Mais je veux voir notre horizon
Semé par le printemps de couleurs plus vermeilles,
Et les chanter dans leur saison.
L'hiver m'a rendu triste et paresseux comme elles:
Ma Muse, ainsi que ces filles du ciel,
A besoin des beaux jours pour déployer ses ailes,
Pour recueillir ses fleurs, et composer son miel.

VERS

A Mme. LA COMTESSE DE B**.,

SUR SON JARDIN D'A**.

(1774.)

J'ai parcouru ce jardin enchanté,
Modeste en sa richesse, et simple en sa beauté.
Qu'on vante ces jardins tristement magnifiques,
Où l'art, de ses mains symétriques,
Mutile avec le fer les tendres arbrisseaux,
Où des berceaux pareils répondent aux berceaux,
Où le sable jaunit les terres nivelées,
Où l'ennuyeux cordeau dirigea les allées,
Où l'œil devine tout, et prompt à tout saisir,
D'un seul regard dévore son plaisir !
Oh ! que j'aime bien mieux l'énergique franchise
Et la variété de ces libres jardins,
Où le dédale des chemins
M'égare doucement de surprise en surprise;
Ces bouquets d'arbres verts négligemment épars,

Et cet heureux désordre, et ces savants hasards!
En contemplant cette heureuse imposture,
Ces naïves beautés, dont Plutus est jaloux,
J'ai dit de vos jardins ce que l'on dit de vous :
C'est l'art conduit par la nature.
Cet asile délicieux,
Peuplé de bois, tapissé de prairies,
Inspire, dites-vous, de doctes rêveries :
Mais celle qui l'habite inspire beaucoup mieux;
Et, malgré les attraits de ces simples retraites,
Ce n'est pas la beauté des lieux
Qui fait rêver dans les lieux où vous êtes.

VERS

Adressés à Mme. LEBRUN, dans un moment où l'Auteur sentait sa vue affaiblie.

(1784.)

Quand de Milton, au bout de sa carrière,
Les yeux furent privés de la douce lumière,
Il s'écriait : « O regrets superflus !
» C'en est donc fait ? je ne les verrai plus,
» Ce beau soleil, ces fleurs, cette verdure !
» Et pour moi la nature est voilée à jamais ! »
Moi, je dis : « De Lebrun je ne vois plus les traits,
» Ces traits que pour modèle eût choisis la peinture !
» De sa touche élégante et pure
» Je ne puis plus admirer les secrets :
» Adorable Lebrun ! ce sont là mes regrets,
» Et c'est encor regretter la nature. »

ODE

A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donne des sceptres ou des fers ;
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses,
Des biens trop souvent dangereux.
A tous ces grands, le cœur du sage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux !

Bienfaisance, ô vertu sacrée !
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Éleva les premiers autels.
Dans ce soleil, dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révérait :
Dans tous ces globes de lumière

Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adorait.
De ce Dieu, dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable et touchante
M'annonce la divinité.
S'il ne se montrait à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu;
A ces traits je pourrais connaître
L'arbitre du monde et mon maître :
Je chercherais encore un Dieu.
La nature, prudente et sage,
Unit tous les hommes entr'eux;
Ta main, confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds :
C'est toi, dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs même de nos jours;
C'est toi, dont la vertu féconde
Réunit l'un et l'autre monde
Par un commerce de secours.
Des fortunes, à ta présence,
Disparaît l'inégalité;

Par toi, les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté;
Sans toi, la puissance suprême,
Et la pourpre et le diadème
Brillent d'un éclat odieux;
Sans toi, sur ce globe où nous sommes,
Les rois sont les tyrans des hommes:
Ils sont par toi rivaux des dieux.

A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes sages lois,
Sur nos respects et nos hommages,
Tu donnes d'invincibles droits;
C'est toi, divine Bienfaisance,
Qui règles la juste puissance
Que le ciel remit dans ses mains;
Il sait qu'un pouvoir légitime
Est le privilége sublime
D'être bienfaiteur des humains.

Que pour des âmes généreuses,
Un droit si noble est précieux!
O vous! familles malheureuses,
Que la honte cache à nos yeux,
Mortels, mes semblables, mes frères,
Dans quels asiles solitaires

Allez-vous cacher vos douleurs?
Heureux qui finit vos alarmes !
La gloire d'essuyer vos larmes
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

Ah ! malgré vous, mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit:
J'y vole ; la pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit ;
Je perce ces tristes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres.....
O grands ! brillez dans vos palais;
Asservissez la terre entière :
Sur le pauvre, dans sa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.

Viens, je t'offre un bras secourable;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable....
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux !
Tu crois voir un dieu tutélaire !
Non ; je suis homme : à leur misère
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon âme altière,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fière,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ses dons ont soumis;
Dont les bienfaits sont des entraves;
Qui veut acheter des esclaves,
Et non s'attacher des amis !

Vous, dont l'insolente richesse,
Humiliant les malheureux,
Offense, en l'aidant, leur détresse,
Sachez l'art d'être généreux :
L'homme s'élève quand il donne;
L'orgueil ménagé lui pardonne
Des avantages qu'il n'a pas;
Mais souvent, de la Bienfaisance
Méconnaissant la jouissance,
Les bienfaiteurs sont des ingrats.

Par une morgue extravagante,
Aux bienfaits n'ôtons point leur prix;
De la Bienfaisance arrogante
Les dons blessent les cœurs flétris :

Par les eaux du torrent sauvage,
Qui porte en courant le ravage,
Le sillon n'est point fécondé :
Et par la pluie impétueuse,
De la semence infructueuse
Le germe périt, inondé.

Mais lorsque la douce rosée
Abreuve et les fruits et les fleurs,
La campagne fertilisée
Reprend la vie et les couleurs :
Ainsi, dans l'âme libre et fière,
Jamais de la grandeur altière
Les bienfaits n'ont fructifié :
L'orgueil révolté les repousse ;
Mais que la Bienfaisance est douce
Quand elle vient de l'amitié !

Oui ; toujours de la Bienfaisance
Le prix dépend du bienfaiteur,
Et la juste Reconnaissance
Avant les dons juge le cœur.
Tout est sacré dans la misère ;
Souvent son offrande légère,
Des plus doux nœuds nous enchaîna :
L'orgueil lui-même lui pardonne,

Et la valeur de ce qu'on donne
Se mesure sur ce qu'on a.
J'admire cet arbre robuste,
Fertile en fruits délicieux ;
Mais tout-à-coup d'un maigre arbuste
L'indigence attire mes yeux ;
En vain, à travers son feuillage,
Une haie inculte et sauvage
N'offre qu'une aride moisson ;
J'aime sa grâce pastorale,
Et sa pauvreté libérale,
Et l'humble tribut d'un buisson.
Hélas ! la superbe opulence
Est économe de bienfaits ;
Et sans peine la Bienfaisance
Compte les heureux qu'elle a faits.
J'ai vu le temps où ma fortune,
Bravant la misère importune,
Pouvait soulager le malheur ;
Elle a fui : mais mon sort funeste
Trouve, dans le peu qui me reste,
De quoi soulager la douleur.
Oui ; je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux ;

Oui, le blasphème est dans sa bouche,
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence
Il aime à me faire trembler;
Et, lorsqu'il soutient ma faiblesse,
Son orgueil veut que je connaisse
Que son bras pouvait m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants,
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs;
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser;
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre,
Ils menacent de l'embraser.

VERS

POUR DEUX JEUNES PERSONNES D'AMIENS.

Si Cloris est charmante, Iris n'est pas moins belle.
Entre ces deux objets, mon cœur reste flottant.
Ne m'en offrez qu'un seul, je vais être fidèle :
Offrez-les moi tous deux, je vais être inconstant.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. LE COMTE DE BUFFON.

La nature, pour lui prodiguant sa richesse,
Dans son génie et dans ses traits
A mis la force et la noblesse :
En la peignant, il paya ses bienfaits.

IMITATION DE SAPHO (1).

Heureux celui qui près de toi soupire ;
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire !
Il est égal aux dieux.

De veine en veine, une subtile flamme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois ;
Et, dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus ; un voile est sur ma vue ;
Je rêve, et tombe en de douces langueurs ;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

(1) Ces vers furent composés à la sollicitation de M. l'abbé Barthelemy, qui pria l'Auteur de suivre, dans cette traduction, la mesure des vers saphiques.

LE RUISSEAU DE LA MALMAISON,

VERS POUR LA FÊTE DE Mme. D**.

(C'est le Dieu du Ruisseau qui parle.)

Parmi les jeux que pour vous on apprête,
Permettez, belle Églé, que le Dieu du Ruisseau,
Qui, charmé de baigner votre heureuse retraite,
Vous voit rêver souvent au doux bruit de son eau,
Vienne s'unir à cette aimable fête.
C'est à vous que je dois le destin le plus beau :
Mes ondes, avant vous, faibles, déshonorées,
Sur un limon fangeux se traînaient ignorées ;
C'est vous de qui les soins, par des trésors nouveaux,
Ont augmenté les trésors de ma source ;
C'est vous qui, dans leur course,
Sans les gêner, avez guidé mes eaux.
Vous, de Marly (1) Naïades orgueilleuses,

(1) La Malmaison est près de Marly.

Qu'au haut des monts vos eaux ambitieuses
S'élèvent avec peine, et fassent gémir l'air
Du bruit affreux de leurs chaînes de fer ;
Moi, dans ma course vagabonde,
A son penchant j'abandonne mon onde.
Que, dans de pompeuses prisons,
Le marbre des bassins tienne vos eaux captives ;
Entre des fleurs et des gazons
Je laisse errer mes ondes fugitives.
Allez baigner des rois le séjour enchanté ;
Moi, j'arrose les lieux où se plaît la beauté.
Là, prenant tour-à-tour vingt formes différentes,
Mes flots se font un jeu d'exprimer dans leur cours
De la charmante Églé les qualités brillantes,
Et savent toujours plaire en l'imitant toujours.
La pureté de ces eaux transparentes,
D'un cœur plus pur encor peint la naïveté ;
Le jet brillant de ces eaux bondissantes,
De son esprit peint la vivacité.
Voit-on mes flots, au gré de la nature,
Suivre négligemment leur cours ?
C'est l'image de ses discours,
Qui nous plaisent sans imposture.
J'aime à répéter dans mes eaux

L'azur des cieux, les fleurs de mon rivage,
Et la verdure des berceaux;
Mais j'aime cent fois mieux réfléchir son image.

RÉPONSE IMPROMPTU

A CETTE QUESTION :

QUE FAUT-IL POUR ÊTRE HEUREUX ?

Pour être heureux, que faut-il? De la vie
Faire deux parts : une moitié
Est pour l'amour, l'autre pour l'amitié;
Et toutes deux, je les donne à Sylvie.

CROMWEL A CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE,

EN LUI ENVOYANT SON PORTRAIT (1).

Astre brillant du Nord, intrépide amazone,
L'exemple de ton sexe et la gloire du trône!
Tu vois comme ce casque, au déclin de mes ans,
D'un front déjà ridé couvre les cheveux blancs.
A travers cent périls, dans des routes sans trace,
Les destins triomphants ont conduit mon audace.
Un peuple entier remit ses droits entre mes mains.
Jaloux d'exécuter ses ordres souverains,
C'est pour lui que j'ai pris, que je garde les armes;
Mais rassure ton cœur: l'auteur de tant d'alarmes,
Cromwel, dans ce tableau, se soumet à tes lois:
Ce front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

---

(1) Ces vers sont traduits des vers latins de Milton.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. LE COMTE DE TRESSAN.

Savant illustre, intrépide guerrier,
Poëte aimable, et galant romancier,
Le compas de Newton occupa sa jeunesse;
Les chants des troubadours bercèrent sa vieillesse;
De nos preux chevaliers il conta les tournois,
Imita leur vaillance, et chanta leurs exploits.

VERS

SUR PIE VI.

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à-la-fois, par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône, et l'autel.

VERS A Mme. ROUX,

Qui avait envoyé à l'Auteur une couronne de myrte et de laurier.

La Nature en riant t'a cédé son empire.
Jadis, écoutant trop un indiscret délire,
Je voulus du peuple des fleurs
Exprimer les beautés, les formes, les couleurs;
Mais, comparée à tes doigts enchanteurs,
Hélas! que peut ma faible lyre?
Ta main créa: je n'ai fait que décrire.
Dans ton ingénieux travail,
A tes aimables fleurs, que manque-t-il encore?
Du plus éblouissant émail
Leur riche vêtement à ton gré se décore;
Je pense voir sur leurs habits
La brillante rosée épancher ses rubis;
Je crois voir du zéphyr l'haleine caressante
Balancer dans tes mains leur tige obéissante;
Et sur leurs frais boutons d'azur, de pourpre et d'or,
L'abeille, de son miel recueillir le trésor.
Je cherche, en les voyant, à quelle chevelure

Doit s'enlacer leur riante parure.
Non : jamais de Zeuxis le pinceau si vanté
N'unit tant d'artifice à tant de vérité.
J'ai vu ces arsenaux, où l'airain qui bouillonne
Représente à nos yeux, ombragés de lauriers,
Les poëtes et les guerriers ;
J'ai vu ces ateliers où la guerre façonne
De nos héros les glaives destructeurs.
Sans m'effrayer, ton art m'étonne,
Et je préfère aux forges de Bellone,
Où Mars, assis sur le bronze qui tonne,
Court arroser la terre et de sang et de pleurs,
Ce paisible atelier, brillant de cent couleurs,
Qui, pour moi, pour mon Antigone,
Enfante des lauriers, des myrtes et des fleurs.
Que ces festons charmants ont le droit de me plaire !
Mais, en dépit de ma témérité;
Je le sens trop, je n'ai point mérité
Un prix si doux, un si brillant salaire.
Alcibiade seul, dans Athène autrefois,
Beau, jeune, brave, et servant à-la-fois
La Minerve des arts, la Minerve guerrière,
Pour prix de ses talents et de ses grands exploits,
Eut le droit d'obtenir une fleur de Glycère.

Charmante Églé! les fleurs ne t'abandonnent pas;
De leurs fraîches couleurs ta bouche se décore;
Je les vois naître sous tes pas;
Je les vois s'animer sous tes doigts délicats;
Ton haleine est celle de Flore;
De la blancheur du lis, ton teint nous éblouit;
Comme une fleur s'épanouit,
Je vois ton doux sourire éclore;
Tu dis un mot: c'est une fleur encore;
Et partout sur tes pas le printemps nous sourit.
Quand l'Éternel, d'un mot créa nos paysages,
Il s'admira lui-même en ses ouvrages;
Toi, dont la main les reproduit pour nous,
Ton cœur doit jouir davantage.
Créer le monde est beau, l'imiter est plus doux.
Tu montres à-la-fois le modèle et l'image;
Et moi, portant à tes genoux
Mon tendre et légitime hommage,
Je dis : « Comment cette jeune beauté,
» Dont l'aimable simplicité
» Comme la fleur des champs est ingénue et pure,
» A-t-elle su, trompant le toucher, le regard,
» Mettre à côté de la nature
» Le doux mensonge de son art?

» Cet aimable prestige est sa seule imposture.
» Jadis des fleurs je chéris la culture;
» De leur agréable parure,
» Je bordais mes ruisseaux, je parais mes bosquets;
» Au souffle des vents indiscrets,
» Sous l'abri transparent d'un verre,
» Je les cachais dans le fond d'une serre;
» Mais les vents, la critique, ont flétri mes Jardins,
» Et je donnerais mon parterre
» Pour la moindre des fleurs qui tombent de tes mains.»

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. CARRON,

PRÊTRE FRANÇAIS (1).

Des Français exilés seconde Providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs;

---

(1) *Extrait du poëme de* LA PITIÉ (ch. II.).

Salut, ô Sommerstow, abri cher à la France!
Là, le malheur encor bénit la Providence;
Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros;
Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice!
A la voix de Carron le luxe s'attendrit;
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit;
Par lui, pour l'indigent la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence;
Et, parmi les bannis, ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.

On sait que cet estimable ecclésiastique, forcé de s'éloigner du théâtre de la persécution, se réfugia en Angleterre; mais on ignore peut-être que M. Carron avait à peine mis le pied sur cette terre étrangère,

Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs;

---

qu'il s'occupa de réunir autour de lui les enfants des émigrés et des catholiques résidants en Angleterre. Cet établissement ne fut que le premier essai de la philanthropie chrétienne de ce pieux fondateur. Bientôt il s'éleva, par ses soins, un asile pour les pauvres de l'un et l'autre sexe, des hospices pour les malades et les infirmes. On demandera sans doute comment un pauvre prêtre, exilé de sa patrie, sans autre moyen que son zèle, sans autre ressource que la charité, à su procurer à l'enfance, à l'indigence, au malheur, tant de secours, de si utiles consolations. C'est dans les derniers sacrifices que purent faire encore les émigrés, c'est dans l'humanité des Anglais, que cet autre Vincent de Paule a trouvé les encouragements qui l'ont mis à portée de créer ces prodiges de bienfaisance qui ont étonné tous les voyageurs, et confondu les observateurs les plus incrédules.

Lorsque le sénatus-consulte, qui ouvrit les portes de la patrie à tant de Français que la terreur en avait éloignés, fut connu à Londres, on voulut engager le respectable Carron à retourner dans son diocèse, où il avait laissé des monuments de son active sollicitude. « Non, je n'abandonnerai pas, dit-il, ce que la Pro-

Et, quand sa main ne peut secourir l'indigence,

» vidence m'a aidé à former, ce que la confiance me
» met en état de soutenir : cette jeunesse a besoin de
» mes soins ; ces malheureux n'espèrent qu'en ma sur-
» veillance. » Ainsi, ce héros de la charité chrétienne
se sépare d'une patrie qu'il regrette, pour se consacrer
entièrement aux bonnes-œuvres qu'il chérit. On ne
peut douter de ses sentiments français, lorsqu'on lit,
dans ses *Pensées chrétiennes*, ces paroles touchantes :
« O france ! ô ma patrie ! toi qui m'as tant fait pleurer ;
» toi qui, durant un long exil enduré pour la foi, n'es
» pas un seul jour, un seul instant, sortie de mon
» cœur et de ma mémoire ; lieux sacrés où reposent
» les cendres de mes pères, de mes proches, de mes
» amis ; doux sol de ma naissance, où je n'ai vu, où
» je n'ai compté et ne compterai jamais que des frères,
» des seconds moi-même ; ô patrie ! que je suis loin de
» vouloir aigrir des plaies qui saignent encore ! Dispa-
» raissent à jamais la discorde, le ressentiment, la noire
» et cruelle vengeance, toutes les passions haineuses,
» les plus cruels ennemis de l'homme et de son bon-
» heur ! » Après cette profession du plus vrai patriotisme,
on doit juger ce qu'il en coûte à M. Carron pour satis-
faire à ce qu'il se devait à lui-même, à ce que des éta-
blissements, qui pouvaient périr sans lui, semblaient

Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

---

exiger de son intarissable charité. M. Carron a publié plusieurs ouvrages où l'on remarque cette onction qui semble caractériser toutes les actions de sa vie. Ses *Pensées chrétiennes*, pour tous les jours de l'année, contiennent tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant. On y trouve partout le ton pathétique de Fénélon, réuni à la sublime doctrine des Pères de l'église. Cet ouvrage, qui a eu un grand succès hors de France, a ensuite été réimprimé à Paris avec le même succès.

A M. DE BOUFFLERS.

Honneur des chevaliers, la fleur des troubadours,
Ornement du beau monde, et délices des cours!
Tu veux donc, dans le sein de ton champêtre asile,
Vivre oublié? La chose est difficile
Pour toi que le bon goût recherchera toujours.
En vain, dans un réduit agreste,
Le campagnard mondain, le poëte modeste,
L'aimable paresseux veut être enseveli:
Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le Fleuve d'Oubli.

Ces vers pleins de délicatesse,
Où ta Muse présente au lecteur enchanté,
La grâce et la raison, l'esprit et la bonté,
La bonhommie et la finesse,
L'élégance avec la justesse,
La profondeur et la légèreté;
Souvent, avec un art extrême,
Prête au bon sens l'accent de la gaîté,
Et se calomnie elle même
Par un air de frivolité:
Ces titres heureux de ta gloire

Seront toujours présents à la mémoire.
Digne à-la-fois des palais et des champs,
Ton Aline toujours aura ces traits charmants
Qu'elle reçut de ta Muse facile,
Lorsque ton pinceau séducteur,
Toujours brillant, toujours fertile,
Gai comme ton esprit, et pur comme ton cœur,
Entre le dais et la coudrette,
Entre le sceptre et la houlette,
Nous peint cet objet enchanteur,
Moitié princesse et moitié bergerette.
Malgré toi tout Paris répètera tes chants;
Et toujours tu joindras, dans ton aimable style,
A la simplicité des champs,
Toutes les grâces de la ville.
Puis, quand il serait vrai que tes modestes vœux
Pussent s'accommoder de ces rustiques lieux,
Pourrais-tu bien, au fond d'une campagne,
Contre les vœux des Grâces, des Amours,
Enterrer l'aimable compagne
A qui nous devons tes beaux jours?
Si tu n'avais de ton doux hyménée
Reçu pour dot qu'un immense trésor,
Je te dirais: « Va dans la solitude

» Cacher tes jours, et ta femme et ton or,
» Et d'un triste richard l'avare inquiétude. »
Mais l'esprit, la beauté, sont faits pour le grand jour;
La ville est leur empire, et le monde leur cour :
Le sage créateur du monde
Ensevelit les métaux corrupteurs
Au sein d'une mine profonde;
Il cache l'or, et nous montre les fleurs.
Si toutefois, dans ton humeur austère,
Las du monde et de ses travers,
Tu veux, dans le fond des déserts,
Cacher ton loisir solitaire;
Avec tes goûts nouveaux permets-nous de traiter :
Prenons un temps pour nous quitter;
Attends que tu cesses de plaire,
Et tes vers de nous enchanter.
Alors, puisqu'il le faut, sois agricole, range
Tes fruits nouveaux dans tes celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbes dans ta grange,
Dans tes caveaux tes choux rouges ou verts.
Mais que m'importe ta vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers,
Et quelquefois de ta louange ?

Plus d'un contrefacteur du vin le plus parfait,
Des pressoirs de Pomard et des cuves du Rhône,
Des crus de Jurançon, de Tavel et de Beaune,
Sait assez bien imiter le fumet;
Même d'un faux Aï la mousse mensongère,
En pétillant dans la fougère,
Trompe souvent plus d'un gourmet:
Mais tes écrits ont un bouquet
Que nul art ne peut contrefaire.

VERS

A une jeune Personne qui avait quêté le matin à l'Église, et qui dansait le soir à un Bal d'ami.

Pour l'indigent quand vous allez en quête,
Vous obtenez pour lui d'abondantes faveurs;
Quand vous dansez dans une aimable fête,
Sans les quêter, vous gagnez tous les cœurs.

A Mme. LA COMTESSE POTOCKA, NÉE MICHELSKA.

Eh bien! puisque l'impatience
De revoir vos climats chéris,
Ainsi qu'à l'amitié vous ravit à la France;
Partez : les nobles Potockis,
Dans l'aimable François, digne sang de ses pères,
Comme les mœurs héréditaires
De tous ces vieux héros au champ d'honneur instruits,
De vos sages leçons reconnaîtront les fruits,
Et dans le modèle des fils
Verront l'ouvrage heureux du modèle des mères.
Pour nous, qui des vertus connaissons tout le prix,
(J'en jure ici par la reconnaissance),
L'Imagination, dont j'ai peint la puissance,
Saura bien vous atteindre aux plus lointains climats.
Pour nous rendre votre présence,
Elle va voler sur vos pas;
L'amitié franchit tout; le temps ni la distance
Des objets de ses vœux ne la sépare pas,
Et le doux souvenir ne connaît point l'absence.

A LA MÊME,

QUI AVAIT FAIT PRÉSENT D'UN COLLIER

A Mme. DELILLE.

De Cypris gardez la ceinture,
Moi, je conserverai cet aimable ornement:
Ce beau collier, donné si noblement,
Sera pour moi, mon respect vous le jure,
L'emblème de l'attachement;
Pour moi son prix aurait été moins grand,
S'il n'eût été qu'une parure.

A Mme. LEBRUN.

Honneur à vos brillants pinceaux!
Charmante rivale d'Apelles,
Tous vos portraits sont des tableaux;
Et tous vos tableaux des modèles.

VERS

POUR LE JARDIN DE Mme. D'HOUDETOT.

O combien j'aime mieux vos riants paysages
Que ces parcs, de Plutus dispendieux ouvrages,
Où venaient à grand bruit se cacher autrefois,
Et les ennuis des grands, et les chagrins des rois!
Je trouve l'innocence et le bonheur champêtre,
Dans ces lieux que vos mains ont pris soin d'embellir.
L'oiseau, de vous charmer semble s'enorgueillir,
Les roses s'empressent d'y naître,
Et le chêne veut y vieillir.
J'aime de vos gazons les nappes verdoyantes;
Vos élégants bosquets, vos bois majestueux,
Tout plaît à mes regards: vos routes ondoyantes
Ne me tourmentent point de replis tortueux,
Et l'on y peut marcher, y rêver deux à deux.
A ces beaux lieux, que le bon goût décore,
Plus d'un doux monument vient ajouter encore:
De tous ceux qui vous furent chers,
Dont vous aimiez l'éloquence ou les vers,
Sous les abris sacrés de ces feuillages sombres,

On croit voir revenir et voltiger les ombres.
Votre art veut émouvoir, et non pas éblouir;
Pour vous, aimer c'est vivre, et rêver c'est jouir:
La douleur rêveuse a son charme.
Dès qu'on arrive à ce jardin charmant,
Le cœur est sûr d'un sentiment,
Et l'œil se promet une larme.
Tout ici se conforme à vos tendres douleurs;
Pour vous, le noir cyprès rembrunit ses couleurs,
L'onde plaintive attriste son murmure,
Un jour mélancolique éclaire l'ombre obscure,
Et le saule incliné joint son deuil à vos pleurs.
Eh! qui peut près de vous demeurer impassible?
Quels barbares échos peuvent rester muets?
Les doux ressouvenirs habitent vos bosquets;
La tristesse chérit leur silence paisible;
Et, pour exprimer vos regrets,
La pierre même apprend à devenir sensible.

VERS

SUR LE PORTRAIT DE Mlle. LA FOLLOTE.

La douce rêverie et la vivacité,
La gaîté jointe à la décence,
La finesse avec l'innocence,
Et la pudeur avec la volupté;
Voilà quel heureux assemblage
A dû composer votre image.
D'où vient qu'avec plaisir l'œil saisit chaque trait
De cette peinture fidèle?
C'est qu'on trouve dans le portrait
Ce qu'on chérit dans le modèle.
Que dis-je? Le pinceau ne parle ici qu'aux yeux:
Où sont ces chants délicieux,
Ces harmonieuses merveilles
Qui ravissent le cœur et flattent les oreilles?
J'écoute, et n'entends point les accents enchanteurs
De cette voix si légère et si tendre.
Heureusement pour la paix de nos cœurs,
L'art de Zeuxis ne peut les rendre.
Son image sur nous aurait trop de pouvoir,

Si le pinceau joignait le bonheur de l'entendre
Au plaisir si doux de la voir.
Et si je pénétrais dans cette âme si pure,
Que dans un corps charmant enferma la nature,
Que de sentimens délicats!
Je voudrais bien les peindre; mais, hélas!
La vertueuse Annette à sa gloire s'oppose,
D'un vain renom évitant les éclats,
La modeste pudeur qui dans son cœur repose,
Voile à nos yeux ses innocents appas :
C'est le calice de la rose
Dont le parfum s'exhale et ne se montre pas.

VERS

A M. Charles de LACRETELLE.

Au tour facile, à la phrase nombreuse
De l'harmonieux Cicéron,
Vous unissez la touche vigoureuse
De l'historien de Néron;
Tout seconde vos vœux; la Discorde elle-même,
Qui des serpents du Styx tressant son diadème,
Excitait aux combats les peuples et les rois,
Vous rend hommage en rentrant dans l'abîme,
Et de ses dissonantes voix
Forme pour vous un concert unanime:
Vos inexorables pinceaux,
Mieux que la hache et que les échafauds,
Par un supplice légitime,
Même après leur trépas punissent nos bourreaux.
J'aime à voir l'affreux Robespierre,
Dont le nom seul effraie encor la terre,
Sur les degrés sanglants de son trône abattu,
De son code assassin devenir la victime;
Et je pense voir la Vertu
Écrivant l'histoire du Crime.

A M. LE MARQUIS D'ÉTAMPES,

Qui annonçait à l'Auteur la nouvelle d'un Accouchement.

Un grand papa, d'un style triomphant,
M'écrit qu'un très-aimable enfant
Vient de naître dans sa famille :
Est-ce un garçon, est-ce une fille?
Je n'en sais rien; mais cette tendre fleur
Ne déparera point celles qui sont écloses;
De sa tige natale elle sera l'honneur :
C'est un bouton de plus dans un bouquet de roses.

AU MÊME,

Qui m'avait envoyé des Vers.

Les Grecs, en courtois chevaliers,
Dans leurs combats, s'il en faut croire
Ce qu'ont dit la fable et l'histoire,
Changeaient entr'eux de boucliers:
Ainsi de vers, d'estime et de louange,
Nos Muses à l'envi font un heureux échange.
Me défendre est bien noble, et vous louer bien doux;
Mais quelle distance entre nous!
Contre la censure rigide,
Lorsqu'en rivaux unis nous élevons la voix,
Mon suffrage pour vous n'est qu'un faible pavois,
Et votre éloge est mon égide.
De votre jugement je tire vanité:
Oui, puisque je vous plais, je dois blesser l'envie,
Et si Virgile est sûr de l'immortalité,
Tous deux vous m'assurez quelques instants de vie.
Vous êtes mes garants; car, enfin, c'est beaucoup
D'être inspiré par le génie,
Et d'être guidé par le goût.

VERS

Envoyés A M. DELILLE.

L'Imagination est l'ouvrage d'un ange;
Ce poëme a le feu, la grâce et la beauté,
Qui tous les trois en font une lettre-de-change
Que vous tirez sur l'Immortalité.

D'ÉTAMPES

RÉPONSE.

Je ne puis encor supputer
De quoi l'âge futur me sera redevable,
Quand le temps viendra d'escompter;
Mais envers vous je demeure insolvable.

VERS

Pour le Portrait de M. et Mme. d'ÉTAMPES.

Plus d'un sot qui revit dans de sottes estampes,
Bientôt dans mes cartons est remis à l'écart:
Mais je bénis l'artiste et l'art
Dont le burin mit en regard
Ce couple révéré sous le nom de d'Étampes;
Et lorsqu'il se présente à mon œil enchanté,
Je dis: « C'est le bonheur regardant la bonté. »

VERS

A l'Auteur des Amours épiques.

Chantre aimable, sur plus d'un ton,
Sous vos habiles doigts votre lyre résonne;
Virgile, Homère, et le Tasse, et Milton,
De leurs lauriers détachent un feston
Pour composer votre couronne.
Autrefois du brave Memnon,
Fabuleux enfant de l'Aurore,
Le simulacre harmonieux,
Au gré de l'astre radieux
Par qui le monde se colore,
Rendait un son mélodieux;
Vous, par un art plus merveilleux encore,
De six chantres divins, astres brillants des arts,
Poëtes de Roland, d'Achille et des Césars,
Dont le Pinde moderne, et le vieux temps s'honore,
Vous rassemblez tous les rayons épars,
Et répétez les chants de leur lyre sonore.
Poursuivez, heureux Grandmaison,
Vers la célébrité courez d'un vol agile.

Je m'en souviens, dans ma jeune saison,
Des amis indulgents, du surnom de Virgile,
Sur la trompeuse foi de la terminaison,
Grâce à la consonnance, honorèrent Delille;
Et j'étais fier alors de la comparaison.
Le charme est dissipé: ce sobriquet sublime,
Je vous le rends; je le dus à la rime,
Vous le devez à la raison.

A M. le Comte BELOZOSKI.

Est-il bien vrai, qu'au séjour des hivers,
De si brillantes fleurs sous vos mains sont écloses?
L'esprit fait les climats, l'esprit dicta vos vers;
Dans nos jardins vous répandez des roses.
Brillant comme l'été, doux comme le printemps,
Des chevaliers vous vantez le courage,
Vous chantez la beauté, les exploits éclatants,
Et, sage historien du temps,
Vous mesurez sa course et bravez son outrage.

A M. DANLOUX, Peintre.

Grâces à ces couleurs dont Zeuxis eût fait choix,
Mon aimable Antigone existe donc deux fois;
Dans un même tableau vit notre double image!
Reçois donc notre double hommage,
Hardi, correct, sage et brillant Danloux,
Qui sans rivaux, mais non pas sans jaloux,
De tous les goûts as conquis le suffrage.
Ainsi l'astre dont les rayons
Dirigent tes crayons,
Quand il a percé le nuage,
Par ses vives splendeurs plaît à tous les climats;
Du Maure est adoré sur son brûlant rivage,
Dore les sommets de l'Atlas,
Du froid Caucase empourpre les frimas,
Pénètre dans la terre, étincèle sur l'onde,
Est l'âme, le foyer et le peintre du monde.
A cet art enchanteur qu'honore ton pinceau,
Et qu'enrichit encor ce chef-d'œuvre nouveau,
Mal à propos je servis de modèle:
Je le sais bien; mais si j'en croi
Mes sentiments pour toi,
J'en puis servir à l'amitié fidèle.

A UN AIMABLE GOUTTEUX.

Cher d'Aigremont, d'où te vient, à ton âge,
Ce mal effréné, dont la rage
Au grand galop suit ton rapide essieu,
Et pour qui, t'éloignant de ton doux parentage,
Tu te mets en pélerinage
Pour je ne sais quel triste lieu,
Où l'eau du cru sera ton seul breuvage?
Est-ce le Dieu du vin, est-ce l'aveugle Dieu?
Le buvais-tu mousseux? la trouvais-tu jolie?
Ou bien est-ce à-la-fois l'une et l'autre folie?
(Car de l'une et de l'autre on te soupçonne un peu);
A ton retour tu nous en dois l'aveu.
En attendant, hélas! la goutte est du voyage;
Mais tu la souffres comme un sage,
Et la chantes comme Chaulieu.

TRADUCTION

D'un morceau de la Tragédie d'OTHELLO, de Shakespeare (1).

Son père m'estimait; par la publique voix
Il savait dès long-temps mes malheurs, mes exploits:
Ils lui donnaient pour moi l'intérêt le plus tendre;
Mais de ma propre bouche il voulait les entendre;
Et moi, pour satisfaire à ses vœux empressés,
Je lui contais mes maux et mes périls passés,
Quel fut mon sort obscur, comment par mon courage
Je sortis de la foule et devins mon ouvrage;
Quel revers me plongea dans la captivité;
Quel ami généreux paya ma liberté;
Ce tissu varié d'espérance et d'alarmes;
Ma jeunesse affrontant le tumulte des armes;
Quels prodiges cent fois m'ont sauvé du trépas;
Des milliers d'ennemis moissonnés par mon bras,
Malheureux qu'à regret immolait ma victoire,
Et sur qui je pleurais au milieu de ma gloire.

---

(1) Voyez *Othello*, de Ducis, acte Ier., scène V.

Tantôt c'était un siége et ses longues horreurs :
L'assaillant au-dehors déployant ses fureurs ;
Au-dedans tous les maux d'une ville affamée,
Et la contagion dévorant mon armée.
Desdémona pensive écoutait ce discours ;
Ou, si de mon histoire interrompant le cours,
Quelque soin domestique exigeait sa présence,
Bientôt, pour réparer ces courts moments d'absence,
Elle accourait vers nous, et son cœur transporté,
Écoutant mon récit avec avidité,
Partageait mon destin heureux ou misérable.
Je le vis, je saisis un instant favorable,
Et surpris à son cœur sensible et généreux
Une douce prière, objet de tous mes vœux :
C'était de répéter, de répéter encore
Ces traits qu'elle admira, ces maux qu'elle déplore.
Mon récit trop modeste en taisait la moitié ;
C'était trahir ma gloire et trahir l'amitié ;
Depuis les premiers jours de ma première enfance
Jusqu'au dernier péril qu'affronta ma vaillance,
On voulait tout savoir ; et tandis que ma voix
Reprenait ce récit redemandé vingt fois,
Mes courses, mes combats sur la terre et les ondes,
Dans les sables déserts, dans les forêts profondes,

Mon coursier tout sanglant se débattant sous moi;
Mon œil dans tous ses traits voyait courir l'effroi.
J'entendais ses soupirs, je surprenais ses larmes,
Et jouissais tout bas de ses tendres alarmes.
Un jour, enfin, d'un ton mélancolique et doux :
« Quel mortel me dit-elle, a souffert plus que vous?
» Entre tous vos amis s'il en est un qui m'aime,
» A conter vos malheurs instruisez-le vous-même,
» Et je ne quitte plus ce touchant entretien. »
Ces mots partis du cœur avertirent le mien;
Elle avait révélé le secret de sa flamme,
Et l'aveu de la mienne échappa de mon âme.
Sans refuser mes vœux et sans les recevoir,
Sa touchante rougeur confirma mon espoir;
Elle aimait mes malheurs, et moi j'aimai ses larmes.
L'amour et la pitié confondirent leurs charmes,
Et firent deux époux de deux tendres amants:
Voilà mon sortilége et mes enchantements.

A Mlle. Joséphine SAUVAGE,

Qui avait dessiné le Portrait de la sœur de Mme. Delille.

Bénis soient tes crayons, ô toi, jeune beauté!
Qui de nos Rosalba suivant déjà les traces,
A mes yeux consolés retraces
Avec tant d'élégance et de fidélité,
Celle qui m'adoucit ma triste cécité :
C'est le portrait de la Bonté,
Dessiné par la main des Grâces.

COUPLETS

Demandés par des jeunes gens de Saint-Dié, qui donnaient une fête aux jeunes personnes de la ville.

Le printemps vient, que tout s'empresse
A fêter l'âge des amours :
Peut-on mieux chanter la jeunesse
Que dans la saison des beaux jours?

Tout s'embellit par la jeunesse;
Pour nous le fer arme ses mains;
Elle eut ses fêtes dans la Grèce,
Elle eut ses jeux chez les Romains.

Toi-même, à la tête des Grâces,
Vieillesse, parais à ton tour;
Comme l'hiver, chauffe tes glaces
Aux rayons naissants d'un beau jour.

O toi, jeunesse séduisante,
Ne refuse pas son doux prix
Au poëte heureux qui te chante!
Tu peux le payer d'un souris.

Si la vieillesse obtient pour elle
Quelque jour les mêmes faveurs,
Pour rendre la fête plus belle,
Jeunesse, fais-en les honneurs.

Alors si j'y parais moi-même,
Honore-moi d'un doux accueil;
Et que le chantre heureux qui t'aime
Soit favorisé d'un coup-d'œil.

Ainsi la complaisante Aurore,
Au front jeune, au regard serein,
Permet que le soir se colore
De quelques rayons du matin.

Mais, qu'entends-je? Une voix chérie
Prête à mes vers ses sons touchants;
Ce lieu charmant est sa patrie,
Il a double droit à mes chants.

PARALLÈLE

DE LA BIENFAISANCE ET DE LA RECONNAISSANCE,

ÉPITRE

Présentée par la sœur de Mme. Delille, à Mme. la comtesse Potocka, dont elle avait reçu une paire de bracelets.

Deux déités, qui de leur main féconde
Versent la paix et le bonheur au monde,
Servant dans ses desseins le Dieu de l'univers,
Joignent d'un double nœud tous les êtres divers.
C'est toi, divine Bienfaisance!
C'est toi sa digne sœur, tendre Reconnaissance!
Grâce à ces deux divinités,
Des services rendus, des bienfaits acquittés,
L'esprit social se compose:
Tout se tient dans le monde entier.
Voyez cet arbrisseau, dont le suc nourricier
Court abreuver la fleur nouvellement éclose;
Le rosier de sa sève alimente la rose,

Et la rose à son tour embaume le rosier.
Ainsi l'aimable Bienfaisance
Répand ses dons consolateurs;
Ainsi le doux enceus de la Reconnaissance
Rend hommage à ses bienfaiteurs.
Le cœur se plaît à comparer entr'elles
Ces deux sœurs, qui devraient, compagnes éternelles,
Pour consoler le genre humain,
Marcher toujours ensemble en se donnant la main,
Et qui souvent, hélas! l'une à l'autre infidelle,
Brisent leur chaîne mutuelle,
Et se séparent en chemin.
Toutes deux ont leur caractère,
Et leur penchant, et leur pouvoir;
L'une de l'autre est tributaire;
L'une aspire à donner, et l'autre aime à devoir;
L'une offre avec bonté, l'autre accepte sans honte.
Par un instinct doux et puissant,
La Reconnaissance remonte,
Et la Bienfaisance descend:
L'une appartient à la faiblesse,
L'autre au pouvoir; l'une de la richesse
Verse le superflu sur l'indigenee en pleurs;
L'autre, à sa sœur, pour récompense,

Portant les hommages des cœurs,
Sur la douce correspondance
Des obligés, des bienfaiteurs,
Des besoins et de l'abondance,
Fonde l'utile dépendance
Des protégés, des protecteurs,
Du savoir et de l'ignorance,
Des grands et des petits, et du peuple et du roi;
L'une suit le bienfait, et l'autre le devance;
Et, pour mieux peindre encor leur différence,
L'une c'est vous, l'autre c'est moi.
Mais quelques traits encor manquent au parallèle:
De toutes deux la grâce naturelle
Sait nous plaire et nous attacher;
Mais l'une aime à paraître, et l'autre à se cacher.
L'oubli sied à la Bienfaisance;
Créancière sans défiance,
Jamais, envers son débiteur,
Sa généreuse insouciance,
D'un impitoyable exacteur
Ne se permit l'avide impatience;
Au lieu d'arracher à nos cœurs
Le prix forcé de ses faveurs,
De son noble abandon l'oublieuse indulgence

Laisse à d'orgueilleux protecteurs,
De leur tyrannie obligeante
Les officieuses hauteurs,
Et de leur mémoire exigeante
Les souvenirs persécuteurs.
Mais si l'oubli sied à la Bienfaisance,
Le souvenir convient à la Reconnaissance :
Il exerce sur elle un pouvoir souverain;
Elle retient des dons l'image impérissable;
Par elle les bienfaits sont gravés sur l'airain,
Et les injures sur le sable;
Par elle, notre cœur s'acquitte à peu de frais.
Ces liens qu'à mon bras votre main entrelace,
A vous m'enchaînent à jamais :
Reconnaître les dons et donner avec grâce,
Voilà le code des bienfaits,
Qui depuis long-temps est le nôtre.
A tous les cœurs bien nés l'un et l'autre est commun :
Votre âme vient d'éprouver l'un,
La mienne jouira de l'autre.
Ainsi des nœuds bien chers se forment entre nous.
Bien faire c'est jouir, et bien sentir c'est rendre;
L'un marque une âme noble, et l'autre une âme tendre.
Votre rôle est plus beau, mais le mien est plus doux.

Voyez combien de délices rassemble
Ma juste sensibilité !
Vous chérir, c'est aimer ensemble
L'esprit, la grâce et la bonté.

A Mme. DE VANNOZ.

Jadis Orphée, aux rives sombres,
Faisait, dit-on, pleurer les ombres;
Vous faites mieux, et vos touchants accords
Enchantent les vivants, et consolent les morts.

ÉNIGME

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Dans maint écrit, dans maint tableau,
A l'envi l'on me défigure.
Depuis que je suis né, vainement je murmure
Contre la plume et le pinceau :
L'un me peint l'air flétri, ridé, courbé par l'âge ;
Mais, de par tous les dieux, c'est trop me faire outrage.
Je m'emporte ; mais, sur ma foi,
Par la malignité de cette humaine engeance,
Aucun ne fut maltraité comme moi.
Je pourrais l'en punir ; mais, pour toute vengeance,
Je prétends ici trait pour trait,
En bien, en mal, dessiner mon portrait.
D'abord, du beau côté, s'il faut que je me peigne,
Celui qui sert, celui qui règne,
Également sont soumis à ma loi ;
Mais tout mortel est fatigué de moi ;
Passé, chacun me pleure, et présent, me dédaigne.
Le souvenir, la curiosité,
Tout s'intéresse à ma famille entière :

L'un, rejetant ses regards en arrière,
S'en va de mes aïeux chercher l'antiquité;
L'autre, de l'avenir franchissant la barrière,
Vole au-devant de ma postérité.
En cercle sur mes pas le destin me ramène;
Long au gré de l'ennui, mais court pour le plaisir,
Tantôt je vole, et tantôt je me traîne;
Et le dégoût et le désir,
Par d'insipides jeux, par un babil frivole,
Chacun impunément l'un et l'autre me vole:
C'est un commerce de larcins.
Victime à tout instant des caprices humains,
En public, en secret, au théâtre, aux festins,
A m'immoler tout homme s'évertue.
Au fond d'un cabinet un lourd savant me tue,
Un fat au Ranelagh; mais plaignez mes destins:
Il n'est point de Tyburn contre mes assassins.
Tout ressent mon pouvoir: le voyageur l'admire
Sur les débris d'Athène, aux sables de Palmyre;
Je fais, mieux que Johnson, justice des auteurs,
Scandale du bon goût et fléau des lecteurs.
Tout empire me doit sa grandeur et sa chute.
Bien ou mal traité dans mon cours,
L'un me chérit et l'autre me rebute;

L'un est prodigue de mes jours,
L'autre avare d'une minute.
L'homme de loi vend cher au plaideur malheureux
Chaque point de mon existence,
Et le marchand pèse dans sa balance
Jusqu'au moindre de mes cheveux.
De moi le riche à grands frais se délivre;
Le criminel qui va cesser de vivre
Me prie en vain de ralentir mes pas;
Tandis qu'en un jour de naissance,
Excédé d'étiquette et de magnificence,
Le beau monde se plaint que je ne finis pas.
Les malheureux m'appellent à leur aide;
Eh! quel autre que moi sait guérir tous les maux,
Et sans salaire et sans remède?
Lorsque son imprudent regard,
D'un miroir trop fidèle interroge la glace,
La beauté sur son teint voit à regret ma trace;
Mais moi-même, en secret, réparant sa disgrâce,
Je mûris lentement ce fard,
Dont les mains forment avec art
La blancheur de ses lis, l'incarnat de ses roses,
Sous des pinceaux flatteurs chaque matin écloses.
Ah! calmez donc un injuste dépit;

Belles, cessez d'accuser mon ravage;
Belles, je rends à votre esprit
Ce que j'ôte à votre visage.
Mais c'est trop babiller, lecteur, repose-toi;
Car tu me perds en t'occupant de moi.

A Mme. LA MARQUISE DE PYVANT,

Sur des Chaussons qu'elle avait faits pour M. DELILLE, pendant le séjour de l'Auteur à Brunswick.

Voilà donc de votre art l'heureux apprentissage!
Je crains, en l'employant, d'avilir votre ouvrage;
Et le plus malheureux des malheureux humains,
N'ose mettre à ses pieds les œuvres de vos mains.

A M. DE C***. ; POLONAIS.

Dans votre poétique et doux pélerinage,
Au tombeau glorieux du chantre des Romains,
Objet sacré de plus d'un grand voyage
Des enfants d'Albion, des Français, des Germains,
Vous n'avez donc pas fait une course inutile !
Ornement éternel du tombeau de Virgile,
Cette feuille sacrée est tombée en vos mains ;
Vous méritiez de l'avoir en partage,
Vous qui savez chérir son sublime langage.
Cet arbre le plus vieux, le plus beau des lauriers
Qu'épargna la tempête et que respecte l'âge,
Depuis qu'il reverdit, jamais si volontiers
A l'étranger ne céda son feuillage,
Qu'au poëte envîraient les plus fameux guerriers.
Des voyageurs obscurs la main lui fait outrage;
Leur larcin est un vol; le vôtre est un hommage.
A ce poëte aimable, et cher au monde entier,
Mon cœur se plaît à vous associer.
Pour vous louer, que n'ai-je son langage?
L'un à l'autre jadis vous eussiez été chers ;
Vous auriez admiré ses vers,

Il eût chanté votre courage.
Tant que des ans le cours l'épargnera,
De ses honneurs conservez bien ce gage;
Vous croirez voir en lui le noble témoignage
De l'admiration que Virgile inspira,
L'arbre qu'un vieux respect à son nom consacra,
Le mont qui l'embellit, le tombeau qui l'ombrage;
Pour moi, ce cher débris m'inspire un vœu pour vous,
C'est que de vos beaux jours, si précieux pour nous,
Ce laurier immortel soit la fidèle image.

VERS

Faits dans le Jardin de Mme. DE P***.

Dans ce réduit, où l'Amour en silence
Aime à rêver en cessant de jouir,
Heureux qui vient avec une espérance,
Et s'en retourne avec un souvenir.

A la Princesse Augusta de BRUNSWICK.

Proscrit, errant, sans foyer, sans patrie,
Cet enfant nouveau né d'une épouse chérie (1),
Même en nous consolant ajoutait à nos maux;
Mais des infortunés la généreuse amie
Lui daigne ouvrir ses bras et son âme attendrie!
Sous des auspices aussi beaux,
Ah! qu'il est doux d'arriver à la vie!
Tel ce bouton frais et vermeil,
Qui dans l'hiver n'osait éclore,
N'attendait pour s'ouvrir qu'un rayon du soleil,
Ou qu'une larme de l'Aurore.
Heureux enfant! du céleste flambeau
Apprends-nous donc enfin à bénir la lumière;
Mêle ton doux souris aux larmes de ta mère,
Et puisse, jusques au tombeau,
T'accompagner dans ta carrière,
Ce rayon de bonheur tombé sur ton berceau!

(1) La princesse avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant d'un Français qui lui adressait ces vers.

A Mme. la Princesse JABLONOWSKA.

Belle Jablonowska, de mon champêtre ouvrage
Daignez d'un doux souris favoriser l'hommage.
La campagne inspira mes chants;
Là sont unis l'agréable et l'utile;
Vos agréments sont faits pour enchanter la ville;
Mais vos goûts purs vous ramènent aux champs
Je ne puis vous offrir des sceptres, des couronnes,
Des temples fastueux, de superbes colonnes;
Mais les divinités, d'un regard complaisant,
Daignent sourire au plus simple présent:
Ainsi la vive Hamadryade,
Ou la Nymphe des bois, ou la jeune Oréade,
Chez la pieuse antiquité,
Dans un temple entouré d'une pompeuse arcade,
Ou d'une riche colonnade,
Par les grands et les rois voyait son nom fêté;
Puis rentrait dans son arbre, et sous son frais ombrage,
Oubliant et son temple et les palais du ciel,
Se contentait de l'humble hommage
De quelque fleur ou d'un rayon de miel.
Peut-être un jour m'élançant sur vos traces,

Dans mon essor audacieux
Je chanterai vos vertus et vos grâces,
L'antique sang de vos aïeux,
Cette noble fierté qui n'a rien de farouche,
Qu'aucun titre n'enorgueillit;
Ces entretiens charmants dont la grâce nous touche,
Et la bonté qui s'embellit
En s'exprimant par votre bouche.
Alors de mon succès je ne douterai plus;
Votre nom, du public me vaudra le suffrage;
Avec plaisir mes vers seront reçus,
Et le sujet consacrera l'ouvrage.
Avec bonté, dit-on, mes poëmes sont lus
Par votre aimable et vertueuse fille;
Pour moi c'est un titre de plus :
L'indulgence chez vous est un goût de famille;
Même l'on dit que ses heureux essais
Daignent de mes tableaux copier quelques traits (1):
Si ses vers sont polis, doux, élégants comme elle,
Alors, grâce à sa main noblement infidèle,

(1) La jeune fille de la princesse s'occupait alors à traduire quelques morceaux du poëme des *Jardins*.

Les miens me sembleront parfaits;
Alors, dans mes Jardins et plus verts et plus frais,
Pour couronner mon front je choisis l'immortelle.
Dans ses Jardins, où plus d'un connaisseur
Goûta la grâce naturelle
De la Muse pleine d'appas
Qui prit la mienne pour modèle,
Les yeux ne rencontreront pas
Une fleur aussi fraîche, aussi charmante qu'elle.
A polir mes tableaux j'ai passé bien des ans;
Mais la grâce n'est pas un ouvrage du temps;
Son maintien élégant, sa forme enchanteresse
Appartiennent à la jeunesse.
Souvent l'été flétrit les filles du printemps;
Sur ce rosier, que de ses pleurs arrose
La jeune amante de Tithon,
Voyez ce tendre rejeton
Montrer la fleur nouvellement éclose
De son modeste et timide bouton:
Du plus brillant émail sa robe se colore,
En célestes parfums son souffle s'évapore,
Du coloris le plus éblouissant
Son teint varié se compose;
Le papillon léger lui-même s'y repose,

L'abeille y prend ses sucs, le zéphir caressant
D'un murmure flatteur la courtise en passant,
Et le bouton fait envie à la rose :
Voilà mon sort; mon vers (c'est cette vieille tige)
Perd chaque jour de son prestige;
L'aimable fleur qui l'embellit,
C'est le talent de votre fille,
Où la sagesse à l'agrément s'unit;
Par lui mon vers se rajeunit,
Et de ce frais bouton où la jeunesse brille,
Le vieux rosier s'enorgueillit.

A M. LEBEL.

Vos vers sont purs; le motif en est beau:
Vous sentez comme Horace, et chantez comme Orphée;
Et votre plus brillant trophée
S'élèvera sur un tombeau.

A M. L'OILLART-D'AVRIGNY.

Le poëte immortel d'Achille et d'Andromaque,
Jadis d'un ton harmonieux
Chanta le prince errant de la petite Ithaque;
Grâce a tes vers ingénieux
L'Ulysse des Français nous attache encor mieux.
A travers les écueils, sur les gouffres de l'onde,
Nous demandons aux mers sa poupe vagabonde;
Et, tremblant pour ses jours chéris,
Craignons, en la cherchant, de trouver ses débris.
Sa Pénélope, hélas! dans le royaume sombre,
Peut-être maintenant accompagne son ombre;
L'impatient désir de retrouver l'époux
Qu'à ses embrassements ravit le sort jaloux,
Lui fit voir sans terreur les voûtes infernales,
Et du Styx les ondes fatales,
Qui, mieux que ses remparts de fer,
Défendent en grondant la porte de l'Enfer.
Aujourd'hui, dans les bois des Champs Élysiens,
Dont les paisibles citoyens
Bravent le triple cri des gueules de Cerbère,
Le couple heureux entend les vers du grand Homère,
Et se console en relisant les tiens.

A Mme. ET Mlle. VAILLANT DE BRULE.

Grand merci, belle Caroline,
Grand merci, charmante Claudine,
De ces riches tissus travaillés par vos mains;
Les rois mêmes en seraient vains.
Ces mailles, de Vulcain ingénieux ouvrage,
Qui, sur Mars et Vénus expiant son outrage,
Dans le même filet les surprirent tous deux,
Et de leur embarras amusèrent les Dieux;
Pallas, dont l'aiguille savante
Mariait les couleurs sur la toile vivante;
Arachné, que perdit un défi périlleux,
Et dont le changement funeste
De la tapissière céleste
Vengea le dépit orgueilleux;
Enfin tous ces arts merveilleux,
Jadis si vantés dans la Grèce,
Auraient cédé la palme à votre heureuse adresse.
Plus clairvoyant je l'admirerais mieux;
Privé de la douce lumière,
De l'ingénieuse ouvrière
A peine j'entrevois le travail précieux,
Mais mon cœur en jouit au défaut de mes yeux.

VERS

Pour le Portrait de Mlle. DILETTE, sœur de Mme. DELILLE.

Son regard peint la bienveillance;
Son charme est la bonté, sa grâce est la décence;
De notre humble ménage elle fait les douceurs,
Par ses vertus nous rappelle sa mère,
Met sa félicité dans celle de ses sœurs,
Et s'embellit des pleurs qu'elle donne à son père.

INSCRIPTION

Pour le Tombeau de M. DE LATOUR-DUPIN

D'un sang cher aux Français rejeton glorieux,
Aimable dans la paix, intrépide à la guerre,
Philosophe chrétien, héros religieux,
Nous le chérîmes sur la terre,
Et nous l'invoquons dans les cieux.

IMITATION

De quelques vers du poëme des JARDINS (1), envoyés à M. DELILLE, avec un coffret de bonbons.

Hélas! je n'ai point vu ce poëte enchanteur,
Qui charme mon esprit et qui ravit mon cœur;
Mais j'en jure et Delille et sa brillante lyre,
Je verrai ce mortel que l'univers admire.

[*Par Madame de St.....*]

RÉPONSE.

Quel contraste frappant votre épître rassemble!
Vos vers, mêlés aux miens, sont pour moi des leçons,
Et le même quatrain nous offre, unis ensemble,
Les chicotins et les bonbons.

---

(1) Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai: de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

[*Jardins*, ch. II.]

INSCRIPTION EN VERS

POUR MOULIN-JOLI (1).

Je suis le talisman de ces lieux de féeries:
Malheur à qui me détruira;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries!

Un bon meunier autrefois me plaça
Sur le cours de cette onde pure;
Un vieux curé me conserva;
Un couple heureux, ami de la nature,
Me prit en gré, me respecta,
Et dit, lorsqu'il me répara:

« Deviens le talisman de ces lieux de féeries:
» Malheur à qui te détruira;
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries! »

(1) Cette maison de campagne appartenait à M. Watelet, de l'Académie française, qui y avait fait placer ces vers.

Il dit encore : « Ah ! crains que quelque jour
» Le faste destructeur, l'ignorance hardie,
» Pénétrant en ces lieux, n'usurpe ce séjour.
» L'ignorance, avec industrie,
» D'un air capable enlaidira
» Ce que sans art, sans symétrie,
» La nature, en riant, de ses mains décora.
» Les détours ondoyants de ces rives fleuries,
» Le faste les redressera ;
» Ces arbres, de leurs bras couronnant les prairies,
» Le faux goût les mutilera ;
» Ces réduits ombragés, propres aux rêveries,
» Un cœur faux les profanera ;
» Et surtout la nature, insultée et flétrie,
» En détestant la barbarie,
» De ce séjour disparaîtra.

» Ah ! sois le talisman de ces lieux de féeries :
» Malheur à qui te détruira,
» Bonheur à qui conservera
» Les droits de la nature et ces rives chéries ! »

VERS

Adressés à M. DELILLE, dans un Dîner.

Ce n'est point des Jardins le chantre harmonieux,
Ce n'est point le rival des Miltons, des Virgiles,
Que je chante en ces vers, qu'on pourrait faire mieux,
Et qu'un peu plus de temps eût rendus plus faciles;
C'est le convive aimable et brillant de gaîté,
Qui semble embarrassé de sa célébrité;
C'est cet esprit léger qui s'échappe en saillie,
Qui captive toujours, et jamais n'humilie;
Dont la douce simplicité,
Naturelle en sa bouche, ainsi que l'harmonie,
Forcerait l'envieux, de sa gloire irrité,
A lui pardonner son génie.
Laissons donc là ses droits à l'immortalité :
Oui, Delille, aux lieux où vous êtes,
Le plus charmant convive et le plus souhaité,
Fait toujours oublier le plus grand des poëtes.

Coriolis.

A M. CORIOLIS.

Les virtuoses du Parnasse
A plus d'un titre ont un mauvais renom;
Plus d'un écrivain meurt sans race,
Plus d'un poëme est avorton.
Vous ne redoutez point cette mésaventure,
Vos vers sont beaux, vos enfants sont jolis;
Et vivent, dira-t-on dans la race future,
Les œuvres de Goriolis!

A Mme. DE BOUFFLERS.

Jadis j'ai chanté le jardin
Du bon Adam; je préfère le vôtre:
Tout fut perdu dans le premier Éden;
Tout semble réparé dans l'autre.

FRAGMENT

DE L'ESSAI SUR L'HOMME, DE POPE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Ne l'oublions jamais : l'arbitre souverain
Par des moyens divers tend vers la même fin ;
Lui seul dans l'univers connaît l'indépendance.
Tous sont faits pour le tout. Nageant dans l'abondance,
Enivré de grandeurs, regorgeant de santé,
Souviens-toi jour et nuit de cette vérité.

. . . .

. . . .

Vois de la terre au ciel le monde inanimé ;
Vois comme pour s'unir tout est mu, tout formé ;
Vois pour ce grand dessein travailler la nature,
Chaque être s'approcher d'une autre créature,
Chaque atome attirant, attiré tour-à-tour,
Et l'univers entier enchaîné par l'Amour.
Regarde en même temps la matière vivante
Vers le bien général suivre la même pente,
Les végétaux dissous nourrir les animaux,
Les animaux détruits renaître en végétaux ;

Une forme en mourant par une autre est suivie :
Nous passons tour-à-tour de la mort à la vie.
Tout change : la matière est une vaste mer
Où, comme cette bulle, enfant léger de l'air,
Qui se gonfle et se brise, et s'engloutit dans l'onde,
Tout naît, meurt et retourne à la masse féconde ;
Et l'on voit chaque jour, sous mille aspects divers,
De ses vastes débris renaître l'univers.
Rien n'est indépendant : une main souveraine
D'innombrables anneaux forme une vaste chaîne.
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert ;
Et le faible et le fort agissent de concert :
La bête vit pour l'homme, et l'homme pour la bête ;
Tout est uni. Qui sait où la chaîne s'arrête ?
Homme aveugle ! Crois-tu que Dieu borne ses soins
A contenter tes vœux, ton luxe et tes besoins ?
Cet innocent agneau, né pour ta nourriture,
Pour lui voit tous les ans renaître la verdure.
Crois-tu que pour toi seul, variant ses concerts,
L'alouette en chantant s'élève dans les airs ?
Non, non, la douce joie embellit son ramage,
La douce volupté soulève son plumage.
Est-ce pour ton plaisir que de sa tendre voix
Le jeune rossignol fait retentir les bois ?

En sons harmonieux exhalant son ivresse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce coursier bondissant, fier de vaincre sous toi,
Partage le plaisir de répandre l'effroi;
Le bœuf traîne le soc; mais cet esclave utile
Tire un juste tribut du champ qu'il rend fertile;
Le sauvage animal, dans les bois élevé,
Vient se nourrir du grain qu'il n'a point cultivé,
Et l'oiseau qui sans soin vit du fruit de ta peine,
Ose du roi du monde infester le domaine.
Le ciel à ses enfants partage ses secours;
La fourrure des rois a revêtu des ours.
Pour moi, dit l'homme altier, pour moi seul tout s'empresse,
L'homme vit pour moi seul, dit l'oison qu'on engraisse:
L'un et l'autre s'abuse, et le maître des cieux
Les fit pour l'univers, non l'univers pour eux.

TRADUCTION

DE L'ÉPITRE DE POPE (1)

AU DOCTEUR ARBUTHNOT.

Jean, qu'on ferme la porte et qu'on la barricade;
Qu'on mette les verroux; dis que je suis malade;
Dis que je suis mourant, dis que je ne suis plus.
Dieu! quels flots de rimeurs près d'ici répandus!

---

(1) Cette épître, qui sert de prologue aux Satires de Pope, et qui devrait plutôt se trouver à la tête de sa *Dunciade*, est elle-même une excellente satire. Pope avait confié au docteur Arbuthnot son projet de ridiculiser, dans un poëme, tous ces écrivailleurs qui le poursuivaient dans leurs écrits. Arbuthnot redoutant, comme médecin, le mauvais effet de ces querelles, et comme ami, la vengeance de la cabale puissante que Pope allait susciter contre lui, chercha à le détourner de son dessein. Il persista, par les motifs rapportés dans cette épître. Elle fut composée à différentes époques, par morceaux, la plupart dictés par l'occasion, et qui ne furent réunis que lors de la publication des Satires.

Mon œil épouvanté croit voir sur cette place
Tout l'hôpital des fous, ou bien tout le Parnasse.
Les vois-tu, récitant, courant en furieux,
Un papier dans les mains, et le feu dans les yeux?
Contre ce vil essaim qui fourmille sans cesse,
Quel rempart assez sûr, quelle ombre assez épaisse?
Il m'attaque par terre, il m'assiége par eau,
Se glisse dans ma grotte, investit mon berceau,
Inonde mes bosquets, borde mon avenue,
Me poursuit dans l'église, et m'atteint dans la rue;
Ou, pressé par la faim, pour mieux m'assassiner,
M'aborde..... justement à l'heure du dîner.

Est-il un vil rimeur, dont la verve grossière
Exhale en plats écrits les vapeurs de la bière;
Est-il un grand seigneur, auteur de petits vers,
Un poëte en jupon, qui rime de travers;
Un clerc encor poudreux, qui, déserteur du code,
Sache, au lieu d'un contrat, me griffonner une ode;
Un fou qui, renfermé sans encre et sans papier,
Ait charbonné de vers les murs de son grenier?
Tous viennent m'assaillir, dans leurs fureurs étranges,
Outrés de ma critique, ou fiers de mes louanges.
Arthur voit-il ses fils négliger le barreau?
Ce sont mes maudits vers qui troublent leur cerveau.

Et le pauvre Cornus, trahi par ce qu'il aime,
S'en prend aux beaux esprits, à ma Muse, à moi-même!
Toi qui sauvas mes jours, toi sans qui l'univers
Et pour et contre moi n'eût point vu tant de vers,
Quel remède contre eux? Comment fuir cette peste?
Parle : lequel, pour moi, crois-tu le plus funeste,
De la haine des sots ou de leur amitié?
D'un et d'autre côté, que mon sort fait pitié!
Amis, je crains leurs vers; ennemis, leurs libelles;
D'une part de l'ennui, de l'autre des querelles.
On frappe : c'est Codrus! Je suis mort. Le bourreau,
Pour me lire ses vers, me tient sous le couteau.
Forcé de les juger, conçois-tu ma misère?
Moi, qui n'ose mentir, et qui ne puis me taire,
Rire aux yeux de l'auteur serait trop inhumain :
Écouter de sang-froid, je l'essaîrais en vain.
Quel tourment! Je m'assieds, composant mon visage,
Poliment je m'ennuie; en silence j'enrage,
Et lâche enfin ces mots très-peu satisfaisants :
« M'en croirez-vous? Gardez votre pièce neuf ans. »
—« Neuf ans! » crie un auteur forcé de faire un livre,
Et par besoin d'écrire, et par besoin de vivre,
Qui, dès le point du jour, rime entre deux rideaux,
Dont le tendre zéphir caresse les lambeaux.

« Vous blâmez donc mes vers? Je vais vous les remettre?
» Ajoutez, retranchez; vous m'y verrez soumettre.
» Deux grâces seulement, dit l'autre, et rien de plus:
» Votre amitié d'abord.—Et puis quoi?—Cent écus.
» Monsieur, lisez ces mots que Damon vous adresse:
» Vous connaissez le duc; parlez à son altesse.
» — Mais ce Damon, Monsieur, m'a cent fois outragé.
» — Ah! par son repentir, vous êtes bien vengé;
» Ne le refusez pas : sa haine est redoutable.
» Il écrit un journal, Curl (1) l'invite à sa table. »
Bon! D'où vient ce paquet? J'ouvre, et je lis ces mots:
« C'est un drame, Monsieur, nouvellement éclos.
» L'auteur veut se cacher, attendant qu'il prospère;
» A ce pauvre orphelin daignez servir de père. »
Si je dis qu'il est mal, Dieu sait quelles fureurs!
Si je dis qu'il est bien.— « Parlez-en aux acteurs. »
Je respire à ces mots. Grâce à certaines rimes,
Nos histrions et moi, ne sommes pas intimes.
La pièce est refusée. Outré de désespoir:
« Morbleu! dit-il, je veux l'imprimer dès ce soir,
» — Parlez-en à Lintot. —Lui! ce fat de libraire,
» En l'imprimant *gratis*, croira déjà trop faire.

---

(1) Libraire de Londres.

» —Eh bien, retouchez-là. —Je suis bien importun;
» Mais, me dit-il tout bas, le gain sera commun.»
A ces mots, je le chasse; et, lui rouvrant la porte:
« Vous et vos vers, Monsieur, de grâce que l'on sorte.»
Quand, du plus opulent et du plus sot des rois,
L'oreille s'allongea pour la première fois,
Son ministre indiscret (d'autres disent sa femme),
Plutôt que de se taire, eût cent fois rendu l'âme.
Le secret fut trahi: le garderai-je mieux,
Moi, qui vois tant de sots en porter à mes yeux?
« Modérez-vous; souvent l'indiscrète parole
» A des échos tout prêts: le mot léger s'envole,
» Et les mots échappés ne reviennent jamais.
» Laissons l'âne montrer ses oreilles en paix.
» -Quel mal peut-il vous faire, et quel si grand désordre.
» — Quel mal il peut me faire! il peut ruer et mordre.
» Ces sots sont des méchants: pour trahir leurs secrets,
» Je n'irai point les dire aux roseaux indiscrets.
» Moi même, à haute voix, j'en instruirai la terre:
» Un sot ne reste en paix que lorsqu'il craint la guerre.
» Je vous parais cruel; retenez bien ce mot:
» De tous les animaux le plus dur est un sot.»
Intrépide Codrus, les loges, le parterre,
Par d'affreux sifflements te déclarent la guerre;

Un rire inextinguible, un rire universel,
Éclate autour de toi, comme autrefois au ciel,
Quand Vulcain, tout froissé de sa chute funeste,
Traînait un pied boiteux devant la cour céleste :
Ton drame aussi succombe, et ta pièce est à bas.
Quel tumulte, grands dieux! quel horrible fracas!
Inutile tempête! en vain l'orage gronde;
Codrus, sans s'ébranler, verrait crouler le monde :
Son cœur, depuis long-temps s'endurcit aux revers.
C'est le sage qu'Horace a décrit dans ses vers.
Vois filer dans un coin cet animal infâme;
Que l'on brise sa toile, il renoûra sa trame.
Confondez les discours de ce vil rimailleur,
Il revient à l'ouvrage, avide écrivailleur;
Et, fier d'un vain tissu, qui d'un souffle s'envole,
L'insecte admire en paix son ouvrage frivole.
Mais, quels sont donc mes torts? Qu'ont perdu tous ces fous?
Ce poëte a-t-il moins son sourire jaloux?
Milord, ce fier sourcil où son orgueil éclate?
Cibber, sa courtisane et ce seigneur qu'il flatte?
Henley, de sa canaille est-il moins l'orateur?
Moor, de ses francs-maçons le zélé séctateur?
Bavius n'est-il plus admis à cette table?
Ce prélat trouve-t-il Philis moins admirable?

Sapho... Bon Dieu, paix donc! De pareils ennemis...
— Ah! je crains plus encor de semblables amis.
Alors qu'il vous outrage, un sot n'est pas à craindre;
C'est lorsqu'il se repent, qu'on est le plus à plaindre.
L'un me dédie un tome, et son ton empesé,
Plus que cent ennemis, m'a ridiculisé;
L'autre, la plume en main, chevalier de ma gloire,
Pour moi, contre un journal, dispute la victoire.
L'autre vend mes écrits lâchement enlevés;
L'autre crie après moi : « Souscrivez, souscrivez! »
Plusieurs, de mon corps même, admirent la disgrâce.
« Ovide eut votre nez; vous toussez comme Horace;
» Alexandre portait l'épaule comme vous;
» Vos yeux... » — Bon : mes amis, cet éloge est bien doux;
Ainsi, de ces mortels, fameux par leur mérite,
Ce sont précisément les défauts que j'hérite.
Quand je languis au lit, dites-moi poliment :
« Virgile reposait comme vous justement; »
Et quand j'expirerai, contez-moi, pour me plaire,
Qu'autrefois, comme moi, mourut le grand Homère.
Ciel! quel fâcheux démon m'a mis la plume en main?
Que de papier perdu dans un métier si vain?
Dès le berceau (combien la nature est puissante!)
Je bégayais des vers d'une voix innocente.

Age heureux, où l'on sent des plaisirs sans douleurs;
Où, sans craindre d'épine, on recueille des fleurs!
Mais du moins, en rimant, j'ai suivi mon génie;
Je n'ai point de mon père empoisonné la vie :
Ma Muse ne m'apprit qu'à chanter la vertu;
Qu'à surmonter les maux dont je suis combattu;
Qu'à bénir tes bienfaits, tendre ami que j'honore;
Qu'à supporter ces jours que tu soutiens encore.
Mais, pourquoi, dira-t-on, vous imprimer? Pourquoi!
Eh! qui n'aurait été séduit ainsi que moi?
Walsh, ce fin connaisseur, le délicat Grandville,
M'ont dit: « Vous charmerez et la cour et la ville. »
Garth, le généreux Garth, daignait guider mes pas;
Congrève me louait, Swift ne me blâmait pas;
Sheffield, Talbot, Somers, consentaient à me lire;
Le grave Atterbury m'accordait un sourire;
Et Bolinbroke, ami de Dryden vieillissant,
Embrassait avec joie un poëte naissant.
Heureux mes vers, de plaire à leur esprit sublime!
Mais plus heureux l'auteur, de gagner leur estime!
Par eux, on jugera mon cœur et mon esprit.
Eh! que m'importe après, ce qu'un Burnet écrit?
Rappelle-toi l'essor de ma Muse novice.
Elle n'osait encor livrer la guerre au vice;

Elle peignait des fleurs, des vergers, des ruisseaux.
Qui pouvait s'offenser de ces riants tableaux?
Gildon pourtant, dès-lors, outragea ma personne.
« Il veut dîner, me dis-je, hélas! je lui pardonne. »
Qu'un censeur, moins fougueux, critique mes écrits:
S'il dit vrai, j'en profite; et s'il a tort, j'en ris.
Mais je connais trop bien nos graves Aristarques;
Stériles en génie, et féconds en remarques;
Le zèle, le travail, la mémoire, ils ont tout,
Excepté du bon sens, de l'esprit et du goût.
Ils savent à propos placer une virgule;
Pas un accent n'échappe à leur docte scrupule;
Un mot, une syllabe épuise leurs efforts;
Ils jugent les vivants, ils commentent les morts;
Et, par l'éclat d'autrui, dissipant leurs ténèbres,
Joignent leurs noms obscurs aux noms les plus célèbres.
Tel le chêne soutient l'arbuste dans les airs;
Tel l'ambre offre à nos yeux de la paille et des vers.
Mais que d'auteurs choqués! J'approuve leur murmure:
Je les appréciai; c'est sans doute une injure.
Damon, que j'ai loué, n'est pas content de moi:
Hélas! c'est que Damon est trop content de soi.
Pour louer un auteur, il nous faudrait connaître
Non pas tout ce qu'il est, mais tout ce qu'il croit être;

Les beaux-esprits, ainsi que les vieilles beautés,
Trouvent leurs portraits faux, s'ils ne sont pas flattés.
L'un, en un faux sublime égare sa pensée,
Et nomme poésie une prose insensée;
L'autre, faux bel-esprit, tient mon esprit tendu,
Veut être deviné, mais jamais entendu;
L'autre, des vers d'autrui s'est enrichi sans honte,
Traduit, pour un écu, quelque insipide conte,
De son étroit cerveau, tire vingt vers par an,
N'écrit que pour prouver qu'il était sans talent,
Revêt de cent tableaux une Muse postiche,
Pille, dépense peu, mais n'en est pas plus riche.
Cependant si ma Muse, à ces minces auteurs,
Veut bien donner le nom d'heureux compilateurs,
Quels cris! « Oui, disent-ils, dans sa fureur extrême,
» Il lancera ses traits contre Addisson lui-même. »
Eh bien, qu'ils meurent donc dans leur obscurité.

Mais, représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre;
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur,
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;

Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux;
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant, qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse, et le souris menace;
Bel-esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
Faisant d'une critique une affaire d'état;
Ainsi que son héros (1), dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur, tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi se pâme à chaque phrase....
Parle, qui ne rirait de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleurerait, si c'était Addisson?
Et qui n'aurait pitié du contraste bizarre
D'une âme si commune et d'un talent si rare?

Mes écrits, je l'avoue, affichés en cent lieux,
Étalent sur nos murs leurs titres orgueilleux;
Et deux cents colporteurs, au lecteur qui s'empresse,
Les vendent tout mouillés au sortir de la presse.
Mais, me voit-on, bouffi d'une folle hauteur,
Vouloir, en souverain, régir le peuple auteur?

(1) Caton.

A ce peuple importun, encor plus que risible,
Tel qu'un sultan altier, je me rends invisible.
Après les vers nouveaux je ne vais point courir :
Sans savoir s'ils sont nés, je les laisse mourir.
Je ne vais point, trottant au travers de la ville,
Colporter des couplets, répandre un vaudeville,
Remettre à l'imprimeur un écrit clandestin,
Des drames nouveaux-nés décider le destin,
Une orange à la main soulever le parterre,
Dans l'ombre d'un café, réformer l'Angleterre ;
Las de prose, de vers, des Muses, d'Apollon,
J'abandonne à Bardus tout le sacré vallon.

Tel qu'Apollon, assis sur la double colline,
L'épais Bardus s'étale avec sa lourde mine ;
Trente rimeurs gagés le parfument d'encens ;
Mécène et lui déjà vont de pair dans leurs chants.
Son cabinet, orné d'un Pindare sans tête,
S'ouvre indifféremment à tout mauvais poëte.
Chaque auteur, de son goût vient recevoir la loi,
Demande ses avis, et surtout un emploi;
Admire ses tableaux et sa magnificence;
Et, pour dîner un jour, pendant un mois l'encense.
Mais, hélas ! il commence à devenir frugal :
Les uns, d'un froid éloge ont le maigre régal ;

D'autres ont pour leurs vers quelque froide louange;
D'autres, plus maltraités, ont les siens en échange.
A ses yeux, que toujours le vrai talent frappa,
Dryden, qui le croirait? Dryden seul échappa.
Mais un grand éclairé, tôt ou tard se détrompe :
Si Dryden meurt de faim, on l'enterre avec pompe.
Oh! puissent désormais, tous ces vils protecteurs,
Grossir leur triste cour de tous ces vils auteurs!
Que tout rimeur à gage ait une maison prête!
Que tout patron stupide ait un client plus bête!
Ainsi, tandis qu'un sot pour un fat rimera,
Tandis que la bassesse à l'orgueil se vendra,
Tous ces fous, loin de moi, fuiront l'un après l'autre.
O grands! mon intérêt s'accorde avec le vôtre;
Je hais la flatterie, et vous la bonne foi;
Cibber rampe chez vous, et Gay vécut chez moi.
Ciel! fais-moi, comme Gay, vivre et mourir sans maître!
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art peut-être.
Puissé-je, indépendant de l'univers entier,
Paraître noblement dans un noble métier,
Vivant pour mes amis, existant pour moi-même,
Lisant ce qui me plaît, et voyant ceux que j'aime;
Du faquin qui protège implacable ennemi,
Mais aux grands quelquefois donnant le nom d'ami!

Non, je n'étais point né pour les grandes affaires :
Je crains Dieu, ne dois rien, récite mes prières ;
Je dors, grâces au ciel, sans rimer en rêvant ;
Eh! sais-je si Dennys est ou mort ou vivant ?
« Qu'allez-vous imprimer ? » vient-on souvent me dire ?
Ciel! n'étais-je donc fait que pour toujours écrire!
Insensé! n'ai-je donc rien de mieux à songer,
Point d'amis à servir, de pauvre à soulager ?
  « J'ai trouvé Pope et Swift enfermés tête à tête,
» Dit l'indiscret Balbus ; quelque chose s'apprête. »
J'ai beau lui protester. « Eh ! non, je vous connais ;
» Votre verve, dit-il, ne s'épuise jamais. »
Et la première horreur qu'un méchant distribue,
Ce connaisseur profond d'abord me l'attribue.
  Hélas ! malheur au vers le plus harmonieux
Qui blesse l'innocent d'un trait calomnieux ;
Dont la pudeur rougit, dont la vertu s'alarme ;
Qui peut de deux beaux yeux arracher une larme !
Me confonde le ciel, si l'on voit mes discours
Des jours d'un honnête homme empoisonner le cours !
Mais ce méchant fléau des vertus les plus belles,
Qui compose dans l'ombre, ou répand des libelles ;
Qui déchire avec art, mais avec cruauté,
Le talent malheureux, l'indigente beauté ;

Ce grand qui, près des rois, adulateur servile,
Sous un ruban d'azur me cache une âme vile;
Ce fat qui me protège avec un air si vain,
Qui, vantant mes écrits, néglige l'écrivain;
Qui, n'osant me défendre alors que l'on me blesse,
Me voit par vanité, me trahit par faiblesse;
Qui, s'il n'est pas méchant, est du moins indiscret;
Qui donne un ridicule, ou révèle un secret;
Qui, prêtant à mes vers des tournures malignes,
Va dire aux grands: C'est vous que l'on peint dans ces lignes.
Voilà ceux qu'à mes pieds je veux voir abattus :
Je suis l'effroi du vice, et l'appui des vertus.
Que Sporus tremble! —Qui? cette chétive espèce,
Automate de soie, extrait de lait d'ânesse;
Chenille que colore un brillant vermillon?
Quoi? faut-il dans la mer noyer un papillon?
— Du moins, écrasez donc cet orgueilleux insecte,
Ce ver aux ailes d'or, qui me pique et m'infecte;
Qui, formé dans la fange, et fier de ses couleurs,
De la société flétrit toutes les fleurs;
Parcourt, en bourdonnant, le Pinde et les ruelles,
Mais sans goûter les arts, mais sans jouir des belles:
Ainsi, dans le gibier, qu'il mordille en grondant,
L'épagneul bien dressé n'ose imprimer la dent.

Son sourire éternel annonce une âme aride :
D'un ruisseau peu profond ainsi l'onde se ride.
Mannequin animé par le souffle d'autrui,
Il ne pense, il ne sent, ne juge point par lui ;
Dans chaque pas qu'il fait, chaque mot qu'il profère,
On reconnaît le fil et la main du compère.
Aux discours des savants mêle-t-il son caquet?
Parmi l'or des moissons on croit voir un bluet.
Voyez de mille excès ce bizarre assemblage :
Sérieusement fou, ridiculement sage,
Par des moyens obscurs courant après l'éclat,
Qui put n'être qu'un sot, et voulut être un fat ;
Courtisan pédantesque, et pédant petit-maître,
Dégradant ce qu'il est par tout ce qu'il veut être ;
De la société brillant caméléon,
Socrate le matin, le soir Anacréon ;
A force d'agrément parvenant à déplaire,
Ayant toujours un rôle, et pas un caractère.

. . . .

Sa gravité déplaît, sa légèreté pèse,
Lui-même est une plate et risible antithèse ;
Une espèce amphibie, équivoque animal,
Avantageux et bas, doucereux et brutal;
Tour-à-tour grand seigneur ou petite-maîtresse,

Mignard comme une fille, ou fier comme une altesse;
Frivole par l'esprit, infâme par le cœur;
Fat auprès d'une femme, auprès des rois, flatteur.
Belle Ève, ainsi l'on peint ton séducteur funeste,
Ange par la figure, et serpent par le reste:
C'est un être choquant, même par sa beauté;
Affable par orgueil, rampant par vanité.

Libre d'ambition, insensible aux richesses,
Courageux sans hauteur, complaisant sans bassesses,
Voilà le vrai poëte: il plaît, mais noblement;
De l'orgueil d'un ministre, il n'est pas l'instrument.
Flatter, même les rois, à ses yeux est coupable;
De mentir, même en vers, sa bouche est incapable.
Chez lui la poésie est plus que de vains sons;
La sublime morale ennoblit ses chansons;
Il fait briller le vrai dans la fiction même:
Ce n'est point un vain nom, c'est la vertu qu'il aime.
Il respecte les grands, et ne les flatte pas;
Il dompte ses rivaux, sans livrer de combats;
Il voit avec mépris le louangeur stupide,
L'agresseur furieux, le défenseur timide,
Le critique implacable et qui mord sans pitié,
Le bel esprit jaloux, et qui loue à moitié,
Tant de coups sans effet, tant de traits sans blessure,

Et la haine impuissante, et l'amitié peu sûre.
Qu'on réchauffe cent fois des contes pleins d'ennui;
Que l'on charge son nom des sottises d'autrui;
Qu'un méchant affamé défigure, pour vivre,
Ses traits dans une estampe, et ses mœurs dans un livre;
Qu'on l'outrage dans ceux qui lui sont les plus chers;
Qu'on blâme sa morale, au défaut de ses vers;
Que l'on poursuive encor, par une lâche envie,
Ses amis dans l'exil, et son père sans vie;
Qu'enfin, jusqu'à son roi, les vils échos des cours
Fassent de ces méchants retentir les discours:
Adorable vertu, c'est à vous qu'il s'immole!
C'est pour vous qu'il souffrit, par vous il se console!
— Mais j'insulte le pauvre, et je brave les grands.
— Oui, pour moi, l'homme vil est vil dans tous les rangs;
Je le hais sous le froc, ainsi que sous la mitre;
Chevalier d'industrie, ou chevalier en titre;
Écrivain mercenaire, ou courtisan vénal;
Assis sur la sellette, ou sur le tribunal;
Triomphant dans un char, ou rampant dans la boue;
Admis auprès du trône, ou conduit à la roue.

Cependant cet auteur, si terrible et si craint,
Sapho sait qu'il n'est pas aussi noir qu'on le peint.
Demays même avoûra, s'il veut être sincère,

Qu'en méprisant ses vers, il aida sa misère.
On l'accusa d'orgueil : il était si peu fier,
Qu'il visita Tibald, et but avec Cibber.
Un prêtre, contre lui vomit un gros volume.
L'a-t-on vu, pour répondre, user en vain sa plume ?
Pour plaire à sa maîtresse, un fat l'ose outrager :
Ah ! qu'elle soit sa femme, et c'est trop le venger !
Que Pope soit l'objet d'une satire amère :
Mais pourquoi dénigrer et son père et sa mère ?
Sa mère a-t-elle, hélas ! médit de son prochain ?
Vit-on jamais son père outrager son voisin ?
Lâches, écoutez-moi ; respectez sa famille,
Et ne ternissez plus l'éclat dont elle brille :
Son nom sera sacré, tant que cet univers
Chérira les vertus, et lira les beaux vers.

Ceux dont il tient le jour, et l'époux et la femme,
Étaient nobles de nom comme ils l'étaient par l'âme.
Leurs aïeux, pour l'honneur, combattirent cent fois,
Quand de l'honneur encor nous connaissions les lois.
-Mais qu'étaient leur fortune et leurs biens ?-Légitimes.
Ils laissèrent Crassus s'engraisser par des crimes.
Ce bon père, aujourd'hui l'objet de ses regrets,
Gentilhomme sans morgue, héritier sans procès,
Citoyen sans cabale, époux sans jalousie,

Traversa doucement l'espace de la vie.
Jamais il ne parut au tribunal des lois,
Jamais d'un faux serment n'appuya de vains droits.
Il n'était point enflé d'une vaine science :
Le langage du cœur fut sa seule éloquence.
Éclairé par l'usage, et poli par bonté,
Sain par la vie active et la sobriété,
Ses vénérables jours furent longs, sans souffrance;
Son paisible trépas fut court, sans violence.
Ciel! accorde à son fils et sa vie et sa mort,
Et les enfants des rois vont envier mon sort!
  Ami, jouis toujours de ta douce folie :
Pour moi, mon cœur se plaît dans sa mélancolie :
Puissé-je encor long-temps, par de pieux secours,
Conserver une mère, et prolonger ses jours;
Sur le bord du cercueil soutenir sa faiblesse;
Égayer ses langueurs, et bercer sa vieillesse;
Prévenir ses besoins, les lire dans ses yeux,
Et retarder encor son départ pour les cieux!

ÉPITRE

A DEUX ENFANTS VOYAGEURS (1).

Enfin vous l'allez voir ce continent si vaste.
Vous partez dans vos jeunes ans,
Quand vos esprits, vos organes naissants,
Peuvent saisir chaque contraste.
Mais souffrez qu'un vieillard, sans rudesse et sans faste,
Par votre aimable accueil dès long-temps prévenu,
Et profitant pour vous de tout ce qu'il a vu,
De loin vous montre sur la route.
Les dangers qu'il faut qu'on redoute,
L'ennui, l'orgueil, et la légèreté.

Dans chaque empire et dans chaque cité,
De voyageurs une foule pullule;
Chacun a sa marotte et tous leur ridicule.
L'un, à la suite d'un cartel,
Qui veut du sang, pour un mot, pour un geste,

---

(1) Ce morceau a été composé en 1801, pendant le séjour de l'Auteur en Angleterre.

Bien loin du séjour paternel,
Victime d'un orgueil funeste,
S'en va mourir d'ennui sur les bords du Texel:
Un coup d'épée eût été moins mortel.

L'Autre, promeneur solitaire,
Et voyageur apothicaire,
Va chercher sur les rocs, sur la cime des monts,
Dans le fond des forêts, dans le creux des vallons,
La plante du centaure, ou l'herbe vulnéraire,
Ou le salubre capillaire:
Et, fier de son butin lentement recueilli,
Revient la tête vide, et son herbier rempli.

Cet autre, préférant les arts à la nature,
Va chercher la moderne ou vieille architecture.
Il est heureux, s'il sait, à la rigueur,
Combien Saint-Paul a de longueur,
Combien tous les temples du monde
Le cèdent en hauteur à la grande rotonde
Qui, s'élevant *eccessivamente*,
Va porter jusqu'aux cieux le nom de Bramanté.
En maçon très-chrétien il a couru la terre,
Vu tous les patrons goths, grecs, gaulois, ou romains,

Les temples celtes ou germains.
Il part, revole en France, en Angleterre,
Il compte en masse, hélas ! et souvent *en détail*,
La nef d'Amiens, de Reims le célèbre portail,
Et du chœur de Beauvais le superbe travail,
Et les vitraux de Tours, précieux à l'histoire,
Où plus d'une famille a retrouvé sa gloire;
Les forts de Valencienne et ceux de Luxembourg,
Et les rocs dentelés du clocher de Strasbourg;
L'Escurial, le Louvre, et Saint-Roch, et Saint-Pierre,
Leurs châsses, leurs cercueils, le mur qui les enserre,
La grille dont ils sont enceints;
Enfin ses longs discours, ses récits, ses dessins,
Pleins d'autels, de tombeaux, et de marbre et de pierre,
Même aux dévots font redouter les saints.

L'autre à bien festiner met sa philosophie;
Où l'on mange et boit bien est sa géographie;
Il voyage en gourmand; il compare en chemin
La truite de Genève à la carpe du Rhin,
Les pleurs du Christ au cru de Chambertin,
Le Calabrois, le Santorin,
Dont un volcan féconda le terrain,
Les vins pourris dans les fosses d'Espagne

Au vieux nectar qu'en plus d'une campagne
Nos grenadiers français buvaient, le sabre en main,
Dans les foudres de l'Allemagne.
Tantôt son savoir bien nourri
S'en va, d'auberges en auberges,
Chercher dans quels climats, sous quel ciel favori,
Les pois nouveaux et les asperges,
Pour complaire à sa volonté,
Préviennent le printemps, survivent à l'été.
Aux champs de la Romagne, aux îles de l'Attique,
Dans sa gourmandise classique,
Il demande en courant le Chio, le Massique
Qu'Anacréon et qu'Horace avaient bus,
A qui leur verve poétique
Paya de si justes tributs.
Il veut savoir quel vin moderne
Remplace le Cécube, et tient lieu du Falerne.
Il ne s'étonne pas que les arts soient perdus,
Depuis que ces vins ne sont plus.
Il goûte, il juge tout, passe de halte en halte,
Des vergers de Montreuil aux oranges de Malte,
Du lièvre sans saveur et du fade lapin,
Nourris des débris du jardin,
Aux gibiers du midi, dont la chair renommée

Est de lavande et de thym parfumée,
Ou de la bartavelle à la rouge perdrix,
Dont l'épagneul évente les esprits;
Parcourt tous les terroirs en oliviers fertiles,
De Lucque et d'Aix va comparer les huiles,
Rapporte enfin chez lui des indigestions
De tout pays, de toutes nations.
Tantôt, peu satisfait de nos serres françaises,
Il s'arrête en chemin, charmé par un beau fruit
Dont le parfum et le goût le séduit,
Prend là ses repas et ses aises.
La saison finit-elle, il appelle à grand bruit
Ses gens, ses postillons, fait atteler ses chaises,
Et disparaît tout juste avec les fraises.

D'autres, de l'avenir, du présent peu frappés,
Infatigables antiquaires,
Du passé seul sont occupés;
Dans les vallons, sur les monts escarpés
Vont déchiffrant des marbres funéraires,
Vont déterrant des urnes cinéraires,
Se pâment sur un mur bâti par Cicéron,
Ou sur un coin du jardin de Néron;
D'écus grecs ou romains, ou d'antiques médailles,

Ils s'en vont ramassant des restes curieux;
Ils appliquent la loupe, ils fatiguent leurs yeux
Sur le vert-de-gris précieux
De ces augustes antiquailles;
Du vorace Vitellius
Cherchent les casernes royales,
Ou des Tibère, des Caïus,
Les cavernes prétoriales;
Comblent de leurs débris des chars et des vaisseaux;
Puis fiers de ces rares morceaux,
Pour embellir leurs scènes romantiques,
Ils vont de cet amas de décombres antiques,
De colonnes sans base et de vieux chapiteaux,
Attrister leurs jardins, encombrer leurs châteaux;
Doctes fouillis de la Grèce et de Rome,
Où logent cent consuls, et souvent pas un homme!
Antre nobiliaire, ambitieux donjon,
Où, comme les vivants, chez d'Hozier, chez Baujon,
Les morts inscrits sur leurs registres
Présentent en entrant leurs dates et leurs titres.

Des cartons sous le bras, dans les mains des crayons,
L'autre s'en va chercher loin de nos régions
Des ruines, des paysages,

Dessiner quelques monts sauvages,
Quelques rochers bizarrement taillés,
Et d'arbrisseaux rampants richement habillés,
De beaux lointains, et de riches ombrages.
Au fond d'un porte-feuille il dépose enterrés
Des champs flétris, des monts décolorés.
Partout où s'est montré ce grand paysagiste,
Chaque lieu semble triste
De voir ainsi déshonorés
Ses bois, ses ruisseaux et ses prés,
A qui le crayon des artistes
N'a pu laisser ce ciel pur et vermeil,
Ces beaux reflets, et ce soleil,
Le plus brillant des coloristes.
Lui cependant, tout fier de ces riches moissons,
Du grand art des Poussin récoltes poétiques,
Va bientôt dans d'autres cantons,
Pleins de grands souvenirs, fameux par de grands noms,
Autour des remparts historiques
Des Augustes et des Catons,
Reprendre ses courses classiques;
Passe des égoûts de Tarquin
A cette fontaine chérie
Du grand législateur confident d'Égérie,

A la tombe où dormait Scipion l'Africain,
A la masse du Colisée,
Par un neveu papal depuis long-temps brisée;
Passe en revue et les champs et les monts;
Et, sa docte valise une fois bien remplie,
Il court en France apporter l'Italie,
Ses arcs triomphateurs, ses aquéducs, ses ponts,
Et ses temples, et leurs frontons;
Et dit, d'une âme enorgueillie:
Rome n'est plus dans Rome; elle est dans mes cartons.

Dans de plus longues promenades,
L'autre, badaud parisien,
Chez le peuple vénitien,
A Naples, va chercher des bals, des mascarades,
La bénédiction qu'on donne au Vatican;
Ailleurs, le spectacle d'un camp,
Des manœuvres et des parades;
Ailleurs, un beau couronnement,
Grand et superbe événement
Où les étrangers accoururent,
Où trente puissances parurent.
Quel plaisir, de retour chez soi,
De conter à ses camarades

Quel hasard le plaça tout à côté du roi!
Les fêtes, les soupers, les danses, les aubades,
Les balustres et les arcades,
Les tribunes et les balcons,
Combien les Allemands vidèrent de flacons!
Du cérémonial de cette grande fête
Le fat vous étourdit la tête,
Redit chaque détail qui flatte son orgueil,
Les noms de tous les grands qui lui firent accueil;
Et même il a sur lui le ruban honorable
Que lui donna la cour dans ce jour mémorable.

Épris de plus nobles objets,
Des portiques, des colonnades,
Des danses et des sérénades
Ont pour vous de faibles attraits.
Le choix savant et des vins et des mets
N'est point entré dans vos projets,
Pour le beau seul vous êtes nés gourmets.
Des cathédrales et des temples
Votre pays vous offre assez d'exemples:
Et la belle nature aux plus savants pinceaux
Y peut fournir d'assez riches tableaux.
Jeunes encore, et vertueux et sages,

Le désordre n'a point commandé vos voyages:
Ce travers n'est pour vous qu'un objet de pitié.
De plus nobles motifs vous ouvrent la carrière;
Et, quand vos pas quitteront la barrière,
Vous ne laisserez en arrière
Que les regrets de l'amitié.
Laissez les ruines antiques
A ces amateurs fanatiques
Des temples, des palais, des urnes, des tombeaux,
Pour qui les plus anciens sont toujours les plus beaux,
Dont l'érudition profonde
Dans chaque souterrain et dans chaque caveau,
Court interroger le vieux monde,
Sans s'inquiéter du nouveau.
Étudiez les peuples et les hommes;
Oubliez ce qu'on fut pour voir ce que nous sommes.
Pour voyager avec succès
De l'habitude encore évitez les excès.
Il ne faut aimer trop, ni trop peu sa patrie;
L'un serait sacrilége, et l'autre idolâtrie.
Les uns, obstinés citoyens,
Ne trouvent que chez eux le vrai goût, les vrais biens,
Ne conçoivent pas qu'on puisse être
Autrement que l'on est au lieu qui les vit naître;

Qu'on soit Irlandais à Dublin,
Perse dans Ispahan, Allemand à Berlin.
Ivres de leur terre natale,
Sur le talent, la vertu, la beauté,
Ils vont braquant de tout côté
La lunette nationale:
Et de tous les états, et de tous les pays,
Ils reviennent chagrins, haïssants et haïs.

Pour désenfler ses hypocondres,
L'autre au sein de la France, au milieu de Paris,
Veut transporter les courses, les paris,
Et toutes les gaîtés de Londres.
Pour se chauffer durant l'hiver,
Il commande un *grate* (1), un *fender* (2);
Pour sa fourniture complète
Ne manque pas de faire emplète
De l'infatigable *poker* (3),
Qui, des passe-temps le plus cher,
Près d'une cheminée au *spleen* un peu sujette,

---

(1) La cheminée dans laquelle on place le charbon.
(2) Espèce de garde-cendres.
(3) Tient lieu de pincettes.

Où siégent les vapeurs et la consomption,
L'étude en bonnet noir, la lecture en lunette,
La politique auprès d'une gazette,
Et l'avarice auprès de sa cassette,
Du mélancolique charbon
Faisant partir par amusette,
Quelquefois par distraction,
La rapide étincelle et la vive bluette,
Pour égayer la méditation,
Dans les jeux du foyer remplace la pincette.
Il ne sort pas sans un spencer,
Ne lit que Milton et Chaucer;
Pour n'en pas perdre l'habitude,
Du nom de *rout* il appelle nos bals,
Et du sort des Français n'a plus d'inquiétude
Depuis qu'ils ont adopté les wauxhalls;
A ce bel opéra, que le monde idolâtre,
Va de Covent-Garden regretter le théâtre;
Sollicite avant son départ
Le combat du taureau, la chasse du renard;
S'étonne seulement que la France ait fait grâce
Aux loups, dont l'Angleterre extermina la race;
Se fait admettre au club, paye en livres sterlings
Sa soupe à la tortue, et ses chers *plum-puddings*,

Pour mieux s'habituer à la langue française,
Se rend exactement à la taverne anglaise,
Et, dans ses jeux chéris soigneux de s'exercer,
A nos Parisiens veut apprendre à boxer;
Partout de son pays conserve les coutumes,
Les usages et les costumes;
Enfin, rentrant chez lui comme il était sorti,
Y revient plus anglais qu'il n'en était parti.
D'autres, lassés du séjour de leurs pères,
Vont poursuivant de lointaines chimères,
Et, se dépaysant pour devenir meilleurs,
Dénigrent tout chez eux, adorent tout ailleurs.
Tout ce qu'ils n'avaient pas charme leurs goûts frivoles.
Ainsi les superstitions,
Chez les antiques nations,
Des cultes étrangers empruntaient les idoles.
Du joug de l'habitude ils marchent dégagés,
Et perdent leur sagesse avec leurs préjugés.
Ainsi du bon Français quand l'humeur vagabonde
Se mit à parcourir le monde,
Partout il moissonna les sottises d'autrui,
Et dans le monde entier ne méprisa que lui;
Il courut mendier aux terres étrangères
Ses usages, ses mœurs, et ses lois passagères.

Aux rochers de la Suisse, aux plaines d'Albion,
Il croyait s'élancer vers la perfection.
Revenu, disait-il, de ses erreurs premières,
Il déliait son joug, et brisait ses lisières.
Qu'arriva-t-il? Au lieu de nouvelles lumières,
Il rapporta pour prix de son instruction,
L'extravagance et la destruction.
En berline, en wiskis, en frac, en guêtre, en bottes,
En gilets écourtés, en longues redingotes,
La révolution, pour punir les Français,
A des goûts étrangers dut ses premiers succès.
De motions nos cafés résonnèrent;
De mots, de plans nouveaux, nos vieillards s'étonnèrent;
De jeunes fats et d'imberbes Catons
Dans nos tribunes dominèrent,
Ridiculement y prônèrent
La république des Platons.
Des bavards de tous les cantons
Nos jeunes dames raffolèrent;
Les grâces, les ris s'envolèrent.
Mille petits Catilinas
Inondèrent nos clubs, nos salons, nos sénats.
Le cœur se corrompit, les esprits se troublèrent.
Comme un torrent fougueux le désordre roula.

Plus de respect pour ses chefs, pour ses maîtres;
La licence à ses pieds foula
Les ouvrages de nos ancêtres;
Le mauvais goût eut de nombreux fauteurs.
Le tragique fit place à d'effroyables drames;
La terreur à l'honneur succéda dans les âmes,
Et la pitié resta pour les auteurs.
La sensible amitié ne vit plus que des traîtres.
Dans ses vieux fondements l'empire chancela,
Les débris des autels écrasèrent les prêtres,
Et sur les courtisans le trône s'écroula.

. . . .

Évitez ces excès; voyez la jeune abeille,
Qui, dès le retour du matin,
Sur le thym odorant, sur la rose vermeille,
Cueille la cire et cherche son butin.
Dans sa loge natale, ou dans d'autres cellules,
Ses partialités, ses dégoûts ridicules
Ne vont point s'informer comment se fait le miel;
Elle suit son instinct, la nature et le ciel.

. . . .

Imitez-la; repoussez tout système:
Vous le savez, et du bien et du mal
Le ciel à tous les lieux fit un partage égal.

Avant l'étude, avant l'expérience,
N'avons-nous pas la conscience?
C'est à ses lois que l'on doit obéir.
Sur les objets qu'on doit haïr,
Sur ceux qu'il faut qu'on aime,
Chacun est son juge à soi-même.
De l'imitation le danger est extrême.
Observez avec soin, choisissez à loisir.
L'art de bien voyager, c'est l'art de bien choisir.
Mais ne vous bornez pas aux plus prochains rivages;
Examinez d'un regard pénétrant
D'autres pays, d'autres usages,
Et sur les bords lointains, policés ou sauvages,
Comme votre pensée, étendez vos voyages.
Vous êtes bien petits, et le monde est bien grand.
Quel que soit le climat qu'aborde votre audace,
N'espérez point trouver les lieux
Tels que les virent nos aïeux.
Le temps qui forme tout, et par qui tout s'efface,
Du monde entier change la face,
Les peuples, les climats, l'eau, la terre et les cieux.
Vous chercheriez en vain Tyr, Carthage, Ecbatane;
Un volcan engloutit et Lisbonne et Catane;
Sur son terrain, par le temps exhaussé,

Le Capitole est abaissé;
Où reposait la famille des Jules
Des capucins ont leurs cellules.
Ne voyez rien d'un œil léger et dédaigneux.
Observez d'un regard soigneux
Les changements des lois, des hommes et des dieux:
Vous êtes bien enfants, et le monde est bien vieux.
Sachez, aussi dans votre course,
Des peuples dispersés chercher l'antique source.
L'un est né des Gaulois et l'autre des Germains;
L'un est enfant des Grecs, et l'autre des Romains.
Cet autre, fier de son vieil âge,
Fils de l'Égyptien, ou du Scythe sauvage,
Changea cent fois de mœurs et d'esclavage.
Que de peuples divers, nés du même berceau,
Prennent des traits, un goût, un langage nouveau,
Et des habitudes contraires,
Dépendant du vainqueur, du siècle et des climats!
Dans le monde habité tous les peuples sont frères;
Et tous, ainsi que vous, ne se ressemblent pas.
Mais en vain vous souffrez dans votre aimable enfance
Cette conformité de traits;
Il est entre vous deux des rapports plus parfaits:
Même docilité, même reconnoissance

Pour l'homme vertueux de qui l'expérience
A vos yeux charmés dévoila
Tous les secrets de la science;
Même amour pour les lieux où vous prîtes naissance,
Pour Dieu, pour votre roi : voilà
Votre plus noble ressemblance.
La fable vainement nous entretient encor
Et de Pollux et de Castor,
Infortunés jumeaux que le destin bizarre
Plaçait l'un dans l'enfer et l'autre dans les cieux :
Par un sort plus doux et plus rare,
Même félicité vous réunit tous deux;
Même soin forma votre enfance.
Du jeune âge oubliant les jeux,
Dans un voyage courageux,
Allez cueillir la récompense
De votre loisir studieux.
Mieux instruits, vous jouirez mieux;
Les états, les cités, les peuples et les lieux
Ne disent rien à l'ignorance;
Son regard n'en saisit que la vaine apparence,
L'ignorant voit, le savant pense.
Jadis, la veille des combats,
Des grands événements, et des lointains voyages,

Les princes et les potentats
Interrogeaient le ciel et consultaient les mages.
Pour moi, sans me placer au nombre des devins,
Déjà sur vos futurs destins
J'ai des augures plus certains,
J'ai de plus assurés présages.
Une beauté forma vos esprits enfantins,
Une beauté qui joint à la gaîté française
La bonté germanique et la douceur anglaise.
Un sage, ami des lois, des beaux-arts et des dieux,
Connu par son talent, connu par sa sagesse,
Des écrits de Rome et de Grèce
Vous déroula les trésors précieux,
Ce qu'a de plus délicieux,
De plus sublime, de plus sage,
Le bon peuple qui vit l'aurore de votre âge.
Jugez d'après son goût, voyez d'après ses yeux.
Du sensible Antrobus, dont le cœur généreux
Des bons Français a mérité l'hommage,
Payez l'amour, et remplissez les vœux :
C'en est assez ; je réponds du voyage.
Mais quand par le succès il sera couronné,
Parmi ces écrivains, vos compagnons fidèles,
N'oubliez point votre Cicéroné,

Et laissez le disciple auprès de ses modèles.
Mes jardins, pleins de fleurs, que dans nos parcs français
Ma Muse transplanta de vos jardins anglais,
Parmi tous ces écrits, charme de votre route,
Grâce à votre amitié, vont vous suivre, sans doute;
Et, si j'en crois ce Gibbs, qui d'un si joli ton,
Dans son élégante lecture,
Récite avec affection
Ces vers sans art, dictés par la nature,
Je le dis sans présomption,
Le succès assuré de votre heureux voyage
Passera mon ambition,
Et je prévois plus d'un suffrage
Pour ma petite édition.
Encore un mot. Dans votre excursion
Vous n'oublîrez pas cette France,
Qui par le nombre et la vaillance,
Son inépuisable opulence,
D'audacieux exploits, d'illustres attentats,
A pesé sur tous les États.
Là, vous verrez encor l'idole de la France,

. . . .

L'honneur, cette brillante et trompeuse monnoie,
Qu'au bien public un esprit sage emploie,

Qui court de main en main, du noble au roturier,
Des princes aux sujets, du poëte au guerrier.
C'est l'honneur qui créa des ordres, des chapitres,
Mesure les égards sur les rangs, sur les titres;
Veut des plaisirs ou bruyants ou coûteux,
Du silence seul est honteux;
Moins empressé, moins ambitieux d'être,
Que jaloux de paraître,
Fait de l'orgueil la base du devoir;
Par des distinctions, des richesses se venge;
Commerce de respect, trafique de louange,
Les donne pour les recevoir;
Préfère aux vrais besoins, l'or, le jaspe, et l'albâtre;
Cherche des spectateurs et demande un théâtre;
Se montre pour briller, brille pour éblouir,
Et jouit en effet, s'il a l'air de jouir;
Flétri d'un rien, heureux de peu de chose,
Il marche fier des chaînes qu'il s'impose;
Pour lui, le plus superbe don
Est un coup-d'œil du prince, un sourire, un cordon;
Même avant ses quartiers, il compte ses services,
Se pare de ses cicatrices;
Un brancard décoré de ses sanglants lambeaux,
. . . .
Un trophée ennemi conquis dans les batailles,

Des grenadiers en pleurs suivant ses funérailles
Le flattent plus qu'un fastueux cercueil,
Les pompes de la mort et le luxe du deuil;
Il aime l'héroïsme, abhorre la bassesse;
En vain Plutus, entouré de trésors,
Au dieu d'hymen ouvre ses coffres-forts;
Il veut pour dot, au lieu de la richesse,
Un nom sans tache, un rang, et la sagesse;
Il est souvent l'espoir des peuples abattus,
L'aiguillon des talents et l'âme des vertus.
Mais aussi qu'un grand choc ébranle un grand empire,
L'honneur lui-même à sa perte conspire.
L'opinion, simulacre du jour,
L'opinion, divinité frivole,
Entend sa voix, il commande, elle vole
De l'église au barreau, de la ville à la cour;
Poursuit delà les mers sa course vagabonde;
Nègres et blancs s'arment en un clin d'œil;
Le sang rougit la terre et l'onde;
Les champs, les cités sont en deuil:
On est brouillon par mode et méchant par orgueil.
Malgré les changements qu'a subis ce théâtre,
Sur ce terrain mouvant, sous ce ciel orageux,
Vos yeux surpris verront la jeunesse folâtre
Et l'allégresse opiniâtre

Recommencer ses bals; ses danses et ses jeux,
Que sa longue enfance idolâtre.

Tel le voyageur curieux
Qui d'un volcan horrible
Vient observer l'explosion terrible,
Sur les bords du cratère, interroge en tremblant
Les cavités de l'abîme brûlant,
Les points d'où partit l'incendie,
Où la lave s'est refroidie;
Mais, parmi ces monts menaçants,
Où dans les tourbillons de ses feux étouffants
Le gouffre ensevelit les mânes
De leurs femmes, de leurs enfants;
Bientôt il voit les bergers triomphants
Rétablir en chantant leurs antiques cabanes,
Y reconduire leurs troupeaux,
Reprendre leurs joyeux pipeaux;
Sur la terre encor mugissante,
Les gazons refleuris, la moisson renaissante,
L'industrie appelant les arts,
Les superbes cités relevant leurs remparts,
Les églises leurs tours, et les arbres leurs faîtes,
Et la nature en deuil, et la nature en fêtes.

Ainsi, d'un œil surpris, et des biens et des maux
Vous contemplerez les tableaux.
Par un moins bizarre assemblage,
Quelque pinceau capricieux
Sur un même visage,
Pour amuser nos yeux,
Aux traits du rieur Démocrite
Unirait ceux du pleureur Héraclite;
Et sur ses murs Voltaire aurait écrit:
C'est Jean qui pleure, et Jean qui rit.
Sans cesse menacé par l'Océan qu'il brave,
Tel vous ne verrez point l'industrieux Batave:
Le travail, la sagesse, et toutes les vertus,
Entre leurs mains fidèles,
Tiennent chez lui la clef du temple de Plutus.
Il respecte les lois et les mœurs paternelles;
Dans son terrain conquis sur l'abîme des flots,
Doublement enrichi par la terre et les eaux,
Il est frugal au sein de l'abondance;
Hardi spéculateur, guidé par la prudence,
Son industrie est son trésor,
Son crédit est l'économie;
Dans l'avenir il rejette la vie;
Seul il règne au milieu de ce monde amphibie,

Commande aux éléments, mais obéit à l'or.
Fier de sa propreté, de sa simple élégance,
Son luxe est sans extravagance ;
La seule utilité dirige ses projets ;
Pour lui les prés ne sont que des pâtures,
Les chênes des sabords, et les pins des mâtures !
Les vents ne sont que des soufflets,
La mer un grand chemin, les vaisseaux des voitures.

Adieu, chers nourrissons de la riche Angleterre !
Je vous ai transportés de votre heureuse terre,
Du séjour chéri de vos rois,
De leurs simples palais, de leurs bosquets champêtres,
Ornés par les vertus de leurs augustes maîtres,
Où le pouvoir siége à côté des lois,
Au Louvre, où de Louis régnèrent les ancêtres ;
A ces jardins célébrés tant de fois,
Embellis par les arts, dessinés par Le Nôtre,
Beaux lieux tout-à-coup envahis
Par un peuple qui fit son malheur et le nôtre.
Quand vous aurez visité mon pays,
Revenez promptement être heureux dans le vôtre.
Là, tout doit charmer les regards :
Ce pays est celui des arts,

Des vertus, des lois protectrices,
Qui d'un bonheur égal font jouir tout l'état,
Du roi, du peuple et du sénat,
Inexorables bienfaitrices.
Revenez donc dans cet heureux séjour,
Présent à votre esprit et cher à votre amour.
Plus on parcourt le reste de la terre,
Plus on apprend à chérir l'Angleterre.
Vers ces beaux lieux hâtez votre retour.
Ainsi la vagabonde et frileuse hirondelle,
Que loin des noirs frimas
Un printemps étranger appelle
En de moins rigoureux climats,
Revient, aime à revoir, se plaît à reconnaître
Le champ qui la nourrit, le ciel qui la vit naître,
Et ces murs paternels et ces fragiles toits
Que son vol rasa tant de fois
D'une aile familière,
Et la solive hospitalière
Qui soutenait son nid. Là, de son doux berceau,
Le duvet la reçut; là de sa tendre mère
Le bec, pour son repas, lui portait un morceau
Ou de mouche, ou de vermisseau.
Là, sa diligence attentive

Dirigea son vol faible encor,
Enhardit son aile craintive
A prendre son premier essor;
Ce lieu, de son enfance ancien dépositaire,
Sera de ses neveux l'empire héréditaire;
Pères, mères, enfants, au printemps réunis,
Y viendront faire encore et l'amour et leurs nids.
Revenu de ses incartades,
Le pélerin ailé fait à ses camarades
Des récits curieux, utiles, ou nouveaux,
Où sont les plus beaux grains et les plus belles eaux,
Où chantent le mieux les oiseaux,
Où sont les plus douces peuplades,
Où l'horrible vautour, où l'avide épervier
Troubla le moins sès douces promenades
Ce toit qui le vit essayer
Et son instinct novice et sa plume nouvelle,
Qui jeune encor l'entendit bégayer
La chanson paternelle,
Où la douce habitude en secret le rappelle,
Seul peut lui plaire, et seul peut l'égayer;
Et la plus riante charmille,
Où, par la verdure séduit,
Le peuple des oiseaux fourmille,

Plaît moins à ses regards que cet humble réduit,
Et ces toits enfumés, berceau de sa famille.
Aussi le zéphyr printanier
En vain revient le convier
A quitter sa poutre chérie;
Si long fut son exil! si douce est sa patrie!
Il partit vagabond, il revient casanier.
Ainsi le voyageur, que loin de son foyer
Un instinct curieux exile,
Avec transport retrouve son asile;
C'est là qu'il veut vivre et mourir. Pourquoi
Chercherait-il encor les terres étrangères,
Chez d'autres nations et sous une autre loi?
La défiance est mère de l'effroi.
Les changements de lieu ne nous profitent guères:
On peut s'instruire ailleurs, on ne vit que chez soi.

RÉPONSE

A UNE LETTRE DE M. D'ESTAMPES,

le 22 février 1808.

Le ciel a donc pour vous exaucé tous mes vœux!
Vous faites mon bonheur en vous disant heureux.
    Sagement gai, jeunement sage,
Loin de la grande ville, infernal paradis,
Où viennent se damner nos jeunes étourdis,
Loin de l'urne, où du sort l'éternel ballottage
  Tire au hasard tant de différents lots,
Les malheurs du génie et les succès des sots,
Possesseur fortuné d'un riant paysage,
    Entre l'étude et le loisir,
    Moitié travail, moitié plaisir,
Vous savez de la vie assurer le voyage.
Pour vous tout gîte est bon, tout ciel est sans nuage.
D'utiles passe-temps, d'agréables labeurs,
Des contes et des vers, vos enfants et vos fleurs;
    Un espalier où la culture
    Aide à corriger la nature;

Dans la maison point de mic-mac ;
Le paisible échiquier, et le bruyant trictrac,
Et l'ivoire arrondi qui va chercher la blouse ;
De la gaîté sans bruit, de l'esprit sans efforts,
A table autour de vous des esprits assez forts
Pour être treize, au lieu de douze ;
Un cercle peu nombreux, moins brillant qu'amical ;
Quelques gouttes d'Aï dans le tonneau du mal ;
Bons amis et bon voisinage ;
La foire du canton, la fête du village ;
Quelques perdreaux tirés au vol ;
Bien sans procès, Normands sans dol ;
Des ouvriers qui vous conçoivent ;
Des fermiers payant ce qu'ils doivent ;
Le bon curé, passant en bonheur tous prélats,
Qui, dans sa charité féconde,
Après avoir en chaire exercé sa faconde,
Béni l'hymen, la vie et le trépas,
Chez les pauvres finit sa ronde ;
Sait, en venant de l'autre monde,
Causer tout bonnement des choses d'ici-bas ;
De temps en temps un bal, où les musettes
Font sauter en cadence et garçons et fillettes ;
Le journal et le bulletin,

Avec le chocolat servis chaque matin ;
La lecture du soir, la douce causerie,
Beaucoup de promenade, un peu de rêverie,
Quelques écrits intéressants,
Quelques billets à des amis absents,
Les beaux-arts à Paris, aux champs le jardinage,
Parfois un joyeux badinage,
Vous sauvent de l'ennui, triste enfant du dégoût :
Bénissez donc votre partage :
L'homme heureux est celui qui sait l'être partout.

ÉPITRE

A LA CÉLÈBRE Mlle. ***.

Lorsque du haut des voûtes éternelles
Le roi des dieux venait aux demeures mortelles
Chercher ou l'homme juste, ou la jeune beauté,
Sa modeste immortalité
N'allait point, dédaignant le repos des cabanes,
Demander aux palais profanes
Leur pompeuse hospitalité.

Hôte indulgent, à son banquet céleste
Où jamais ne siégea la douce égalité,
Il préférait d'un gîte agreste
L'innocente frugalité.
Là, dans l'incognito de la grandeur suprême,
Oubliant pour un jour l'étiquette des cieux,
Chez l'homme hospitalier, pauvre et religieux,
Le chaume pour lambris, des fleurs pour diadème,
Du miel pour ambroisie et du lait pour nectar,
En attendant que des chaumières
Le doux sommeil vînt fermer ses paupières,
Jupiter dételait les aigles de son char,
Et sans projets, et sans tonnerre,
Laissant aller le monde et rouler le Destin,
En simple habitant de la terre,
Du pauvre laboureur partageait le festin;
Mais au départ (Baucis en offre un grand exemple),
Le voyageur sacré, de ce rustique lieu,
Changeait l'obscur asile en un superbe temple,
Et payait son écot en dieu.
Vous êtes plus puissante encore et plus modeste;
Et mon poétique taudis,
Grâce à vos traits divins, à votre voix céleste,
Devient pour moi le paradis.

ÉPITRE A M. DE BRULE.

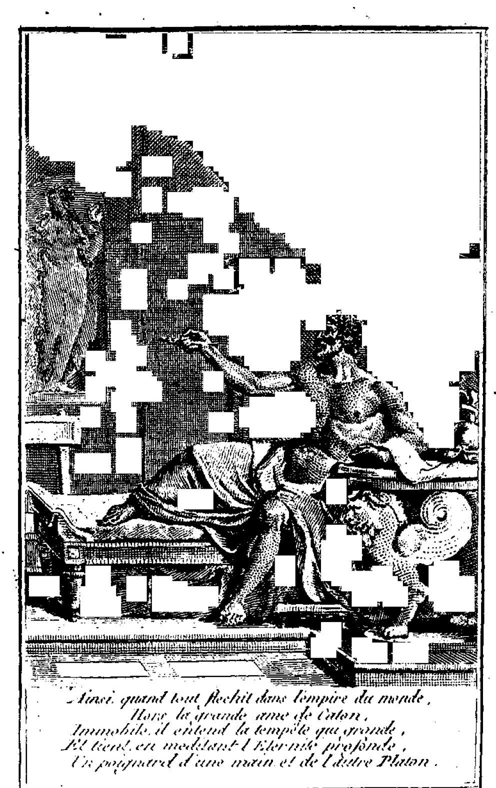
Perdreaux exquis, vers pleins de grâce,
Les fruits de votre veine et ceux de votre chasse
Dans notre humble logis arrivent à-la-fois.
Ainsi le dieu qui d'un heureux délire
Dans mes beaux ans m'animait quelquefois,
Partage avec vous son empire :
Poëte, vous touchez sa lyre ;
Chasseur, vous portez son carquois.
Pour moi qui, sur les monts, dans les plaines riantes,
Sous la fraîche épaisseur des forêts ondoyantes,
Promenant mes rêves chéris,
Poursuis des vers, et non pas des perdrix ;
Qui dans les airs laissant l'oiseau rapide,
Le lièvre dans son gîte, et le cerf dans ses bois ;
Qui, chasseur paresseux et rimeur intrépide,
Chaque soir reviens sous mes toits
Mon portefeuille plein, ma gibecière vide,
Entre vos deux talents s'il fallait faire un choix,
Au lieu de dépeupler ces terres giboyeuses,
De vos festins à la gaîté si chers,
Inépuisables pourvoyeuses,

Fidèle au dieu du chant que dès long-temps je sers,
Je l'avoûrai, pour ma Muse indigente,
A vos poétiques concerts,
J'aimerais mieux voler quelqu'un des jolis airs
Que votre Muse négligente
Adresse à l'écho des déserts :
Gardez donc votre chasse, et laissez-moi vos vers.

A M. LESUEUR,

Auteur de l'Opéra des BARDES, qui m'avait annoncé l'heureux accouchement de sa femme.

Quand du vautour et du milan vorace,
L'hymen vient au printemps reproduire la race,
Avec horreur chaque oiseau voit leurs nids;
Mais tout se réjouit dans toute la nature,
Lorsqu'au retour de la verdure
Le rossignol fait ses petits.



Ainsi quand tout flechit dans lempire du monde,
Hors la grande ame de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en meditant l'Eternité profonde,
Un poignard d'une main et de l'autre Platon.

Monnet inv. — P. Baquoy Sculp.

DITHYRAMBE

SUR

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

AVIS PRÉLIMINAIRE

DES ÉDITEURS.

Le Dithyrambe est peu connu dans notre littérature; et nos poétiques parlent à peine du style dithyrambique. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques vues historiques sur ce genre de poésie. Le Dithyrambe était un hymne que les Grecs chantaient en l'honneur de Bacchus. Il ne fut d'abord chanté qu'en l'honneur de ce dieu, au milieu du tumulte, des transports, des clameurs, et de toutes les extravagances qui sont la suite de

l'ivresse. Ce genre de poésie ne connaissait point encore de règles; mais peu à peu il se perfectionna, et ceux qui le cultivèrent y ajoutèrent de nouvelles beautés, sans en dénaturer le caractère.

Le Dithyrambe, dont l'objet se bornait, au commencement, à célébrer la naissance de Bacchus, embrassa bientôt toutes les actions de ce dieu; les poëtes en vinrent insensiblement à appliquer ce genre de poésie, non-seulement à toutes les divinités, mais aux hommes et aux animaux. Alors on ne remarqua plus de différence entre les poëtes dithyrambiques et les poëtes lyriques, si ce n'est que les premiers étaient plus hardis et plus élevés dans les idées et dans la diction. La muse du Dithyrambe était, en quelque sorte, une espèce de Pythonisse, ne parlant jamais que sur le trépied sacré. Il eût été contraire à la raison de la soumettre à des règles, comme les autres genres de poésie: ainsi la poésie dithyrambique ne connut d'autre loi que celle de l'enthousiasme; on exigeait seulement que le poëte présentât toujours des

choses neuves, inattendues, grandes et merveilleuses; des mouvements rapides et variés, des images fréquentes et vives, des idées fortes et frappantes, une diction animée, impétueuse, bruyante, très-métaphorique : telles furent, chez les Grecs, les qualités essentielles et caractéristiques du Dithyrambe.

Les Latins, qui imitèrent tous les genres de poésie inventés par les Grecs, cultivèrent peu la poésie dithyrambique; le caractère grave des Romains ne leur permit pas de se livrer aux images passionnées qui appartiennent essentiellement au Dithyrambe. On ne voit de traces de ce genre de poésie chez les Latins, que dans les vers galliambiques, espèce d'hymnes que chantaient les prêtres de Cybèle, lorsqu'ils entraient en fureur au nom de la déesse.

Le Dithyrambe a été presque entièrement perdu pour les nations modernes, dont le langage se prête moins encore que celui des Latins à la sublimité de l'enthousiasme poétique. Les Italiens seuls ont cultivé avec succès ce genre de poésie. Udeno-Nisielli, Ma-

rini et Chiabrera composèrent, dans leur langue, des Dithyrambes qui furent longtemps admirés. Les Allemands et les Anglais n'ont point eu de poëtes dithyrambiques. Quelques poëtes français, à la renaissance des lettres, essayèrent d'introduire parmi nous la poésie dithyrambique ; mais leur puéril asservissement à la méthode et à la nature des Dithyrambes grecs, empêcha qu'on n'accueillît ces premiers essais.

Il nous reste dans ce genre un Dithyrambe du poëte Baïf, qui vivait sous Henri II. Cette pièce fut composée pour une fête célébrée en l'honneur de Jodelle, qui venait de donner sa tragédie de *Cléopâtre*. Comme la fête, dit Fontenelle, regardait Bacchus, dieu du théâtre, on ne pouvait guère faire d'autres vers que des vers dithyrambiques. Voici quelques fragments de ceux de Baïf.

Au dieu Bacchus, sacron de cette fête,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on secoue,
Qui nous ceint la tête ;

Qu'on joue,
Qu'on trépigne,
Qu'on fasse maint tour
Alentour
Du bouc qui nous guigne.
Se voyant environné,
De notre essaim couronné,
Du lierre ami des vineuses carolles,
Yach, *evoe*, yach, ia, ah, etc.

Quel jargon! poursuit Fontenelle. Cependant, il faut rendre justice à Baïf: ce jargon, ces mots forgés, ce galimatias, tout cela, selon l'idée des anciens, est fort *dithyrambique*.

Le génie timide de notre langue, qui permet à peine à la poésie de s'élever au-dessus de la simplicité de la prose, dut long-temps s'opposer à l'introduction parmi nous de la poésie dithyrambique. Le siècle de Louis XIV, qui nous a laissé des chefs-d'œuvre dans tous les genres, ne nous offre aucun Dithyrambe à citer. Les écrivains de ce siècle à jamais illustre étaient admirateurs trop superstitieux de tout ce qui venait des anciens, pour entreprendre de changer quelque chose à la forme des Dithyrambes grecs; mais, d'un

autre côté, ils connaissaient trop bien l'esprit de leur propre langue et le caractère de leur nation, pour imiter les Grecs à la manière de Baïf. Cependant la langue française s'éleva, peu de temps après, à toute la sublimité des images pindariques, sous la plume de J.-B. Rousseau. Par un contraste assez étonnant, la poésie lyrique fit entendre ses accents brillants dans un moment où la langue française semblait devoir être asservie au compas des sciences exactes; et la science vit renaître la muse de Pindare, dans le siècle même des géomètres. Le Dithyrambe reparut, non point avec le délire impétueux des Grecs, mais avec le ton plus mesuré de l'ode.

Tel est le caractère du *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'Ame.* On n'y trouvera point le ton emporté des invocations à Bacchus; mais on y verra partout l'esprit et les images de nos odes sacrées. L'auteur y présente sans cesse des idées grandes et inattendues, des métaphores brillantes et élevées; et le lecteur y verra que le poëte qui, le premier, a su trouver dans notre langue des expressions

pour ennoblir tous les détails de la vie champêtre, pouvait en trouver aussi pour peindre les choses les plus sublimes.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce Dithyrambe, dont le public sentira les beautés ; mais il n'est pas inutile peut-être de rappeler la circonstance dans laquelle il a été composé. On sait que Robespierre, après avoir outragé tout ce qu'il y avait de sacré, s'avisa de faire décréter par la Convention, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il voulut donner quelque solennité à ce décret, en engageant les écrivains à célébrer sa nouvelle profession de foi. M. Delille était alors au collége de France, menacé chaque jour d'être arrêté. Le président du comité révolutionnaire de sa section vint le prier de faire quelques vers sur l'immortalité de l'âme, et ne lui donna que vingt-quatre heures : lorsqu'il revint, le poëte lui montra le Dithyrambe que nous publions ici. « C'est très-
» bien, dit le président, après l'avoir enten-
» du ; c'est peut-être ce que vous avez fait de
» mieux jusqu'ici : mais attendons ; le moment

» n'est pas venu de publier ces vers-là : quand
» il en sera temps, je viendrai vous avertir. »
En effet, M. Delille, incapable de se prêter aux idées des novateurs, avait eu le courage de traiter son sujet de manière à les effrayer, en présentant l'immortalité comme un supplice pour les méchants, et une consolation pour les victimes de la révolution. Cette doctrine devait beaucoup déplaire aux chefs des factieux. Les véritables amis de la poésie doivent se féliciter que Robespierre n'ait pas régné assez long-temps, pour se venger du courage qu'avait montré M. Delille.

DITHYRAMBE

SUR

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

D'ou me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude;
Rien n'en saurait fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.
Des voluptés essayons le délire,
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre;
Grâces, Plaisirs, Amours, Jeux, Ris, accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux.

Mais quoi! déjà la rose pâlissante

Perd son éclat, les parfums leur odeur,
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone;
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons : déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne;
J'entends hennir le fier coursier;
L'acier retentit sur l'acier;
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur;
Autour de moi le sang bouillonne :
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la Pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'Ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle :
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.

Ainsi, d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes;
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit: « J'ai réservé pour moi
» L'Éternité qui te précède;
» L'Éternité qui s'avance est à toi. »
Ah! que dis-je? écartons ce profane langage!
L'Éternité n'admet point de partage:
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Eh! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?

Que la terre est petite à qui la voit des cieux !
Que semble à ses regards l'Ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants, dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'Immortalité ?

C'est cette perspective, en grands pensers féconde ;
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que ces lois
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde ;
Aux yeux de l'Eternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes ;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes ;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux.
Absent de cet atome, et présent dans les cieux,
Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit ou donne des états ?

Eh ! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détournerait les yeux de ce riche tableau
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau ?

Silence, êtres mortels ! vaines grandeurs, silence !
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du *vaste avenir*, *courte et frêle existence*,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle Égalité.

Tel, le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.
Ah ! si ce noble instinct, par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé ;

Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté,
A l'aspect du néant, se rejette en arrière?
Pourquoi, dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable Éternité?

Non, ce n'est point un vain système,
C'est un instinct profond vainement combattu;
Et, sans doute, l'Etre suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'Éternité,
La tranquille Immortalité,
Propice au bon, et terrible au coupable,
Du Temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui: vous, qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,

Des éternelles lois renversez les autels;
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels!

Eh! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême?
L'homme, agité d'espérance et d'effroi,
Apporte ce besoin d'exister après soi.
Dans l'asile du trépas même,
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux.
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas! et sa fragilité;
Et sur ces monuments, témoins de sa victoire,
Trop frêles garants de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'Immortalité.

Vous seuls, qu'on admire et qu'on aime,

Vous seuls, ô mes rivaux! par un pouvoir suprême,
Dressez des monuments qui ne sont point mortels;
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne;
Votre front la reçoit, et votre main la donne :
Homère de ses dieux partagea les autels.
Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,
Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie.
Le Barde belliqueux courait de rangs en rangs
Échauffer la jeunesse aux combats élancée;
Tyrtée embrasait Mars de feux plus dévorants,
Et les vers foudroyants d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans! Combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont poursuivi leur char!
Ma faiblesse superbe insulte à leur puissance :
J'aurais chanté Caton à l'aspect de César.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie

Dans l'avenir consolateur ?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'Éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon.
Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort :
A ses vœux, l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre!
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel.
Il dit au tyran : Je suis libre ;
Au trépas : Je suis immortel.
Allez, portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendaient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain Cesar victorieux
Poursuit sa marche triomphale :
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment le peuple est accouru ;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire ;

Le cercueil rend jaloux le char de la victoire :
Caton triomphe seul, César a disparu.

Que dis-je ? enfants bannis d'une terre chérie,
Français, que vos vertus triomphent mieux du sort!
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort :
Plus courageux, vous supportez la vie.
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux ?
Ah ! la foi vous promet le prix de tant de peines;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence, et libres dans les chaînes,
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc de l'homme impie exécrable maxime,
Qui sur ses deux appuis ébranles le devoir :
« Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime ! »
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi, par un accord sublime,
La céleste Immortalité
S'élance d'un vol unanime,
Avec sa sœur, la sage Liberté.

Et vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour ?

Non, si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour :
O mes amis ! nous nous verrons encore !

Qu'en nous reconnaissant, nous serons attendris !
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié,
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs;
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne;
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime;
Laissez-là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux,
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

ÉPITRE

A Mme. LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE.

De vos riches tableaux que j'aime les images,
Quand vous peignez ces monts sauvages,
Noir séjour des frimas, d'où tombent ces torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents,
Sillonnés de ravins, entrecoupés d'abîmes!
Lorsqu'avec tant de grâce, à leurs horreurs sublimes
Vous opposez leurs tranquilles abris,
Leurs doux ruisseaux et leurs vallons fleuris,
Le vrai bonheur, loin d'un luxe profane,
A leurs rochers confiant sa cabane,
Toujours la vérité dirige vos pinceaux;
Vous unissez la force à la mollesse:
Le cours des fleuves, des ruisseaux,
Embrasse avec moins de souplesse
Le terrain varié que parcourent leurs eaux.
De la variété le mérite est si rare!
Toujours pour leurs Phaons soupirent nos Saphos;

Deshoulières m'endort aux chants des pastoureaux :
Prodigue des grands traits dont sa Muse est avare,
Mieux qu'elle vous savez varier votre ton ;
Je crois voir à côté de l'aigle de Pindare
    La colombe d'Anacréon.
Ainsi des saints devoirs et d'épouse et de mère,
    Des Muses l'entretien charmant
  Vient quelquefois doucement vous distraire.
  A la raison vous joignez l'agrément,
Le talent de bien dire au bonheur de bien faire :
Telles naissent les fleurs au milieu des moissons.
Mais c'était peu pour vous de briller et de plaire :
  A vos enfants vous transmettez vos dons.
De l'amour maternel tel est le caractère ;
    C'est dans ses tendres rejetons
    Qu'est sa volupté la plus chère ;
C'est dans eux qu'il jouit, c'est pour eux qu'il espère ;
    Au milieu de ses nourrissons,
    Ainsi la rose, déjà mère,
Que les zéphirs trop tôt cèdent aux aquilons,
Ne pouvant retenir sa beauté passagère,
  Met son espoir dans ses jeunes boutons ;
Leur lègue ses parfums, sa grâce héréditaire,
Sa couronne de pourpre et ses riches festons.

De vous, de vos enfants c'est l'image fidèle;
L'aimable Cavendish, grâces à vos leçons,
Est le portrait charmant du plus parfait modèle;
Comme vous elle plaît, vous vous plaisez dans elle.
Jouissez, reprenez vos aimables concerts :
Vos chants servent d'exemple aux nôtres;
Et le plus dur censeur eût fait grâce à mes vers,
Si j'eusse été plus tôt le confident des vôtres.
C'est peu de les aimer; encouragez les arts,
Belle Georgiana : c'est vous dont les regards,
La mémoire encor m'en est chère,
Ont les premiers, à ma Muse étrangère,
D'un accueil caressant accordé la faveur,
Et dissipé la crainte attachée au malheur.
Dans les champs paternels, jadis simple bergère,
Elle chantait aux montagnes, aux bois;
Les bois lui répondaient; et même quelquefois,
Il m'en souvient, sa chanson bocagère
Sut se faire écouter dans le palais des rois.
Ce temps n'est plus : fugitive, exilée,
Sur les bords où chantaient les Popes, les Thompsons,
Sa voix tremblante essaya quelques sons :
Albion lui sourit, elle fut consolée.
Tel un frêle arbrisseau qu'un orage soudain

Enlève et transporte sur l'onde,
Contraint de s'exiler sur quelque bord lointain,
Suit au hasard sa course vagabonde,
Rencontre, aborde une terre féconde;
Là, par Zéphire transplanté,
Bientôt l'arbuste acclimaté
Se croit dans son berceau : les enfants du bocage
Lui font accueil; il partage avec eux
Et la douce rosée et les rayons des cieux;
De sa fleur étrangère embellit ce rivage,
Bénit son sort, et pardonne à l'orage.

A M. DELILLE,

En lui envoyant le Poëme du SAINT-GOTHARD

Vous, dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur,
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir, en tremblant,
De l'humble pré la *fleur nouvelle*;
Je la voudrais une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

GEORGINE DEVONSHIRE.

ENVOI.

En retour de vos vers purs, nobles et faciles,
DEVONSHIRE, accueillez l'humble tribut des miens.
Les dieux sur nous épanchent tous les biens,
Les fruits, les fleurs et les moissons fertiles:
Pour s'acquitter, nos vœux sont impuissants;
Mais les dieux sont trop grands pour être difficiles:
Tout est payé d'un simple grain d'encens.

J. DELILLE.

PASSAGE
DU SAINT-GOTHARD,

POÈME

PAR Mme. LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR JACQUES DELILLE.

PASSAGE
OF SAINT-GOTHARD.

TO MY CHILDREN.

Ye plains, where threefold harvests press the ground,
Ye climes, where genial gales incessant swell,
Where art and nature shed profusely round
Their rival wonders—Italy farewell.

Still may thy year in fullest splendor shine!
Its icy darts in vain may winter throw!
To thee, a parent, sister, I consign,
And wing'd with health, I woo thy gales to blow.

Yet, pleas'd, Helvetia's rugged brows I see,
And thro' their craggy steeps delighted roam;
Pleas'd with a people, honest, brave and free,
Whilst every step conducts me nearer home.

PASSAGE
DU SAINT-GOTHARD.

A MES ENFANTS.

Beaux lieux où la moisson dore trois fois les plaines,
Que des tièdes zéphirs fécondent les haleines,
Que la nature et l'art, et les hommes et Dieu,
Ornèrent à l'envi, belle Italie, adieu!

Je te laisse, ma sœur; vents, soyez-lui fidèles;
Doux zéphirs, portez-lui la santé sur vos ailes;
Pour elle, froids hivers, tempérez vos frimas,
Et que vos durs glaçons s'émoussent sous ses pas!

Salut, mâle Helvétie, et vous, pompeuses cimes,
Dont l'œil avec plaisir voit les horreurs sublimes!
Mon pays me rappelle, et, malgré son attrait,
D'un peuple libre et fier je m'éloigne à regret.

33...

I wander where Tesino madly flows,
From cliff to cliff in foaming eddies tost;
On the rude mountain's barren breast he rose,
In Po's broad wave now hurries to be lost.

His shores, neat huts and verdant pastures fill,
And hills where woods of pine the storm defy;
While, scorning vegetation, higher still
Rise the bare rocks coeval with the sky.

Upon his banks a favor'd spot I found,
Where shade and beauty tempted to repose;
Within a grove, by mountains circled round,
By rocks o'erhung, my rustic seat I chose.

Advancing thence, by gentle pace and slow,
Unconscious of the way my footsteps prest,
Sudden, supported by the hills below,
SAINT-GOTHARD's summits rose above the rest.

'Midst tow'ring cliffs and tracts of endless cold
Th' industrious path pervades the rugged stone
And seems—Helvetia let thy toils be told—
A granite girdle o'er the mountain thrown.

Le voilà ce Tésin, dont les eaux bondissantes,
De rochers en rochers au loin rejaillissantes,
Courent vers l'Eridan, et, lassant les échos,
Lui portent, en grondant, le tribut de leurs flots.

Fougueux enfant des monts, il voit sur ses rivages
De modestes hameaux, de riches pâturages,
Des rochers nus levant leur front chauve et hideux;
Des pins battent leur pied, leur tête est dans les cieux.

Dans un cercle de monts aussi vieux que le monde,
Un heureux coin de terre, arrosé de son onde,
M'offre un abri paisible; et j'y goûte à-la-fois
Le charme des rochers, et des eaux, et des bois.

Je pars : de ces beaux lieux je m'éloigne en silence,
Par des sentiers tournants à pas lents je m'avance.
Soudain, de monts en monts s'élançant vers les cieux,
Le pompeux Saint-Gothard apparaît à mes yeux.

Là, des chemins hardis ont dompté la nature;
Un ruban de granit, de sa longue ceinture
Traverse, en serpentant, ces éternels frimas,
Et le rocher vaincu s'aplanit sous mes pas.

No haunt of man the weary traveller greets,
  No vegetation smiles upon the moor,
Save where the flow'ret breathes uncultur'd sweets,
  Save where the patient monk receives the poor.

Yet let not these rude paths be coldly trac'd,
  Let not these wilds with listless steps be trod,
Here fragrance scorns not to perfume the waste,
  Here charity uplifts the mind to God.

His humble board the holy man prepares,
  And simple food, and wholesome lore bestows,
Extols the treasures that his mountain bears,
  And paints the perils of impending snows.

For, whilst bleak Winter numbs with chilling hand—
  Where frequent crosses mark the traveller's fate—
In slow procession moves the merchant band,
  And silent bends where tottering ruins wait.

Yet'midst those ridges, 'midst that drifted snow,
  Can nature deign her wonders to display;
Here Adularia shines with vivid glow,
  And gems of crystal sparkle to the day.

Là, pas un arbrisseau, pas une trace humaine;
Quelques sauvages fleurs s'y hasardent à peine;
Et des reclus pieux, aux voyageurs si chers,
L'hospice consolant peuple seul ces déserts.

Toutefois en ces lieux l'horreur même a ses charmes,
Les plantes leurs parfums, l'humanité ses larmes;
Et, sans cesse brûlant d'un charitable feu,
La pitié bienfaisante élève l'âme à Dieu.

J'aime ce bon ermite; avec nous il partage
Son toit, ses simples mets, ses fruits et son laitage,
Nous peint tous nos dangers, et du passant surpris
La terrible avalange écrasant les débris.

Le voyageur transi va, poursuivant sa route,
Où des croix ont marqué le malheur qu'il redoute;
S'avance doucement, et de ces noirs frimas
Craint d'appeler sur lui l'épouvantable amas.

Pourtant, dans ces déserts, quelquefois la nature
Se plaît à déployer sa plus riche parure,
Colore les métaux, et forme le crystal,
Frère du diamant, et son brillant rival.

Here too, the hoary mountain's brow to grace
Five silver lakes, in tranquil state are seen;
While from their waters many a stream we trace,
That, scap'd from bondage, rolls the rocks between.

Hence flows the Reuss to seek her wedded love,
And, with the Rhine, Germanic climes explore;
Her stream I mark'd, and saw here wildly move
Down the bleak mountain, thro' her craggy shore.

My weary footsteps hop'd for rest in vain,
For steep on steep, in rude confusion rose;
At length I paus'd above a fertile plain
That promis'd shelter and foretold repose.

Fair runs the streamlet o'er the pasture green,
Its margin gay, with flocks and cattle spread;
Embowering trees the peaceful village screen,
And guard from snow each dwelling's jutting shed.

Sweet vale! whose bosom wastes and cliffs surround,
Let me a while thy friendly shelter share!
Emblem of life! where some bright hours are found
Amidst the darkest, dreariest years of care.

Quel spectacle pompeux! D'ici s'offre à ma vue
De cinq lacs à-la-fois la tranquille étendue;
Et, du sein paternel émancipant leurs eaux,
Bondissent sur des rocs mille jeunes ruisseaux.

Ici la Reuss, du Rhin impétueuse amante,
Bat ses bords rocailleux de son onde écumante,
Et, sans cesse agitée en son lit tortueux,
Poursuit vers son époux son cours impétueux.

Parmi tout ce fracas je cherche un lieu tranquille:
Le tumulte est sans fin, et la paix sans asile.
Une plaine au-dessus de ce bruyant chaos,
Enfin m'offre un abri, me promet le repos.

Là, bordé de troupeaux, entouré de verdure,
Le torrent adouci plus mollement murmure;
Et des frimas pendants aux rochers d'alentour,
Des arbres protecteurs défendent ce séjour.

Agréable vallon, solitude secrète,
Ah! laisse-moi jouir de ta douce retraite;
Tu me peins cette vie, où l'homme aime à saisir
Parmi de longs chagrins un moment de plaisir.

Delv'd thro' the rock, the secret passage bends;
And beauteous horror strikes the dazzled sight;
Beneath the pendent bridge the stream descends
Falls—till it tumbles o'er the frowning height.

We view the fearful pass—we wind along
The path that marks the terrors of our way—
'Midst beetling rocks, and hanging woods among,
The torrent pours, and breathes its glitt'ring spray.

Weary at length, serener scenes we hail—
More cultur'd groves o'ershade the grassy meads,
The neat, tho' wooden hamlets, deck the vale,
And Altorf's spires recall heroic deeds.

But tho' no more amidst those scene I roam,
My fancy long each image shall retain—
The flock returning to its welcome home—
And the wild carrol of the cowherd's strain.

Lucernia's lake its glassy surface shews,
Whilst nature's varied beauties deck its side;
Here, rocks and woods its narrow waves inclose,
And there, its spreading bosom opens wide.

Entre des rocs, tout fiers de leur beauté sauvage,
Nous marchons : descendus par cet étroit passage,
Un pont reçoit nos pas ; et long-temps calme et doux,
Le torrent irrité roule en grondant sous nous.

Parmi de noirs rochers, sous des voûtes d'ombrage,
Dans toute sa terreur s'offre l'affreux passage ;
Et du torrent fougueux qui redouble l'effroi,
Les flots rejaillissants arrivent jusqu'à moi.

Enfin rit à la vue une scène plus douce ;
Des prés, du mont stérile ont remplacé la mousse ;
Au noir sapin succède un vert délicieux,
Et l'héroïque Altorf se découvre à nos yeux.

Je crois les voir encor, ces scènes délectables ;
Je crois voir les troupeaux regagner leurs étables ;
Et du pipeau rustique et des douces chansons
A mon oreille encor retentissent les sons.

Lucerne, de ton lac que j'aimais les rivages !
Tantôt entre des bois et des rochers sauvages,
Il resserre ses eaux ; tantôt en liberté
Mon regard le découvre en son immensité.

And hail the chapel! hail the platform wild!
Where Tell directed the avenging dart,
With well strung arm, that first preserv'd his child,
Then wing'd the arrow to the tyrant's heart.

Across the lake, and deep embower'd in wood,
Behold another hallow'd chapel stand,
Where three Swiss heroes, lawless force withstood,
And stamp'd the freedom of their native land.

Their liberty requir'd no rites uncouth,
No blood demanded, and no slaves enchain'd;
Her rule was gentle and her voice was truth,
By social order form'd, by laws restrain'd.

We quit the lake—and cultivation's toil,
With nature's charms combin'd, adorns the way,
And well earn'd wealth improves the ready soil,
And simple manners still maintain their sway.

Farewell, Helvetia! from whose lofty breast,
Proud Alps arise, and copious rivers flow;
Where, source of streams, eternal glaciers rest,
And peaceful science gilds the plains below.

Salut! noble chapelle; et toi, lieu mémorable,
Où d'une main terrible, ensemble et secourable,
Tell fit voler deux traits, et d'un bras triomphant
Terrassa l'oppresseur, et sauva son enfant.

Voyez sur l'autre bord, sous un épais ombrage,
Cet autre monument: là, contre l'esclavage
S'armèrent trois héros, et leur sang indompté
D'un peuple généreux scella la liberté.

Non celle qui se perd en des paroles vaines,
Veut du sang pour offrande, et marche au bruit des chaînes;
Sur le bonheur public elle fonde ses droits,
Prend la raison pour guide, et pour garde les lois.

Nous partons: nous voyons ces lieux où la culture
Partout nous montre l'art secondant la nature,
D'un profit légitime un emploi fructueux,
Et la simplicité d'un peuple vertueux.

Adieu, mâle Helvétie, où des Alpes altières
Les éternels frimas nourrissent tes rivières;
Où l'étranger surpris voit des fleurs, des glaçons,
Sur tes monts la nature, et l'art dans tes vallons!

34..

Oft on thy rocks the wondering eye shall gaze,
  Thy vallies oft the raptur'd bosom seek—
There, nature's hand her boldest work displays,
  Here, bliss domestic beams on every cheek.

Hope of my life! dear children of my heart!
  That anxious hear, to each fond feeling true,
To you still pants each pleasure to impart,
  And more—oh transport—reach its home and you.

Souvent le voyageur, de tes roches hautaines,
Verra d'un œil charmé la beauté de tes plaines,
Tes prés fleuris, tes monts, leur sublime hauteur,
Et dans tous les regards la douce paix du cœur.

Et vous, objets chéris de l'âme la plus tendre,
Mes enfants, vous serez empressés de m'entendre !
Mes plaisirs partagés en deviendront plus doux :
Ah ! je vais donc revoir et ma patrie et vous.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

FIN DE LA TABLE.